

Satprem

LETTRES
D'UN INSOUMIS

TOME I

*Passionnante est la Vie !...
Je voudrais te donner ma ferveur,
mon désir incessant de tout ce qui est neuf,
de tout ce qui est imprévu.
Je hais les chemins tout tracés.*

S.

Les lettres qui figurent dans ce premier tome s'étendent sur une période de dix ans — depuis 1943, lorsque Satprem était dans la Résistance, jusqu'au début de 1954, à sa dernière étape en Inde.

« Le dernier ennemi
qui sera détruit
est la Mort. »

Saint Paul
I Corinthiens XV. 26

*A Mère
qui m'a ouvert
la porte de l'ultime révolte.*

Introduction

« Passionnante est la Vie !... Je voudrais te donner ma ferveur, mon désir incessant de tout ce qui est neuf, de tout ce qui est imprévu. Je hais les chemins tout tracés. » Satprem, qui s'appelait alors Bernard, est à la veille de ses vingt ans lorsqu'il laisse ce message à son jeune frère, presque comme un testament, au cas où il lui arriverait des « ennuis » ; car, émergeant à peine de l'adolescence, il avait quitté la demeure familiale pour s'engager dans la Résistance. Un mois et demi après cette lettre, en novembre 1943, il est arrêté par la Gestapo alors qu'il allait s'engager dans une section spéciale de sabotage. Une page est brutalement tournée, les « chemins tout tracés » écartés à jamais après la dévastation des camps de concentration. Mais cette ferveur brûlante est toujours là, c'est la seule chose qui va le garder en vie : un « miraculé », témoigne sa sœur après que le typhus ait failli l'emporter au retour des camps.

« J'ai fait une table rase pour être neuf à la loi nouvelle. J'ai soif », écrit Satprem quelques mois plus tard à André Gide qu'il croise en Haute-Égypte, en route vers l'Inde. Il ne saurait très bien dire ce qu'est cette « loi nouvelle », mais pressent qu'elle seule peut donner un sens à un cœur qui bat, tant bien que mal, dans une poitrine meurtrie. André Gide, touché, lui donne ce message, tel un mantra initiatique : « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. » Insoumis, Satprem l'est déjà fondamentalement : « Ce monde est in-ac-cep-ta-ble... Je ne comprends la vie que comme un DÉFI violent au sort, à la mort. » Cette insoumission va le pousser à quitter le gouvernement français de Pondichéry, puis l'Inde, puis l'Europe une deuxième fois, à courir l'aventure en Amazonie, au Brésil, en Afrique, pliant bagage chaque fois qu'une situation trop belle voulait le prendre à son piège, et il revient enfin en Inde, fidèle à la

soif qu'il porte en lui ou qui le porte partout, même si, parfois, au bord du désespoir, il rêve un moment de pouvoir éteindre ce brasier si exigeant. Mais le message de Gide était incomplet, une première initiation seulement ; les aventures, si belles ou riches fussent-elles, ne pouvaient éteindre cette soif : il fallait aller plus profond, avoir le courage de creuser en soi-même pour déterrer tout au fond la « loi nouvelle ». Il fallait trouver quelque chose qui console tout, emplisse tout — le pourquoi de toute notre douloureuse aventure humaine et terrestre depuis des âges.

« Il me semble que je ne suis sorti de Buchenwald et de Mauthausen que pour tenter cette suprême découverte... Il fallait revivre d'une autre façon, ou mourir pour de bon », écrit Satprem à Klari, sa fidèle amie hongroise qu'il a connue à Pondichéry, ancienne résistante comme lui, et dont il est proche encore aujourd'hui — une amitié de presque cinquante ans.

C'est à Klari, avec laquelle il partage « un vieil esprit rebelle », et à Bernard d'Oncieu, gentleman-aventurier au cœur noble et chaleureux, que sont adressées la plupart de ces Lettres d'un Insoumis. Satprem les y prend à témoin du pari qu'il a fait sur sa vie, leur ouvre son cœur et leur confie son espoir invariable, ses joies aussi intenses qu'elles sont fugaces, les sommets mais aussi les abîmes de son exploration en solitaire vers cette terra incognita de l'homme, avec pour seul fanal cette flamme insatiable qui lui interdit de s'arrêter nulle part : « Mon rêve, et je veux y croire en dépit de toutes les apparences, c'est de réconcilier un jour l'aventure extérieure et l'aventure intérieure, que tout soit un même sourire, une même joie, un grand jaillissement spontané. Et que le corps, lui aussi, trouve la joie de l'existence. J'en ai assez, assez de ces vies tronquées où l'on ne vit que dans une petite province de soi-même, en rejetant le reste. » Klari comme d'Oncieu perçoivent bien la terrible authenticité de cette quête — même s'ils ne la comprennent ou ne la partagent pas toujours aussi pleinement que les y invite Satprem —, et ne manquent pas de lui offrir le refuge de leur affection fraternelle, refuge toujours bienvenu. Satprem, quant à lui, met un absolu indéfectible dans son amitié, refusant de la voir entamée par les fréquents malentendus ou les tempêtes occasionnelles. Et depuis le palais du gouverneur de Pondichéry, ou au milieu des pins et mimosas de l'Himalaya, à la lueur d'une lampe- tempête au cœur de l'Amazonie, du fond d'une plantation de cacao perdue dans le sertão brésilien, sur les pistes brûlantes d'Afrique ou le pavé glacé de Paris, Satprem tire inlassablement stylo et papier de sa besace pour dépeindre à ses amis les paysages intérieurs comme extérieurs de son chemin, avec un talent de peintre-poète né qui sait donner à ses tableaux une vie et un relief toujours frappants, souvent poignants — et çà et là, tout de même, une touche d'humour étincelant comme pour défier l'intensité des circonstances.

Mais à travers ces voyages, la boussole de Satprem reste tournée vers l'Inde ; c'est là, il le sait, que son exploration attend son dénouement : « La dernière de nos insoumissions, et la plus haute, c'est l'insoumission à nous-même. Amie, il me tarde de reprendre la route des Indes, de prendre le bâton du pèlerin- mendiant et d'aller définitivement à l'aventure de moi-même », écrit-il depuis le Brésil à Klari. Lors de son premier séjour à Pondichéry, de 1946 à 1949, Satprem y avait découvert Sri Aurobindo et cette révélation, comme un deuxième mantra au-delà de celui de Gide : « l'homme est un être de transition. » Il sait maintenant qu'il ne sert plus à rien de repousser l'échéance. À trente ans tout juste, il quitte l'Europe de nouveau pour son « dernier bord en Inde ».

« Je veux avoir le courage d'aller jusqu'au bout », écrit-il à d'Oncieu quelques jours après son arrivée à l'ashram de Pondichéry. De courage, Satprem n'en manque pas dans ce lent labeur vers l'accomplissement intégral de l'Homme, un labeur infiniment plus exigeant que l'Amazonie ou le désert africain — d'ailleurs, l'appel de la route ou du large revient le hanter aux heures noires, et bien des fois au cours de ces

premières années, sous l'œil légèrement ironique de Mère, la compagne de Sri Aurobindo, Satprem est sur le point de lever l'ancre pour quelque Turkestan ou Congo — à leur place, il choisira Ceylan et les Himalayas, et sillonnera l'Inde avec un bâton de Sannyasin, avant de revenir auprès de Mère se jeter de nouveau dans cette impitoyable guerre intérieure : « Il faut recommencer encore et encore, avoue-t-il à Klari, jusqu'à ce que la nuit des hommes soit définitivement vaincue dans le fond de son être, et c'est un interminable combat... Il faut traverser toute l'épaisseur des cycles de souffrance humaine, parcourir en quelques années l'atavisme obscur de nos existences passées, l'hérédité de la terre, pour avoir le droit d'émerger à nouveau dans la lumière et la vérité. »

Ce n'est ni une « quête spirituelle », ni une fuite hors de la vie, mais au contraire un véritable voyage au centre de l'homme, digne de Jules Verne, breton comme Satprem (dont l'obstination est certes une vertu de ce pays-là), voyage semé d'épreuves et d'embûches, riche en explorations latérales, mais avec aussi des tournants décisifs. Peu à peu, Klari et Bernard d'Oncieu voient leur vieil ami naître à une nouvelle conscience, une nouvelle vie, qui ne font qu'aiguiser davantage sa soif : « Le but n'est jamais atteint. La victoire du jour est le poids qui vous empêche d'avancer le lendemain... »

Après le départ de Mère en 1973, et une féroce bataille contre les autorités d'un ashram qui veut enfermer Sri Aurobindo dans une nouvelle Église, Satprem écrit à Klari : « Je vis ce pourquoi j'ai vécu quand je suis allé dans les camps, quand je suis parti dans la forêt vierge, quand je suis devenu Sannyasin — je vis toujours la même chose, je suis un lutteur seul d'un monde à naître. » Puis, en 1982 : « Je suis devant la dernière tâche de ma vie — au lieu d'écrire, il faudrait incarner un peu et FAIRE cette évolution. »

Confident de Mère, Satprem sut pendant quelque dix-sept ans recueillir son « Agenda » de la transformation de notre espèce peu humaine ; sa plume, qui a le pouvoir d'aller droit à l'essence simple des choses et d'invoquer le monde de demain, a touché à travers ses livres nombre de chercheurs de vérité. Si ces Lettres d'un Insoumis nous sont précieuses, c'est parce qu'elles nous font toucher, et vivre un peu, ce cheminement de quarante ans, plus riche de sens pour notre époque qu'une quête d'un Graal mythique ou même qu'une passionnante aventure de Jules Verne : c'est la marche d'un homme qui, sorti de la mort à vingt-deux ans, n'a eu de cesse « de trouver ce qu'il y a dans le ventre du diable ou des dieux et, dans un suprême Défi, d'aller jusqu'à ce centre millénaire, au fond du corps, où gît côte à côte la Mort de toujours ou une Vie incroyable, nouvelle, physique, comme il n'y en a jamais eu sur la Terre depuis les premières bêtes, et qui sera — qui est EN TRAIN de devenir celle de l'Homme du prochain millénaire, sur une ultime crête évolutive. »

Michel Danino

Première étape

Les Camps - l'Égypte (1943-1946)

Deuxième étape

Les Indes (1946-1949)

Troisième étape

Retour en Europe (1950)

Quatrième étape

La Guyane (1951)

Cinquième étape

Le Brésil (1952)

Sixième étape

L'Afrique - Retour en France (1953)

Septième étape

Le dernier bord en Inde... (à suivre)

Première étape

Les Camps - l'Égypte (1943 - 1946)

(La plus ancienne lettre de Satprem à son jeune frère François, écrite pendant la Résistance, un mois et demi avant son arrestation par la gestapo. Satprem avait encore 19 ans. Après avoir été gorgé de nourritures célestes et religieuses par son père, Satprem, alors appelé Bernard, avait adopté les Nourritures Terrestres de Gide, pour leur titre surtout, et Voltaire pour la bonne mesure — puis la Résistance parce qu'il détestait toutes les formes d'oppression et se trouvait « résistant » à tout.)

Pour François
(sur l'enveloppe)

Prends possession de tous mes livres. Quant à la lettre ci-jointe, ne la lis que dans quelques années, maintenant tu ne saurais pas la comprendre.

30 septembre 1943

François, ce mot qui te sera remis si par hasard il m'arrivait des « ennuis ». Si pareille chose arrivait je te donne toute ma bibliothèque ; aime les livres, c'est encore le meilleur refuge avec la musique. Dans ces livres, j'ai trouvé une raison d'être et des motifs d'action, à toi de trouver parmi eux ta vérité ; ces livres t'aideront à te comprendre, à aimer la vie et ses multiples possibilités d'expérience. Ne sois pas un médiocre, un tiède ; n'aie pas honte de tes élans, de ton enthousiasme et n'écoute pas ceux qui te diront avec un petit sourire de pitié : « Vous êtes jeune — ça vous passera... » Sache te garder jeune, fais toute chose avec ferveur, avec passion.

Mais n'oublie pas qu'il y a un temps pour lire et penser et un temps pour agir ; ces livres ne doivent pas être considérés comme en dehors de la vie, comme de vagues spéculations ; lis, puis ferme le livre et agis selon les principes que tu t'es découverts. Surtout ne te laisse jamais imposer de principes avant de les avoir critiqués. Rejette toute tradition, rejette au besoin certaines vérités, quitte à les reprendre ensuite lorsque tu en auras senti la nécessité, n'accepte rien avant d'avoir éprouvé, *expérimenté*. Depuis que j'ai quitté la maison, j'ai souvent pensé à toi et je me disais : si j'étais auprès de lui je le suivrais, je le conseillerais... Il est probable que si j'étais resté dans la famille, je n'aurais fait rien de tel et je serais resté muré dans mon indifférence (apparente plus que réelle) — c'est ainsi.

Tous ces livres ne sont pas des ratiocinations de déséquilibrés, parmi eux j'en ai trouvé un qui m'a révélé à moi-même ; après l'avoir lu j'ai été autre, c'est ce livre qui m'a aidé à tout quitter, famille, amis, milieu... sans doute pour servir mon pays mais aussi parce que j'ai compris qu'une vie bourgeoise et tranquille n'était pas faite pour moi. Laisse-moi te citer ce passage de Gide (*Nourritures terrestres IV*) qui est l'expression de toute ma pensée. « Heureux, qui ne

s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos ; et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées... ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles. »

Oui, ne jamais se complaire dans un endroit, ne pas s'attacher, ne pas s'encroûter, être toujours prêt à accueillir toute nouveauté, être disponible, voilà mon idéal. Je voudrais te donner ma ferveur, mon désir incessant de tout ce qui est neuf, de tout ce qui est imprévu. Je hais les chemins tout tracés ; aime comme moi les sentiers inattendus et d'autant plus délicieux que l'on ne sait pas où ils mènent.

François, mon vieux François, je voudrais t'enseigner mon amour de la vie, surtout ne te range pas aux côtés de ces fous qui nient la vie, qui lui tournent le dos, ne te laisse pas gagner par la clique des métaphysiciens et des mystiques : tous ceux-là n'ont pas compris la vie, ils ont trahi leur condition d'homme. Passionnante est la Vie, passionnante par toutes les possibilités d'expériences qu'elle nous offre, sois toujours prêt à faire toutes les expériences, toutes celles qui seront capables d'enrichir ta personnalité, n'aie pas peur de commettre ce que les distingués moralistes appellent des fautes, le mal, mais à la seule condition que ces fautes, tu ne les commettes pas par lâcheté, par laisser-aller ; méfie-toi des principes moraux établis, n'accepte que ceux qui te grandiront. Ne sois pas un timoré, jette-toi sur les expériences, il faut se traiter soi-même comme les chimistes traitent un corps inconnu : prendre le corps inconnu et le faire réagir avec les ingrédients les plus divers, ne pas utiliser les produits qui ne provoquent aucune réaction et n'aident pas à découvrir la composition du corps inconnu ; agis avec toi-même comme les chimistes avec leurs corps inconnus, il faut se faire réagir, se mettre en état de « réactivité », se mettre dans les situations susceptibles de provoquer une réaction de l'individu ; une fois telle réaction obtenue, ne pas s'attarder, courir vers d'autres réactions, vers de nouvelles expériences¹. Un tel idéal, François, est lourd à porter car il est hors de la voie commune, il suppose le détachement de tout confort aussi bien matériel que moral, il suppose l'élargissement de toute vie bourgeoise, il suppose une vie errante, sans attaches ; laisse-moi encore te citer ce passage de Gide :

« Ne demeure pas auprès de ce qui te ressemble ; ne demeure jamais, Nathanael. Dès qu'un environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Il te faut le quitter. Rien n'est plus dangereux pour toi que TA famille, que TA chambre, que TON passé. Ne prends de chaque chose que l'éducation qu'elle t'apporte. » Il faut, dans ta vie, réaliser tout ce qui attend en toi de manière à n'avoir plus rien à « espérer » au jour de ta mort. C'est là un rude idéal qui suppose une grande sincérité avec soi-même ; mais cet idéal te donne des joies qui sont refusées à la masse des satisfaits ; cet idéal m'a procuré des ivresses inestimables, des minutes exaltantes ; avec cet idéal tu auras « une existence pathétique », tu ne seras pas comme cette tourbe vulgaire qui aligne les uns au bout des autres des jours monotones marqués de leurs petits plaisirs, de leurs petites peines, de leurs petits espoirs. Hais tout ce qui est petit.

François, mon cher François, que je voudrais te communiquer cette joie que je possède, cet enthousiasme qui m'anime. Ne te laisse surtout pas prendre dans cet engrenage bourgeois qui te mène calmement, sans heurt jusqu'à la fin de la vie ; c'est un piège que celui qui te pousse à t'assurer une « situation » : on commence par conquérir un diplôme, puis on en acquiert un autre parce qu'il faut continuer et ainsi de suite jusqu'au jour où tu as une situation, et alors ce jour-là tu es pris, tu dois continuer parce que tu as commencé, tu deviens un honnête fonctionnaire, un honnête savant ou un honnête médecin mais tu n'es jamais qu'un honnête homme insipide. Sache réagir contre ton propre milieu, contre ta propre famille.

Tous ces propos ne sont guère orthodoxes selon les vues du commun, à toi de voir si tu désires le calme bonheur tranquille, ou une vie exaltante réservée à quelques-uns ; la rançon de cette

1. Le père de Satprem était chimiste.

vie-là c'est la solitude mais cette solitude est aussi exaltante. Ta vie sera taillée à ta propre mesure, elle sera ce que tu vaudras, tâche de valoir beaucoup et de vouloir beaucoup.

Tout ce que je te dis dans cette lettre ne remplacera pas ton expérience personnelle, ces idées n'auront de valeur pour toi que dans la mesure où tu les auras expérimentées. Tout ceci est MA vérité, ce n'est pas forcément la tienne car il y a autant de vérités que d'individus ; si ces idées t'aident à voir clair en toi-même, profite-en, elles auront servi à quelque chose si elles te donnent le goût de faire certaines expériences, si elles t'expliquent ce qui est informulé en toi. C'est à force de tourments, d'inquiétudes que l'on acquiert sa vérité, mais quelle joie, quelle certitude rayonnante lorsque l'on a trouvé sa voie. Voici terminée cette longue lettre, tu ne comprendras vraiment le sens de tout ce que je te dis là que dans quelques années, aussi garde ce papier pour le relire plus tard. Cette lettre contient, éparpillées, mes idées chères, peut-être les jugeras-tu sévèrement plus tard, mais je te le répète, ce qui est ma vérité n'est pas forcément la tienne. Si mes idées ne te conviennent pas, laisse-les ; elles justifient et expliquent ma vie.

En terminant, je voudrais préciser une chose : si tu te libères plus tard des vieux principes, de la tradition, de la famille, si tu apprends à te détacher des choses, il y a au moins un sentiment que tu devrais garder solide au fond de toi, je pense à maman en disant cela, je l'ai fait bien souffrir mais je garde le meilleur de mon affection pour elle.

Je te quitte, mon vieux frère, excuse le ton parfois grandiloquent de cette lettre, son seul mérite est d'être sincère et pleine de ferveur.

Cordialement

B.

...

(De ce retour des camps de concentration, nous n'avons qu'un seul témoignage tout simple, de la sœur aînée de Satprem, Jacqueline, dans une lettre récente qu'elle écrivait à Sujata, la compagne de Satprem.)

Chère Sujata,

Depuis ta lettre du 28 mai je pense souvent à ma réponse. Mais il fallait que j'y réfléchisse. J'avais surtout peur de faire revivre une partie de vie de Bernard très douloureuse et qui ne m'appartenait pas. Mais tel est ton désir. Je vais essayer d'y répondre, comme moi je l'ai vécu.

On espérait tous son retour, mais combien fragile. Maman espérait très fortement. Je me rendais si souvent à l'Hôtel Lutétia (à Paris, le centre d'accueil des déportés).

Et puis un jour le téléphone a sonné, c'est moi qui répondais. Une voix heureuse au bout du fil,

de ma marraine (la sœur de Maman). Cela a été l'explosion : « Maman, viens vite, Bernard est vivant, il va arriver. » C'est inracontable ce que nous avons vécu. Maman avait retrouvé ses 20 ans et c'est vrai. Il avait téléphoné chez Marraine car il avait très peur que l'un ou l'une d'entre nous (Maman surtout) ne soit plus là. Il n'avait pas la force de souffrir encore plus — ne bougez pas, il arrive.

Nous étions tous à la maison et c'est vrai, on s'est fait tous beau, même Maman s'est habillée. On guettait par la fenêtre et le téléphone arabe a marché à une vitesse extraordinaire, beaucoup de familles amies ou pas étaient aux fenêtres. Et j'ai aperçu une petite silhouette, si petite au bout de la rue, venant de la rue Notre-Dame des Champs. On ne bougeait plus.

Maman s'est précipitée dans l'escalier, mon fils, mon Bernard, mon petit, je ne sais plus... C'est une émotion qui à l'heure actuelle reste intraduisible.

Il est rentré dans la salle à manger. Il fallait le faire asseoir, il était épuisé, squelettique. Il n'y avait que ses yeux, ça oui il y avait ses yeux. Il nous a tous regardés. Vous êtes tous beaux, disait-il. Il a caressé la petite tête blonde de Babeth, car elle semblait avoir un peu peur — elle devait avoir six ans ?...

Tu as faim ? cela semblait évident. Que veux-tu ? — De la purée avec du beurre qui coule dessus, et puis voilà. Il a parlé peu, mais cela a été le seul jour où il a parlé de cet enfer. Il a montré certaines cicatrices. Et il nous regardait : ma petite Mère tu es là.

Papa s'effaçait pour laisser Maman près de lui mais il était très ému. Bernard n'avait pas fini sa purée, cela ne passait pas, il avait perdu l'habitude. Et puis les jours se sont succédés. Papa essayait de lui rapporter de l'usine de la viande légère, reconstituante, mais toujours pas beaucoup d'appétit. Il voulait aller voir X — je l'accompagnais dans le métro — et surtout ma tante Delpirou. Sa fille unique n'était pas revenue de déportation. Marthe est morte dans la chambre à gaz de Ravensbrück (c'est elle qui avait fait entrer Bernard dans la Résistance). Plus les jours passaient, plus il semblait de plus en plus fatigué. Il ne se remettait pas. Il s'est couché, il était très malade, il maigrissait. Cette pauvre Mère : on me l'a rendu pour me le reprendre. Il a fallu l'hospitaliser. C'est moi qui l'ai porté dans l'ambulance. Il pesait seulement vingt-cinq kilos. Le typhus a été déclaré (qu'il avait contracté dans les camps). L'hôpital ne nous donnait guère d'espoir. L'angoisse était revenue à la maison. L'hôpital, tout l'hôpital s'est dépassé, surpassé. Mais Bernard a voulu vivre sans doute. Ils l'appelaient le « miraculé ».

Ensuite je crois qu'il est parti avec Maman à Saint-Pierre (en Bretagne). Il n'y avait que là qu'il pouvait réapprendre à vivre.

La suite... C'est une *autre page*, un *autre livre*, difficile à traduire, que Maman n'a jamais oublié. Moi, au fond de moi-même je pense, si peu que je puisse dire « je pense », que mon père et Bernard ne pouvaient pas s'entendre et sans cette mise à la porte de mon père, Bernard serait parti tôt ou tard, sa vie était autre part. Il est parti à Pondichéry quelques semaines avant mon mariage. Tu connais la suite encore mieux que moi.

Si tu as d'autres questions à me poser, pose-les. Je ne sais plus. À ce jour c'est assez parlé.

À part cela, je vais mieux. Je refais surface. Je pense bientôt retourner à Saint-Pierre. Je me sens plus forte.

Quand on avait des soucis, des chagrins, Maman nous les prenait, on avait l'impression qu'on ne les avait plus.

Je t'embrasse Sujata avec beaucoup d'affection.

Bernard aussi très fortement. Ma prochaine lettre sera pour lui.

Signé : Jacqueline

Journal, fragment

(Après le départ de Mère, en 1973, Satprem a brûlé tout son « Journal », pour s'alléger, et parce qu'il voulait d'abord sauver les papiers de Mère. Quatorze gros cahiers depuis sa sortie des camps, et l'Égypte, et à travers tant de pays... Il avait arraché quelques feuillets, dont celui-ci :)

... de ma vie dans cette impitoyable expérience de l'échec total que fut pour moi le camp de concentration.

*

Le camp... cet effondrement apocalyptique, comme un bouleversement géologique où j'ai sombré, où tout a sombré et la foi que je pouvais avoir en ma propre valeur et celle que j'avais dans les autres. Grand lessivage, table rase. Qu'ai-je fait depuis cette « libération » sinon de tenter follement, à mes propres yeux, de venger cet échec de l'Homme et de réhabiliter les autres, en allant plus loin, encore plus loin, en me poussant à bout, à cette pointe de l'être où l'échec total doit être aussi terrible que la victoire doit être éclatante.

*

Je relève encore dans K. Jaspers : « L'absolu se révèle à lui-même à travers le temps lorsqu'on fait l'expérience des situations-limite, ou qu'on risque de devenir infidèle à soi-même. » Saisissant ! Je suis vraiment à la poursuite de ce risque, de cet Absolu-là.

1946

(À la sortie des camps et après ce typhus dont il a été miraculeusement sauvé, Satprem se retrouve sur les bancs de l'École Coloniale comme « élève administrateur ». C'était comme une planète incompréhensible. Lorsque son cousin F. Baron qui venait d'être nommé gouverneur des « Indes Françaises » lui propose de faire partie de son Cabinet à Pondichéry. Ravi de cette échappée, Satprem se fait mettre en congé et s'envole pour l'Égypte où il découvre avec bouleversement ses « merveilleux revenants » du désert. La veille de son départ de Haute-Égypte, Satprem découvre un autre revenant, André Gide, assis à une petite table du Grand Hôtel de Louxor, mais s'éclipse sans oser le déranger. Il lui écrit cette lettre, que Gide a consignée dans son Journal :)

à André Gide

Nag-Hamadi (Hte -Égypte)

Voilà cinq ans que je désire vous écrire. Je découvrais à cette époque vos *Nourritures terrestres* ; j'avais 17 ans. Je ne saurais vous dire combien j'ai été bouleversé. Depuis, je n'ai plus été le même. Je veux ici vous dire mon respect et mon admiration. Des centaines de lettres pareilles à celle-ci ont dû vous parvenir. Ce n'est pas seulement cela que je voulais vous écrire.

Je me suis battu cinq ans contre vous. Votre Ménalque sait dire : « Quitte-moi. » C'est trop facile. J'ai lutté contre cette tyrannie spirituelle que vous exerciez sur moi. Je vous aimais, et certains passages de vos livres m'ont aidé à vivre dans les camps de concentration. J'ai puisé chez vous la force de m'arracher à un confort bourgeois et matériel. J'ai cherché avec vous « non point tant la possession que l'amour ». J'ai fait une table rase pour être neuf à la *loi nouvelle*¹.

1. Des années après, Satprem s'est souvent étonné de cette petite phrase prémonitoire, tombée sous sa plume, alors qu'il n'avait pas encore rencontré Sri Aurobindo et Mère : « Une table rase pour être neuf à la loi nouvelle. »

Je me suis libéré. Cela ne suffit pas. « Libre pour quoi ? » C'est la terrible question. Je me suis enfin détaché de vous, mais je n'ai point trouvé de nouveaux maîtres, et je reste pantelant. L'effrayante absurdité des Sartre et des Camus n'a rien résolu et n'ouvre que des horizons de suicide.

Je vis encore avec tout ce que vous m'avez appris. Mais j'ai soif. Tous les jeunes ont soif avec moi. Vous pouvez quelque chose. Et pourtant je sais que l'on est seul, toujours.

Je n'attends pas de vous une solution commode à mon petit problème. Ce serait trop facile, une solution collective. Chacun doit trouver son chemin qui n'est pas celui du voisin. Mais une lueur de vous pourrait indiquer le sens qu'il faut prendre... S'il y a un sens.

Oh ! Maître... Si vous saviez le désarroi de toute notre jeunesse... Je ne veux pas abuser de votre temps. Je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire. Il y aurait trop à dire.

C'est un appel que je vous lance. Pardonnez ma maladresse : je sais que vous n'aimez pas la sympathie.

Je veux vous dire quand même toute mon immense admiration et l'espoir que je mets en vous.

Croyez, Maître, à mes sentiments très fidèles et respectueux.

“0011B.

Hôtel de Paris. Le Caire
(jusqu'au 27 février)
en partance pour Pondichéry .

(*Réponse d'André Gide*)

22 février 46

Nag-Hamadi

Cher B.

Votre lettre m'a fait vivement regretter de n'avoir pu vous rencontrer en Égypte (et qui sait où maintenant ?). Elle est d'un tel ton, votre lettre, que j'en suis profondément ému ; mais c'est seulement par de la sympathie que je puis y répondre (seule phrase de vous qui n'aïlle pas au but : celle où vous dites que je n'aime pas la sympathie : de plus en plus je ne vis que par elle, que pour elle — et m'importe à moi-même de moins en moins). Peut-être pourtant trouverez-vous dans de récentes pages de mon *Journal* (je prends note de votre adresse à Pondichéry pour vous l'envoyer lorsqu'il paraîtra) quelque écho du moins de vos inquiétudes : c'est déjà beaucoup de les savoir partagées.

Je voudrais longuement vous écrire, mais le temps me presse si je veux confier mon très imparfait message à Jean-Paul Trystram qui, sans doute, va prendre à Suez le même bateau que vous pour les Indes.

Je vous serre la main en hâte et avec l'assurance de ma profonde *sympathie*.

André Gide

(*Deuxième lettre d'André Gide,*
extraite de son Journal)

24 février 1946

Il va prendre à Suez le même bateau que Trystram, qui gagne l'Afghanistan par les Indes. Je confie à celui-ci une première lettre hâtive, qui ne me satisfait guère ; puis, à tête plus reposée, écris ceci, sans grand espoir de pouvoir atteindre encore B. au Caire — et c'est pourquoi j'en prends copie.

Cher B.

Pressé par le départ de Trystram, je vous écrivais trop précipitamment hier soir. Voici plutôt ce que j'aurais dû vous dire :

Pourquoi chercher de « nouveaux maîtres » ? Catholicisme ou communisme exige, ou du moins préconise, une soumission de l'esprit. Fatigués par la lutte d'hier, les jeunes gens (et nombre de leurs aînés) cherchent et pensent trouver, dans cette soumission même, repos, assurance et confort intellectuels. Que dis-je ? Ils y cherchent même une raison de vivre et se persuadent (se laissent persuader) qu'ils seront de meilleur service et assumeront leur pleine valeur, enr'lés. C'est ainsi que, sans trop s'en rendre compte, ou ne s'en rendant compte que trop tard, par dévouement — ou par paresse — ils vont concourir à la défaite, à la retraite, à la déroute de l'esprit ; à l'établissement de je ne sais quelle forme de « totalitarisme » qui ne vaudra guère mieux que le nazisme qu'ils combattaient.

Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des *insoumis*. Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimions et qui donnait à notre présence sur terre une justification secrète. Ils sont, ces insoumis, le « sel de la terre » et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu *n'est* pas encore et que nous devons l'obtenir. Se peut-il rôle plus noble, plus admirable et plus digne de nos efforts ?

Avec vous attentivement et affectueusement

André Gide.

P.S. Oui, je sais bien, j'écrivais dans mes *Nourritures* : « Non point la sympathie : l'amour. » Mais moi aussi, le premier, j'ai, suivant mon propre conseil, « quitté mon livre », et passé outre. Même à soi-même, il importe de ne point s'attarder.

Deuxième étape

Les Indes
(1946 - 1949)

1947

Pondichéry 1947 ?

(Un fragment de lettre de Satprem à son père, à propos de l'éducation chrétienne qu'il imposait à son jeune frère François.)

... Je m'élève violemment contre cette conception souffreteuse de la vie, bâtarde. Je vomis votre « Vallée de larmes » et votre paix des cimetières. La tête vous tourne d'avoir trop respiré d'encens à l'ombre de vos tristes chemins de croix. Vous avez profané tout ce qui est beau dans la vie pour y coller vos malpropres péchés, vos repentirs douteux. Je condamne cette trop commode morale de l'au- delà, vos tristes ciels, votre fuite devant la vie car vous êtes d'avance des ratés, des vaincus, des courbeurs d'échine — comme sous Pétain. Vous êtes ceux qui acceptent, tout. C'est ma faute ! C'est ma très grande faute ! Et tendez l'autre joue encore ! Vous avez fait du Christ un charlatan, pire, une image pieuse.

Tu n'as aucun droit à imposer cette morale de crucifié à un enfant qui a assez de jugement pour trouver lui-même où est SA vérité.

Je ne veux pas que François traîne sa vie, comme un âne saintement bûté, avec le paradis pendu au bout comme une carotte, pour se donner du cœur au ventre !

J'ai appris à la connaître, votre religion, à savoir sa valeur. Je sais ce qu'elle vaut devant la mort comme devant la vie. Elle ne signifie exactement plus rien, il faut toute l'hypocrisie de vos prêtres pour la faire vivre encore, pour vous duper. Votre bourgeoisie chrétienne est morte, elle a terminé de pourrir pendant cette guerre.

Mais, je te le dis, tu n'as pas réussi à faire de moi et tu ne réussiras pas à faire de François un « bon- fils-diplômé-qui-fait-ses-pâques ». Nous sommes de la race des Le Gloahec et nous ne voulons pas nous mettre à genoux pour battre notre coulpe — Vichy existait bien avant Vichy et Vichy n'est pas encore mort. Tu es de ceux qui ont entretenu toutes les défaites dans leur cœur car les défaites plaisent au Seigneur, parce que les défaites font plier les genoux des faibles, parce qu'elles font demander « pardon », « grâce ».

À aucun moment, lorsque j'étais mourant, battu, affamé, lorsque j'avais froid et que j'étais seul comme on est seul devant sa mort, à aucun moment je n'ai plié. Ma seule force était ce clapotement de la mer contre les bordées du bateau. Ma seule force était dans la vie même et non dans tous vos faux-ciels.

(incomplet)

Pondichéry, 13 juin 1947

(Beaucoup des lettres qui suivent sont adressées à la plus vieille amie de Satprem, Klari, une Juive hongroise de Budapest qui avait participé à la Résistance française. Elle avait épousé un administrateur des Colonies qui faisait partie du Cabinet du Gouverneur Baron à Pondichéry. C'est ainsi que Satprem l'a connue. Elle avait l'air de sortir d'un roman de Dostoïevski. Klari avait une dizaine d'années de plus que Satprem. Celui-ci n'avait alors que 23 ans et demi.)

Pondy, 13 juin 1947

Amie, que vous me manquez ! C'est curieux comme votre présence augmente ma vie, la stimule.

Je viens de prendre une pipe, alors tout est plus calme, le soleil peut descendre tranquillement sur ma petite terrasse.

Et puis ce n'est pas vrai, je me fous du soleil couchant et le calme ne sait pas venir. Envie de casser quelque chose. Une activité inemployée...

Je n'écris plus. Parce que j'en suis arrivé au point — ou plus exactement mes personnages m'ont amené jusqu'au point où je ne sais plus tricher et où je n'ai plus envie de trouver de solution.

Je suis au milieu d'un long chapitre¹ : Franck est dans sa cellule, c'est la nuit. Un autre prisonnier est là qu'il ne voit pas et dont il ne verra même pas le visage lorsqu'on viendra le chercher demain à l'aube. C'est comme un dialogue de Franck avec son âme.

« C'est une grande pitié de voir comment vivent les hommes, dit la voix... Ils sont pris dans un engrenage dont ils ignorent le commencement et la fin... et tout ÇA se meut à petits coups de sperme et l'on vit pour élever des enfants qui vivent à leur tour pour élever des enfants et il n'y a pas de répit. Seulement des heures de bureau, les pointages à l'usine et des samedis soir d'accouplement et des dimanches à la pêche et encore l'usine et encore de l'argent... De temps en temps, on corse le menu, on fait de la guerre pour avoir le courage de tout recommencer, les enfants et le bureau et l'usine et encore les parties de pêche... Oh ! ce ne sont pas les raisons de mourir qui manquent, ce sont les raisons de vivre. »

L'image de Darès s'imposait à Franck, il revoyait ce grand corps drapé dans sa robe de chambre, le feu de bois qui crépite et ces deux bras décharnés qu'il agitait sans cesse. « La guerre et les révolutions, disait-il, ce sont les vacances ! »

« Les plus heureux, reprit la voix, sont encore ceux qui ont un idéal, qu'il soit chrétien ou communiste ou fasciste... D'ailleurs, TOUS les hommes sont idéalistes, il n'y a que de faux matérialistes... et des idéalismes faux... et des idéalismes faux, répéta-t-il lentement. »

- Pourquoi êtes-vous ici, coupa Franck.

L'homme semblait ne pas entendre.

« ... Un violent besoin d'enthousiasme et de foi qui tourne à vide, sans objet auquel s'accrocher. Des idéalistes sans idéal, voilà ce que sont les gens sincères qui veulent rester lucides. Voilà l'échec de l'absolu humain et le point de rupture de tous les équilibres... C'est l'échec de la foi, l'échec de l'Amour, l'échec de l'intelligence, l'échec du Communisme et de tous les systèmes... l'échec de l'humain. « Un jour ou l'autre, temples et cathédrales sont classés monuments HISTORIQUES — histoire de la littérature ce qu'il y a de plus vivant et de plus vrai chez l'homme... Tout se passe comme si notre passé nous racontait toujours des histoires et déjà nous sommes le passé des hommes à venir. Finalement, ça fait beaucoup d'histoires pour RIEN. »

Franck sentit une grande obscurité se faire en lui, qui semblait monter du fond des âges, bruisante de sang humain et lourde contre son cœur — comme ce voile dont on couvre les morts, par pitié, pour ne pas voir... Et Franck se sentit ce mort vivant tout drapé de noir, sur lequel on pleure sans savoir, ce mort tout seul, aveugle, conduit lentement vers sa tombe inconnue.

Oh ! Klari, je n'arrive pas à me résoudre à cet échec de l'absolu.

1. Un roman que Satprem écrivait à l'époque. Ce roman devait s'intituler *Demain, à l'aube*.

Je serai le premier à risquer ma peau dans cette prochaine dernière — la grande guerre civile mondiale. Mais je SAIS bien que cela n'avancera à rien, que cela ne changera rien. Klari !

« Je ne crois pas à votre monde juste de demain, dit la voix, parce que tant qu'il y aura des hommes, il y aura du meurtre ou de l'amour... Et s'il n'y avait plus de patrie, s'il n'y avait plus d'Argent, il faudrait inventer d'autres Dieux pour le sacrifice du sang... Non, la paix, la justice, ce n'est pas pour nous car nous devons la vie à tout ce qui veut bien mourir pour nous faire de la place, à tout ce qu'il faut tuer dans son propre cœur et tuer dans la chair qui rôde à l'entour. Les uns après les autres, nos visionnaires de la paix et de la justice ont trompé leur monde. Théocrates de l'Orient ou d'Égypte. Abbés et Seigneurs, chevaliers, papes ou bourgeois. Tous, les uns après les autres, tous ils ont failli à leur mission. Et les prêtres d'aujourd'hui, la S.D.N. d'hier et les capitalistes... TOUS. Et demain, votre prolétariat achèvera dans le meurtre et de grasses prébendes bien saignantes ce qu'il a commencé avec tant de bouleversant espoir.

« Mais ils ont failli, tous ils failliront... les meilleurs et les purs parce que la justice c'est pour les parias et la fraternité pour ceux qui meurent, sans une poignée de mains, dans un matin bien froid — pour ceux qui luttent, seuls, pour ceux qui souffrent. Parce que la joie c'est fait pour le pauvre type et les devoirs pour les fauchés...

« Je ne crois à la justice, à la paix, qu'autant que l'on est capable de crever pour Elles. Quand on n'a plus besoin de mourir pour quelque chose, c'est qu'on n'a plus le droit de vivre. Tout se passe comme si la mort était une idée nécessaire à la justice ou à la paix !

« Non... je ne crois pas à votre monde juste et pacifique de demain... parce que la vie, c'est comme une course et celui qui arrive n'est jamais le gagnant, celui qui est le plus proche du but, c'est celui qui va perdre... Le gagnant, il souffle sur la route de pierre et de soleil, à perdre haleine, comme s'il allait cracher son cœur dans la poussière à chaque pas vers l'avant, vers l'avant encore un pas... à chaque pas vers l'impossible but. »

Klari, la seule vraie Révolution serait-elle la Révolution de l'intérieur ?

L'ashram ou le maquis.

Klari vous me manquez, et Gilles¹ aussi, vous deux mes vrais frères.

Ma mère m'écrivait récemment ceci : « Le commu nisme, comme le nazisme, a ramassé les rancœurs et les injustices non pour les guérir, mais pour s'en servir. » Faudrait-il passer sa vie à être toujours CONTRE quelque chose. Si je me jette dans la révolution, si je l'attends avec tant d'impatience, c'est pour détruire une foule de gens et de choses qui m'écœurent. Je me battrai CONTRE quelque chose. Quand saurai-je me battre POUR quelque chose ?

J'aimerais aussi bavarder longuement avec Gilles car son esprit est si clair, si net. Il me ferait beaucoup de bien.

Si je pouvais passer seulement quelques jours à Ooty² avec vous, seuls.

Mais je ne vous le souhaite pas, car en définitive je suis un emmerdeur.

C'est difficile de vivre.

B.

1. Le mari de Klari.

2. Dans les montagnes du sud de l'Inde.

(Un article découpé par Satprem dans un journal indien, l' Indian Express du 30 juin 1947. Nous ne sommes que deux ans après la fin de la deuxième guerre mondiale...)

**“ U.S. Has New And Improved Atom Bombs
LARGE ENOUGH TO DESTROY
EVERY BIG CITY ON EARTH “**

Chicago, June 28 1947

The United States now has stocks of “new and improved atom bombs large enough, according to usually conservative sources, to destroy every large city on earth,” says Dr. Robert Hutchins, Chancellor of the Chicago University, where the first atom bomb experiments were carried out.

Pondichéry, 6 août 1947

(traduction)

**« Les États-Unis ont de nouvelles
bombes atomiques
EN QUANTITÉ SUFFISANTE POUR DÉTRUIRE
TOUTES LES GRANDES VILLES DE LA TERRE »**

Chicago, 28 juin 1947

« D'après des sources généralement prudentes, les États-Unis possèdent à l'heure actuelle des stocks de nouvelles bombes atomiques perfectionnées, en quantité suffisante pour détruire toutes les grandes villes de la terre », affirme le D^r Robert Hutchins, Président de l'Université de Chicago, où eurent lieu les premières expériences sur les bombes atomiques.

Pondichéry, 6 août 1947

à Klari

Amie. Je n'ai pas reçu votre longue lettre mais ce matin votre mot qui m'annonce votre retour pour dimanche.

À mon tour, je vous écris pour prévenir toute illusion — si illusion il y a. « J'espère que vous aurez beaucoup de choses à me raconter, à me lire » — dites-vous. Au cas où vous

l'imagineriez vraiment, en dehors de toute politesse amicale, je tiens à vous signaler que je n'ai rien à dire, encore moins à lire.

Je ne sais pas quelle espèce d'illusion vous pouvez vous faire sur moi — vous êtes pourtant perspicace. J'ai joué, aussi, la comédie du « futur- génie-qui-ne-s'est-pas-encore-exprimé » et je me suis pris à mon jeu... Le futur génie est un fruit sec et ce n'est pas la peine d'écrire pour enjoliver et justifier sa propre connerie intime, ni pour consoler les autres de leur propre médiocrité. Il y a peut-être davantage de « génie » à « la boucler », dans tous les cas plus d'honnêteté.

J'en ai assez de tricher — avec vous comme avec d'autres — parce que, au bout du compte, on ne maquille pas sa propre incapacité.

Tout ceci n'empêche que je ne permettrai à personne de dire que je suis un médiocre. Ça me regarde... C'est bien le cas de dire que ÇA ME REGARDE — un peu comme le remords ou la mauvaise conscience — et ce regard-là, personne ne peut lui crever les yeux, même pas moi.

Ce que j'aime en vous — ce que j'ai aimé — c'est que vous m'avez toujours démasqué. Si vous vous mettez à « croire » en moi et je ne sais quelles autres sornettes, alors, à quoi bon... Je suis encore assez capable de me faire de la publicité à moi-même et de honnir l'article de ma propre camelote ; mais de vous, je n'accepte que l'ironie.

J'aimerais votre mépris et je fais tout ce que je peux pour décrocher votre admiration.

Dans les deux cas, je triche car je ne mérite ni admiration, ni mépris. Ce qui me gênerait bien davantage c'est que vous ne vous occupiez pas de moi.

Oh Klari quel vilain petit cabotin je suis et ce qui m'ennuie, c'est de le savoir.

Si un jour je suis capable de pleurer ou d'aimer, il y aura de l'espoir. Mon égoïsme est monstrueux. Je ne serais même pas capable de m'intéresser à ce que vous pourriez me raconter sur vous. Alors, laissez tomber.

Je serais heureux seulement de savoir que vous êtes LÀ .

B.

23 août 1947

à Klari

Mon amie. Votre lettre tombe mal. Je ne me sens pas de forces, assez, pour vous dire que la vie est belle. Ce soir, dîner de vingt-cinq couverts — vieilles barbes et autorités. Mon livre marche mal, je n'écris rien que de stupide. Pour me « remonter », je m'intoxique à haute dose. J'arrive à peine, ce matin, à tenir les yeux ouverts. Ces jours-ci, longues méditations sur la mort (!) — à propos de Franck.

Bref, il est urgent que je foute le camp.

Je voudrais bien avoir, aussi, une petite envie. J'ai tellement envie d'avoir envie.

Si — j'ai envie de vous voir.

Il faut s'arracher à cette glu — pour retrouver l'envie de vivre (glu = Pondichéry ± moi à Pondichéry).

Je pense à cette phrase de Basilio¹ : « Et moi toujours au bout de toute fuite » — ? ? ?
J'ai aussi fait de longues méditations sur le « comédien ». Choses intéressantes à vous dire. Si j'écris quelque chose d'autre, mon personnage principal sera un comédien — il a joué tous les rôles, et où est le *sien* ? Si j'étais indien, je dirais : il a vécu beaucoup de vies, et où est *la vie* ?

En pensant à Ooty, à vos arbres, la pluie, et votre lettre si triste, j'ai trouvé une phrase, une image que je trouve très poétique pour dépeindre vos rêveries nocturnes :

« Quelque chose de très triste, comme un vent de feuilles dans la nuit, murmuré longtemps sur un air de pluie. »

(L'opium c'est aussi quelque chose de ce genre, aujourd'hui du moins.)

Au revoir ma sœur (hélas !)

B.

Pondichéry, septembre 47 ?

à Klari

Non je ne suis pas fâché, d'ailleurs je ne pourrais même pas me fâcher. J'ai eu seulement le cafard et heureusement beaucoup de travail et des tas de réceptions officielles qui m'ont sorti de ma vieille peau, pour quelques jours.

Je vous l'ai déjà dit un jour, je ne peux pas me passer de votre amitié, j'y vois une certaine justification de moi-même (vous pouvez être flattée !) et le réconfort de penser que je ne suis pas un médiocre complet.

Quand je vous ai dit l'autre jour, lorsque nous parlions politique : « je me fous de tout ça », je ne croyais pas que c'était aussi vrai. Maintenant je me comprends mieux et je vous dirai que « je n'y SUIS pas ».

Au fond de moi-même, il y a un complet accord avec la politique de Baron², par instinct je trouve que Baron fait toujours bien. Mais en réalité je ne suis pas du tout dans le jeu, je suis dans l'état d'une personne qui ne s'habite plus elle-même. Je... suis rien. Je suis vide. Comme dit Guarnero³: « Un sac de peau où les autres vident toutes leurs saletés. » Je dis saletés mais ça pourrait être n'importe quoi.

1. Un personnage du roman de Satprem.

2. François Baron, alors gouverneur des « Établissements Français en Inde ». C'était le temps de l'Indépendance de l'Inde et Baron cherchait à garder quelque lucarne française au milieu de l'inévitable marée — ce qui lui valait les reproches du Ministère des Colonies. Avec la recommandation de Sri Aurobindo et l'appui de Mère, il était allé rencontrer Pandit Nehru à Delhi pour lui expliquer son point de vue : une « ville de la culture française et indienne ». Celui-ci l'accueillit comme de la glace et n'ouvrit pas une seule fois la bouche pendant toute l'entrevue, pas même pour répondre à ses questions. Baron était sorti de là blanc comme un linge, jamais il n'avait rencontré pareille morgue.

3. Un personnage du roman de Satprem.

Je vis avec cette pensée constante que je pourrais AUSSI bien être autre chose, je pourrais être aussi communiste et aussi PRL... Non Klari, je ne divague pas et je ne suis pas en train de me construire de toutes pièces — pour la galerie — une personnalité nouvelle. CAR tout se passe comme si je n'avais PAS DE PERSONNALITÉ. Comme cet acteur qui joue tous les rôles, avec sentiment, sincèrement... L'ennui c'est que je me RENDS COMPTE de tout cela, alors je n'arrive même plus à jouer un rôle quelconque. Je suis comme « un creux toujours futur ». L'instant me remplit par la force des choses. Mais je pourrais aussi bien être ailleurs ou quelqu'un d'autre. Je suis sans désir, sans passion, sans tristesse. Je suis ABSENT.

N'oubliez pas que j'essaye de m'excuser auprès de vous ! ! ! en vous disant cela ; que j'essaye de me faire pardonner ma conduite politique ! ! ! — Non. Je ne m'en fous même pas, je n'y suis pas du tout. C'est tout.

Peut-être n'avez-vous pas remarqué, mais depuis plusieurs mois j'ai beaucoup changé. Ce changement a commencé lorsque vous êtes partie à la montagne passer un mois avec Gilles. J'ai bien changé Klari.

Je ne saurais même pas avoir le scepticisme ou le machiavélisme d'un Guarnero, ni même son esprit anarchiste... Non. RIEN. C'est comme cet acteur de « mon livre » qui en jouant tous les rôles a jeté tous les masques et qui se retrouve nu, misérable, quelconque, face à face avec le néant.

Si JE SUIS quelque chose, c'est PAR les autres qui me forcent d'être quelque chose. J'ai l'impression que par moi-même je ne serais capable d'aucun sentiment, quel qu'il soit.

JE = ABSENCE

Après tout, c'est peut-être là la définition du « fruit sec ». L'impression d'avoir fait le tour complet de soi-même, d'être complètement immoral, a-sentimental, agnostique... une négation... Non, même pas un refus, seulement un état léthargique — dû peut-être à l'opium.

Je vous aime bien Klari. C'est comme si j'écrivais à ma Mère — je parle d'une Mère idéale — (soyez flattée !) et je suis au fond bien déséquilibré, malade, neurasthénique.

Et je vais vous dire une autre chose, c'est maintenant que je réalise mon expérience des camps — non pas avec horreur, avec angoisse ou désespoir, non, froidement — seulement avec l'impression que quelque chose est cassé dans ma mécanique. Je vis depuis trois ou quatre mois avec une sorte d'angoisse permanente — qui me fait mal physiquement ; j'ai l'impression que je sens cette angoisse sur toute ma peau. Angoisse de quoi ? je ne sais pas.

Je devrais aller voir un psychiatre et me faire psychanalyser (!) Il y a vraiment quelque chose qui ne tourne plus rond. Je vous dis tout cela sans tristesse, sans amertume. Il y a quelque chose qui m'accroche malgré tout (ce n'est pas mon livre, ni l'amour ni l'argent ni le confort), c'est un désir enfantin de prendre mon bateau et de partir trois ou quatre jours en mer, tout seul. C'est idiot. Et puis il y a un peu vous, et surtout cet instinct qui vous pousse à empiler les jours les uns après les autres en vertu d'une certaine force d'inertie.

J'aurais peut-être besoin de beaucoup d'amitié, d'affection mais elle manque. J'aime beaucoup Baron mais j'ai l'impression que je l'emmerde un peu. Je suis inutile, à moi-même comme aux autres. Vous savez, ces petits « génies précoces » qui se dégonflent tout d'un coup comme une baudruche en poussant un lamentable gémissement.

J'aurais besoin d'apprendre à vivre — comme un enfant, car j'ai oublié les premiers pas.

(lettre incomplète)

Karikal, septembre 1947 ?

à Klari

Bien chère

Que vous dire ? Mon état est de plus en plus lamentable. J'ai l'impression d'avoir fait LE TOUR ...

Un cercle où je suis enfermé, monotone, infrangible. Un peu l'impression de la mort, celle de l'esprit.

Même plus de tourment ou d'inquiétude, seulement le VIDE . Et je ne vois aucune solution. Quelque attitude que je prenne je serai dans le cercle, toujours... Autrefois je me disais qu'il devait exister, quelque part, UNE solution, une délivrance de soi-même... Maintenant... Maintenant je me suis comme épuisé et je laisse les jours me vieillir d'un jour insensible.

Oh que j'aimerais avoir envie de quelque chose.

Dans ma lettre à L. je disais sentir au fond de moi comme un rythme, un rythme qui ne pourrait se résoudre en poème, ou en Beauté. C'est cela. Un rythme qui s'enroule sur lui-même, indéfiniment.

Je vous écris assis près de l'étang... les cris des oiseaux.

Ce vide de ma tête.

Si je pouvais avoir envie de prendre de l'opium.

J'ai écrit à L. — car j'aime L., comme j'aime la musique ou la poésie. Elle est intangible, elle est l'Amour. Je n'ai pas envie de la voir. C'est ELLE .

Et cela ne m'avance à rien.

Si... j'aurais envie d'avoir du génie.

Pour calmer, seulement, ce rythme intérieur épars, le rassembler dans un cri d'amour, dans le Beau.

Klari, ma chère petite Klari, je suis très bas. Beaucoup plus bas que dans mes grands « désespoirs » de la saison chaude. Bien sûr, vous ne pouvez rien pour moi. Comprenez-vous si je vous dis que quelque chose s'est CASSÉ au fond de moi... L'impression d'avoir perdu.

Le cercle s'est refermé.

Je ferais mieux d'envoyer cette lettre au diable. Vous n'auriez pas dû « miser » sur moi.

Vous auriez perdu aussi.

Je suis très las. Je vous embrasse.

B.

Qui me donnera un peu de pureté ?

Yanaon, 1^{er} novembre [1947]

à Klari

Bonjour Vous.

Dans le train qui m'emmenait à Yanaon je relisais ce *Temps du Mépris*¹ pour la nième fois. Encore une fois je suis tombé en arrêt sur la même phrase (dans la préface) : « Il est difficile d'être un homme. Mais peut-être moins de le devenir en approfondissant sa communion (avec les autres hommes) qu'en cultivant sa différence. » Et je ne sais que penser... Gilles a résolu le problème et c'est à un homme comme Gilles que je pensais dans mon incertitude.

J'ai trop longtemps été disciple de celui qui écrivait : « Je hais la sympathie, y trouvant la reconnaissance d'un sentiment commun². » Mais je ne sais vers quel désert entraîne cette hypertrophie du Moi..

C'est l'éternelle histoire, je souffre une fois de plus du « mal de FOI ». Pour se débarrasser de soi il faut pouvoir entrer en « communion » avec « les autres ». Il faut croire en quelque chose. Que j'aimerais être communiste !

Mais je n'ai pas le droit, en conscience, d'avoir une foi. Ce serait trop commode. Alors il faut aller jusqu'au bout de soi-même. Il faut crever la baudruche. Découvrir la pure essence.

Car la solution n'est qu'en soi.

Dans l'expression de son essence véritable.

Il faut, avec Franck et Guarnero, jeter tous les masques. Il a fallu briser, détruire... démasquer les religions, les patriotismes, les philosophies. Il a fallu se saouler d'amour jusqu'à la vérole, se droguer jusqu'à la nausée. Il a fallu aller jusqu'au bout de l'intelligence, jusqu'au mur que l'on ne peut sauter. Faire le VIDE . Une à une crever toutes les vessies pour ne plus les confondre avec des lanternes. Il a fallu être au bord de son suicide et massacrer en pensée tous « les autres ». Et tous les ABSOLUS humains se sont dégonflés. Ce MOI s'est vidé.

Alors c'est LE mur.

Je ne veux pas rester devant ce mur.

Je n'ai pas perdu le goût de vivre comme vous me l'écriviez.

J'ai perdu seulement le goût des autres.

Il me reste cette terrible passion créatrice. C'est la clef de tous mes espoirs et de tous mes découragements. Créer et tout est sauvé et tout est justifié et je me restitue ma fertilité.

Je suis condamné à devenir un artiste. Il faut. Il faut.

Dans l'Art il y a tout amour, il y a toute foi et il y a au-delà de l'Amour et au-delà de la Foi et il y a malgré et par-delà les mots l'expression d'une BEAUTÉ permanente, humaine et divine. L'art, c'est pour moi la seule façon de rejoindre les autres, ces autres que je ne peux rejoindre par l'Amour, par la foi, par l'idéal politique, philosophique ou patriotique.

Créer, c'est pour moi la seule façon de vaincre cette solitude tenace, inhérente à la condition d'homme.

Créer, c'est l'expression du Soi le plus profond, le plus intime et en même temps et à la fois l'expression de ce qui est le plus HUMAIN.

Il faut dépasser les MOTS,

retrouver l'ÉMOTION pure.

Flûte ! Il faut que j'aille recevoir les audiences du gouverneur — il y a des jours où j'aimerais être moine.

... J'ai vécu jusqu'à présent comme si je devais attendre quelque chose des autres. Maintenant je sais. Le difficile c'est de transformer cette solitude en Art. Ne pas devenir un fruit sec. Épanouir cette solitude, la fertiliser. Et malgré tout j'arrive aux conclusions de Malraux — mais par d'autres voies — lorsqu'il dit :

1. Malraux.

2. Gide

« J'aime à croire que le sens du mot art soit tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux. »

Il y a là, près de ma main, dans mon cœur, toute une matière à pétrir, il faut la pétrir de tous ses espoirs et ses désespoirs, la pétrir de ses incertitudes et de ses illuminations. Nom de Dieu, ce n'est pas facile.

Pour devenir un artiste, il faut retrouver en soi le sens de l'HUMAIN, ce contact profond avec le caractère de la destinée humaine. Il faut faire passer dans son sang tous les battements des cœurs d'homme, toutes leurs angoisses et toutes leurs joies.

Alors c'est peut-être comme une aurore qui crèvera un jour sur une mer tourmentée, qui éclairera tout, embrassera tout.

Il faut trouver l'aurore, car l'aurore est cachée.

Je pense à ce que disait Darès¹ : « Ce que je cherche c'est le Bonheur, le vrai Bonheur... Ce que je cherche c'est l'ESSENTIEL . Ce que je veux c'est trouver ma véritable essence. — Et peut-être en même temps aurai-je trouvé celle de tous les hommes... Alors j'aurai gagné l'absolu — l'absolu quand même — une certaine harmonie, une fusion et une unité avec les hommes et le monde. Le Bonheur enfin. »

Et puis je renonce à écrire quelque chose de sensé. Je suis dérangé toutes les minutes. Tout cela est écrit entre deux cérémonies.

Votre lettre avant mon départ m'a beaucoup ému. Je mets aussi beaucoup de choses dans notre amitié.

B.

...

le 27 novembre 1947

Chandernagor,

(*Une lettre inachevée*)

Calcutta m'a davantage impressionné cette fois-ci — j'y ai réalisé tout à coup, comme en un éclair brutal, l'atmosphère de la « Condition humaine »... La ville chancre et non champignon, une hideur splendide et poignante et un désespoir calme, fataliste, devant tant de misère... Une condition humaine sans espoir, le camp de concentration sans barrières, sans fin, où des générations accouplent leur misère... pour CONTINUER ... mais quoi ? Et il faut bien se convaincre qu'il n'y a RIEN à faire et qu'aucun système ne pourra améliorer cela — c'est une plaie humaine, il faudrait tout brûler, les hommes avec leurs taudis (et sans doute pour recommencer !...)

À 6 heures du soir, une fumée basse, épaisse, suffocante, s'agglutine au ras du sol et mille foyers épars chauffent les écuelles d'eau sale... Dans la nuit, mille visages mornes penchés sur leurs feux attendent d'oublier la faim dans un sommeil épais, parmi la boue, les détritrus. Les lampes à huile allumées semblent tirer toute la misère d'une obscurité sordide.

1. Encore un personnage du roman de Satprem.

Isolé, un homme accroupi rumine d'étranges destins sans rêves... Il faut bien qu'il se trouve des gens pour croire à la FATALITÉ : ceux-là aux bras maigres crispés sur leur ventre ballonné, ceux-là pour qui demain ne signifie rien d'autre que tous les hiers déjà subis. Un enfant joue, court après sa balle dans les ruisseaux, il JOUE . Cette foule énorme, passive, qui vit lentement sa mort dans un grouillement d'insectes. Pour tous ceux-là il ne peut y avoir aucune solution, il n'y a pas de solution, il n'y a même plus de problème ! il y a cette espèce de vie tenace qu'il faut user et transmettre... aucune solution sociale possible, sauf arroser le tout de pétrole et mettre le feu... pour les moins abrutis, une « mystique du terrorisme » dont parlait Malraux, ou la fatalité.

Là, comme au camp de concentration, les mots justice, bien, mal, devoir, ne signifient plus rien, ne peuvent plus rien signifier. Comment les croyants peuvent-ils parler de la justice de Dieu !

Les Packard et les Chrysler éclaboussent en passant cette vermine humaine. Ceux de la vermine ignorent même l'envie ou la haine... Les massacres¹ ne s'expliquent pas par la haine, c'est comme une mousson humaine, effrayante, immorale — pour faire du vide. Pagodes et cheminées d'usine s'entremêlent et le Gange roule d'éternelles eaux fétides. Un soleil rouge, éblouissant, d'une beauté brutale, ensanglantait ce soir cette infernale misère.

À aucun moment on ne ressent de pitié, on a seulement la gorge serrée par cette atroce fatalité. Quel cauchemar ! À deux pas « heureusement » les grands palaces internationaux nous dispensent leur musique européenne, ou nègre, au milieu d'un luxe glacé. Tout cela DOIT PASSER , et nous avec.

Pondichéry, le 1^{er} décembre 1947

Au Comte Bernard d'Oncieu
(New Delhi)

(C'est à Delhi que Satprem a rencontré Bernard d'Oncieu, Comte, puis Marquis après le départ de son père. Il allait devenir l'ami le plus chaleureux de Satprem, et le plus fantasque avec son grand rire sardonique de boyard. Il avait dix ans de plus que lui. Après avoir perdu une fortune à Monte-Carlo (ou plutôt la fortune de son père !) il était parti sur la Mer Rouge vendre je ne sais quoi au Négus ou à quelque autre sire exotique — il faisait penser à un personnage de Conrad —, puis en Inde où il vendait des avions français au gouvernement. Un parfait aventurier, il était d'une loyauté farouche (sauf avec les lois et avec ses dettes) et parfaitement noble. Il épousera une Indienne charmante, Maneck. Après sa ruine, il n'a plus jamais joué au poker, sauf avec les hommes.)

1. Qui ont suivi l'abominable partition politique Inde-Pakistan, lors de l'indépendance en août 1947.

Cher ami,

En vérité je suis très confus d'être si longtemps resté silencieux après votre lettre amicale. Mais je pense que toutes les lettres du monde ne valent pas et n'enlèvent rien à ce regard que l'on échange aux premiers moments des rencontres, qui vous sépare ou vous lie à jamais. Votre passage ici m'a troublé, m'a déçu presque car vous m'avez laissé sur ma soif si je puis m'exprimer ainsi.

Tout cela pour vous dire que je serais si heureux de vous revoir pour reprendre avec vous certaines conversations nocturnes... Quand revenez-vous ici ? À moins que vous ne me fassiez signe ?

Je me sens une telle soif d'aventures vécues, aussi bien que de contemplation... disponible pour n'importe quelle aventure pourvu qu'elle soit déraisonnable, illogique, exaltante. Où en êtes-vous ? Notre pèlerinage¹ ?

Je crois avec vous que le non-conformisme est la première des vertus et la première porte du temple...

il faut aller se dépouillant de porte en porte, jusqu'au sanctuaire — au fond de soi.

Je me suis libéré de bien des choses, mon inquiétude actuelle se pose ainsi : libre POUR quoi... ?

J'aimerais connaître votre avis sur le terrible « L'homme est une passion inutile » proféré par Sartre à la fin de *l'Être et le Néant*... C'est la question qui m'obsède, peut-être parce que je ne sais pas trouver l'harmonie profonde sous le chaos des apparences ?

J'aurais beaucoup de choses à vous dire, mais je redoute les lettres. Sachez seulement — et si vous me le permettez — que je reste fidèlement votre ami et que j'attends votre SIGNE. Ne m'oubliez pas.

B.

1948

Pondichéry, 6 janvier 1948

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Certainement mon long silence vous est apparu inexplicable, vous avez peut-être même été jusqu'à penser que j'avais été « froissé » par votre dernière lettre ou même que je n'avais pas d'amitié vraie pour vous...

Rien n'est plus loin de la vérité. Votre dernière longue lettre est magnifique. VRAIE . Elle m'a fait un bien fou, malgré que votre jugement sur moi ne soit pas très exact. Dans tous les cas vous m'avez aidé à me sortir de cette impasse intellectuelle où je me fourvoyais et me « stérilisais ».

J'ai tenté de vous écrire plusieurs fois depuis décembre mais je me suis arrêté chaque fois en cours de route soit parce que les circonstances politiques, ici, me tenaient trop loin du

1. Il s'agissait de retrouver des sanctuaires perdus dans l'Himalaya

calme nécessaire pour vous écrire, soit que je désespérais de dire quelque chose de vrai avec tous ces mots trop usés, soit — plus souvent — que je m'abandonnais à mes rêves, auprès de la petite lampe fidèle.

Il va encore falloir parler de moi, et j'en ai assez de parler de moi. Je voudrais tellement m'oublier moi-même ou plus exactement me dépasser moi-même et m'épanouir au soleil d'un grand idéal. Croyez-moi, Bernard, toutes mes recherches depuis bientôt dix ans, tous mes efforts et mes actes ont visé essentiellement à cette libération du moi. Mes révoltes, comme vous dites, ne sont pas tellement d'ordre social ou familial, que d'ordre spirituel. Si vous voulez, je suis comme un croisé à la recherche de la vraie Croix et tout ce que j'essaye et ai essayé d'entreprendre, je l'ai entrepris comme un sacerdoce (avec le sens du sacré, un absolu). L'ennui, c'est qu'au bout de la plupart de ces entreprises je n'ai pas rencontré le Soleil de Dieu mais la tricherie des hommes qui accaparent Dieu, à leur profit. Mon sens de l'Aventure est essentiellement Divin. Ce n'est pas une spéculation intellectuelle ni sentimentale, c'est une nécessité tenace, inexorable qui me pousse.

Je m'exprime certainement très mal. Je voudrais vous faire comprendre qu'au bout de l'« Aventure » j'aperçois avant tout le dépouillement du Moi et l'épanouissement, sinon la réalisation, du « Divin » qui sommeille au plus profond du Moi.

Très jeune j'ai été tourmenté par certaines forces d'autocritique paralysantes. Si je puis dire, mon meilleur ennemi est l'intelligence, ou plus exactement cette emprise du cerveau qui dessèche les mouvements les plus spontanés, glace la joie, décolore les instants les plus éclatants comme l'aiguille qui fixe le papillon sur la planche de l'entomologiste. Du moins, cette forme d'intelligence destructrice m'aura-t-elle appris à me méfier de l'intelligence et à désirer plus que beaucoup d'autres le vrai dépouillement du moi. L'Aventure est donc, pour moi et essentiellement, une tentative de dépouillement. Et quand je vous parle de livre à écrire, ce n'est pas pour Gallimard ni pour Flammarion, c'est pour me libérer de mon « côté intellectuel » et pour suivre ma propre marche vers l'Unité intérieure.

Vous semblez dire que j'ai l'Aventure dans le crâne et non dans la peau. Rien n'est plus faux. C'est précisément parce que maintenant ma peau est privée d'aventure que cette fièvre d'aventure me ressort par le crâne.

Il y a quelque chose en moi, comme une fièvre que j'ai besoin d'épuiser, une passion que j'ai besoin de satisfaire, tout un printemps qui m'éclate dans la peau, il y a un besoin de joie et de fantaisie. L'Aventure, c'est pour moi la libération de tout ce qui étouffe en moi-même. Si je me suis dressé contre ma propre famille et contre un certain ordre social, c'est parce que j'y étouffais — physiquement.

Dans ma dernière lettre, j'ai tenté de vous traduire en termes du cerveau ce que je sentais dans mon sang et c'est ce qui vous a fait croire que je ramenait l'aventure à une simple spéculation de l'esprit. Mon seul conformisme, c'est celui de mon sang, celui qui m'a poussé à refuser les « fonctions sociales » et tous autres milieux où je me sentais stérile.

Certes, la guerre a été pour moi une belle aventure, assez enrichissante, mais c'était une aventure sans issue. Ce même besoin d'aventure m'a poussé aux Indes et c'est lui qui me pousse maintenant vers vous. Vous comprenez, l'aventure, c'est pour moi un état, un besoin et non pas une rêverie. J'étais déjà comme ça à dix ans lorsque je courais sur les grèves en Bretagne.

Il y a vraiment quelque chose de très semblable à l'Amour dans l'Aventure. Cela participe de la même nécessité physique et spirituelle.

Si je me suis mis à fumer, c'est surtout pour calmer cette fièvre et, sinon l'éteindre, du moins la déplacer sur un autre plan.

Il y aurait beaucoup de choses à dire mais je crois que nous aurons bientôt le temps d'en parler longuement ensemble.

J'attends ici le retour du gouverneur. Du moins je pense qu'il va revenir. En mars ou fin février, je compte quitter Pondichéry définitivement et, si vous le voulez bien, vous rejoindre.

Vous savez que du fond du cœur je reste votre fidèle chevalier et ami.

B.

(Après un voyage en Afghanistan. Satprem était passé à Delhi, chez Bernard d'Oncieu, avant de partir.)

Pondichéry, le 12 mai 1948

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Depuis Quetta je vous ai télégraphié pour vous dire combien j'ai regretté de ne pouvoir revenir par Delhi et vous revoir. Une tornade terrible a coupé pour plusieurs jours la route de Peshawar et je n'avais pas le temps d'attendre que la route soit réparée (Pondichéry m'attendait pour la fin avril), j'ai préféré prendre l'autre route par Quetta- Karachi et Bombay.

L'Afghanistan est « au bout du monde ». Ce fut une folle équipée, j'en cherche encore le sens, et vous n'étiez pas là, au moins pour me remonter lorsque l'heure critique arrivait... Bref, je me suis quand même complètement désintoxiqué et je n'ai eu que très rarement recours à votre étonnante décoction.

Je parle de tout cela le cœur d'autant plus léger maintenant, que je viens de fumer quelques pipes d'un sensationnel Bénarès qui sait si bien dissiper les désagréables souvenirs et ne vous laisse au cœur qu'une brume légère où se sublime le meilleur de soi-même... Et pourtant je ne puis pas dire que ce soit parfait car vous n'êtes pas auprès de moi et je garde comme un très précieux souvenir nos fraternelles soirées autour du calumet. Oh, Bernard comme vous me manquez !

Ces soirées, trop brèves, représentent pour moi mieux qu'un précieux souvenir, elles sont un engagement... Je ne suis plus seulement que mon passé, je suis un passionnant futur qui vous attend pour vivre. Depuis que je vous ai revu, quelque chose est changé — vous savez quoi — une certitude exaltante m'est venue d'un destin qu'il me faut saisir à pleines mains, assumer de toute ma valeur, à vos côtés.

Car vous m'avez redonné le sens de ma liberté. Déjà, je commençais à prendre rang et fonction parmi les cloportes estimés, ces fades « notaires », à me coller à leur glu, me laisser prendre à leur confortable sagesse.

Vous m'avez redonné un certain sens de la lutte, une volonté de dépouillement. Comme tous ces gens de Pondichéry m'ont paru mesquins, sans grandeur. J'étouffe.

Vos paroles de septembre dernier ont revêtu une nouvelle force :

« Seules, aventure ou contemplation

« Sont dignes d'un homme

« Seuls, vices ou extase sont dignes d'un artiste. »

Non, je ne serai pas un notaire. Comprenez- vous si je vous dis que j'ai changé d'état ?

Je ne sais pas très clairement où je vais — et qu'importe ! Je ne sais pas très bien où j'aboutirai, mais qu'importe encore ! Ce qui importe, c'est ce rythme que vous m'avez communiqué. Je commence à comprendre qu'il n'y a peut-être pas de « but » à atteindre — seuls les morts ont droit à la paix des cimetières — ni de confortable certitude à trouver, mais un RYTHME à saisir, à garder malgré toutes les défaites. Il n'y a peut-être pas, non plus, un « sens » à la vie, mais les mille et un sens de soi-même qu'il faut parcourir... et toutes les vérités qu'il nous faut OSER . Avec vous, je suis prêt à tout oser, et j'entends bien la grande aventure spirituelle, en définitive la seule véritable, la seule valable.

Car je me refuse de toutes mes forces à me plier aux tabous et aux impératifs de cette société de tricheurs que je récuse. Je ne veux pas « faire le beau », et non plus apprendre les « trucs » ni les compromis de tous ceux qui ont à rendre des comptes, car je me veux sans compte, qu'avec Dieu ou ce qu'il y a de divin en moi. J'ai trop bien compris qu'à 18 ans on a encore le cœur pur, après on a une situation ; c'est cette pureté que j'entends ne pas renier, c'est l'étiquette sociale des bien-pensants que je refuse de porter car aucun d'eux ne saurait m'apporter la justification (en admettant que je sois justifiable) que je n'attends que de moi-même.

Je sais à quelles difficultés je m'expose, car pour les notaires nous sommes « le péché », le mauvais rouage qui peut faire — et qui fera — sauter la machine, mais après tout la vie ne vaut que par son intensité, et la pureté que l'on y met, par une certaine aptitude à la révolte et à tout remettre en question, à chaque instant (et si l'on veut aller « au- delà » de la révolte, ne faut-il pas commencer par se révolter ?).

Peut-être « n'arriverai-je » à rien. Mais la course ne vaut-elle pas mieux que le but ? et celui qui « arrive » n'a-t-il pas déjà perdu ? Après tout, la vie n'est pas une distribution de prix et ce monde de demain que nous cherchons à bâtir dans le silence de notre chair ne vaut pas la peine si nous ne sommes pas capables de mourir pour lui LA VEILLE . Demain, c'est pour les profiteurs, ceux qui font la « paix » avec le sang des autres... Vous m'aurez beaucoup appris, Bernard, vous aurez tout au moins réveillé les couches profondes de mon être où je devine ma vraie valeur.

Quelque part, H. Miller écrit admirablement : « La seule façon qu'un homme puisse avoir de nous guider, c'est de nous rendre la croyance dans notre propre faculté de nous guider... Notre aventure se situe hors de tout tracé, où le courage, l'intelligence et la foi sont nos seuls guides. »

Longtemps j'ai été obsédé par l'idée d'une « Vérité » à découvrir — quelque chose comme une « grâce » à décrocher, une assise d'où l'on peut jouir d'UN regard paisible sur le monde. Mais n'était-ce pas plutôt une aspiration au sommeil ?

Je commence à comprendre que « la vérité » n'est pas un état mais une aspiration, non pas une fin mais un mouvement, du plus extérieur vers le plus intérieur, vers le plus grand dépouillement. Voici ce que j'écrivais dans mes carnets, peu de temps après vous avoir quitté :

« La vérité est comme le mouvement d'un balancier immense qui oscille de droite à gauche, en passant par le centre, puis revient de gauche à droite et ainsi de suite... la vérité n'est ni à droite ni à gauche, non plus au centre ; ce n'est pas non plus un juste milieu confortable. Elle est ce MOUVEMENT MÊME du balancier qui revient inlassable sur lui-même, toujours vers de nouveaux écarts. Vouloir la vérité, c'est vouloir ce mouvement. »

Mais j'ai tellement besoin de vous, cher Bernard, pour maintenir ce rythme et, de toute mon intuition, je sens qu'un grand destin vous attend, auquel je me veux étroitement mêlé. Mais il faudrait la douce petite flamme de la lampe et le silence pour vous dire bien mieux ce que je sens, ce que je sais.

Il me tarde de vous revoir. J'ai foi en vous, Bernard, et dans ce grand « mouvement », cette renaissance du monde dont nous devons témoigner. J'attends votre signe et je reste fidèlement et fraternellement

vôtre B.

B.

P.S. Je vous envoie par le même courrier deux boîtes d'un excellent dross.
Écrivez-moi, j'ai besoin de me sentir en contact avec vous.

...

Pondichéry, 29 mai 1948

à Jean-Paul Trystram
(Kaboul)

(C'est ce même Trystram, ami de Gide, que Satprem avait rencontré au Caire et avec qui il avait voyagé entre Suez et Bombay.)

Mon vieux Jean-Paul,

J'ai bien tardé à t'écrire, à te dire la joie que j'ai eue à te revoir ; mais depuis mon retour à Pondy, je suis pris par le rythme absurde des mille conventions quotidiennes, travaux absurdes, courbettes et sourires, discussions oiseuses, à mille lieues de l'essentiel.

Quand j'ai deux minutes de paix je vais puiser quelque patience et l'oubli auprès du calumet qui devient de plus en plus mon inséparable compagnon.

Je ne suis pas brillant et je n'ai guère le cœur à t'écrire, je vis dans un rêve absurde, fatigant, de routes parcourues mille fois chaque jour, sans issues, toutes pareilles, un labyrinthe où j'attrape le tournis... cette impression obsédante de course après un train que l'on va rater, plus absurde encore, parce que je n'attends pas de train, c'est moi seul que je rate et ça ne vaut peut-être pas la peine d'en parler tant.

Comme j'aspire à ton contact, à ta présence !

Il est temps que je quitte Pondy — et probablement mon calumet. Mais pour quoi faire. Seule chose dont j'ai envie — peut-être le salut (ou un saut plus profond encore dans la nuit) c'est de me « retirer », trois mois dans un endroit tranquille pour tenter d'écrire mon livre. J'ai cette curieuse certitude que c'est avec mes personnages que je réussirai ou que je sombrerai, avec eux seuls et à travers eux que j'arriverai à me choisir, à me dépouiller, à trouver l'essentiel et la vraie voie.

Je redoute d'être approuvé, toléré par « les autres », je redoute l'engrenage social et le sourire complice qui vous est accordé par l'autre parce que vous êtes « dans la ligne », conforme, à la mesure du petit monde où il s'ennuie confortablement. Je ne veux pas de la neutralité bienveillante d'un milieu social où je ne me serais introduit que par fraude, à force de petites lâchetés et où, par d'incessantes compromissions, j'obtiendrais que l'on veuille bien « fermer les yeux » sur ma présence.

J'ai la phobie de l'étiquette sociale, le pedigree moral que l'on doit promener avec soi pour être honorable : 25 ans - catholique - marié - docteur en droit - front dégagé - individu anonyme au capital de x francs — rien à signaler.

Je me sens un immense besoin de scandale, de refus et de révolte. Je veux avoir le droit d'écrire ce que je pense, sans tricher avec moi-même, sans manger dans le creux de la main des « honorables ».

J'ai besoin d'être privé de toute justification sociale, d'être « de trop », pour trouver au fond de ma solitude la vraie justification et la seule plénitude. Car je construirai mon temple dans le désert.

Je sais à quelle solitude, à quel abandon je m'expose, mais je sais aussi qu'il y a dans ce dépouillement une chance de trouver la vraie Joie, celle du parfait accomplissement de soi-même.

Depuis trois ans je vis avec un souvenir étrange, dont je ne sais peut-être pas démêler la vraie signification : c'était dans le camp, vers la fin, sur la route qui revenait de la carrière. Affamé, épuisé,

je me suis senti soudain submergé par LA JOIE, le sentiment d'une force exaltante qui brisait toutes mes chaînes et ma mort attendante, comme si je m'étais parfaitement accompli et dépassé d'un seul coup. Si je ne me suis pas mis à chanter, c'est que l'on m'aurait cassé la gueule. C'était bouleversant, tu comprends ? Une impression de lumière et de voile déchiré — le « ça y est - j'y suis - je sais ».

C'est peut-être quelque chose comme cela que j'essaye de retrouver maintenant. C'est ce grand dépouillement de l'être que je cherche. Seul, face à moi-même, réduit à ma plus simple expression, mon propre juge et mon propre bourreau. Je risque de m'« exécuter » mais c'est que je le mériterai et, en ce cas, de toute façon, ça n'a pas d'importance. Quitte ou double. Je mise sur une certaine « qualité » que je pressens en moi, si cette qualité me fait défaut, je rate et je raterais de toute façon si je ne tentais pas de forcer le meilleur de moi-même à s'exprimer. Il y a cette phrase de Nietzsche à laquelle je pense souvent : « La valeur d'un esprit se mesure au nombre de vérités qu'il ose . »

Certes je me sens « mauvaise conscience » vis-à-vis de la société. Je me fais l'impression de n'être pas des leurs, comme le type qui a raté son concours à la porte d'entrée d'une grande école... C'est ce qui rend pénible le moment où je dois me décider. Mais je crains aussi la « bonne conscience » diplômée, de l'autre côté de la porte, parmi les ayants-droit.

Je ne veux pas avoir d'autre droit que celui dont je me serai reconnu digne et le seul droit que je désire, c'est d'avoir quelque chose à dire.

Au moment de sauter (en arrière) le pas et de renoncer définitivement à franchir la porte de l'École Coloniale, par exemple, qui m'est encore ouverte, je me sens tourmenté. (...)

Enfin, quand j'aurai écrit ce diable de livre, il n'y aura plus de problème et ce sera la meilleure justification de moi-même.

Je me demande si nous nous retrouverons encore en août... Je le voudrais bien, mais je crains d'être déjà parti pour Delhi avec B. d'Oncieu. Il y a aussi une autre possibilité : c'est que je me trouve un job provisoire en Chine, à Shanghai, comme correspondant de l'A.F.P., mais ce n'est qu'une possibilité et je ne pense pas que cela marche.

Et puis, il y a des moments où j'ai tout simplement envie d'aller m'enterrer à Belle-Ile-en-Mer pour quelques mois afin d'y réfléchir tranquillement, mais une fois coincé en France, comment pourrai-je en sortir ?

Voilà mon vieux Jean-Paul les dernières nouvelles, j'ai bien tardé à te les envoyer et aussi à te remercier de ton accueil si chaleureux... J'espère de tout cœur te revoir avant mon départ pour de nouvelles aventures. Si tu vois la moindre possibilité de travail en Chine, dis-le moi ; au fond c'est la solution que je préférerais et je suis prêt à sauter sur la première occasion ou indication.

As-tu des nouvelles de ton amie Nicole¹ ?

Excuse cette lettre décousue mais je l'écris par morceaux quand j'ai quelques instants. Il fait une chaleur à crever.

J'espère que tu n'useras pas de représailles et que tu me donneras bientôt de tes nouvelles.

Bien fraternellement

B.

Pondy, 2 juin 1948

à Klari

*(Klari avait donc divorcé et quitté
définitivement Pondichéry.)*

Amie, je vous aurais écrit plus tôt si je ne vous avais cru partie pour Bombay. Votre première lettre m'a fait de la peine, je vous sentais si désemparée, si seule.

Il ne faut pas revenir en arrière Klari, ce serait la dernière chose à faire et pour vous-même et pour Gilles. Je ne crois pas aux « replâtrages ». Votre expérience avec Gilles vous a apporté tout ce qu'elle pouvait vous apporter. Vous avez décidé de le quitter, il faut être conséquente avec vous-même et aller jusqu'au bout sinon vous vous reprocherez à vous-même, plus tard, d'avoir « peut-être » manqué votre Bonheur. Il y a un certain absolu humain que vous n'avez pas encore épuisé — je veux dire, dont vous n'avez pas encore constaté et admis l'échec, il faut que vous en fassiez l'expérience jusqu'au bout, même si « au bout » vous devez vous retrouver seule.

Je vous parlais de Bonheur tout à l'heure ; je ne sais pas si vous trouverez votre Bonheur avec Max — ou avec n'importe quel autre²... Mais je dirais presque, sur un certain plan, que Max est l'accessoire, l'instrument tout au plus qui vous permettra de mesurer votre propre aptitude au bonheur.

La solution du problème n'est hélas jamais dans « l'autre », elle est au fond de soi-même.

Il faut aller jusqu'au bout de soi-même, jusqu'au bout de ses expériences, toujours dans le sens du plus grand dépouillement et de la plus nette lucidité.

Il y a une phrase de de Gaulle, que me citait Baron autrefois et que je trouve sublime : « C'est en roulant vers l'Océan que le fleuve reste fidèle à sa source. » (Je cite à peu près.) Il y a une profonde vérité là-dedans. Il ne faut pas « coller » à votre passé, si fertile et si enrichissant fût-il. « Cela » n'est jamais perdu. Mais il faut rester fidèle à vous-même en allant

1. Nicole F. avait suivi à pied la « route de la soie », de la Chine jusqu'en Inde et elle donnera à Satprem toutes les indications pour faire le chemin à l'envers. Puis la route du Ladakh a été fermée par les militaires.

2. Klari épousera Max M., un Juif allemand qui vivait à Karachi, puis ils s'installeront à Londres, et finalement en Irlande. Satprem avait rencontré Max à Pondichéry.

de l'avant, en cherchant à EXPRIMER — d'une manière ou d'une autre, il y a mille manières — ce qui attend en vous. Quand vous vous serez « épuisée » alors vous trouverez peut-être l'essentiel qui attendait son heure sous tous les masques que vous aurez successivement jetés.

Gilles, Max, Karachi, Paris, Budapest, la Résistance, Bernard, etc. ne sont jamais que des décors. L'essentiel de la pièce n'est pas là. (Mais on ne peut non plus jouer sans ces décors ; tout au moins faut- il apprendre lentement à s'en passer.) L'essentiel, il est dans ce que vous apprenez à *devenir* à travers ces accessoires — j'emploie le mot à dessein. D'ailleurs ce n'est pas Gilles que vous abandonnez et ce n'est peut-être pas Max que vous allez trouver : vous abandonnez une certaine partie de vous-même et vous êtes en quête d'un autre vous-même renouvelé.

Ô Klari, ma sœur, combien de masques ne faudra- t-il pas arracher avant de découvrir son vrai visage, combien de décors abandonner avant de trouver le lieu de toute paix. Le vide et la plénitude, comme ce mouvement de la mer longtemps contemplée et qui vous insuffle le rythme du monde — plénitude et vide étourdissant, « Silence au tumulte pareil »...

Il y a peut-être une certaine joie promise à ceux qui auront compris et accepté l'inévitable solitude, à ceux qui auront toujours refusé de se laisser duper par leur propre masque et de se prendre à leur propre décor. Prendre une conscience de plus en plus aiguë de soi-même, se choisir sans relâche, couper les longueurs, élaguer, élaguer... Au bout de tout cela, il n'y a pas seulement la solitude, il y a l'Océan — et peut-être enfin une vraie communion avec le monde, notre place — depuis toujours désignée — enfin retrouvée dans l'harmonie de toute chose, notre mesure dans le grand rythme. Après tant de comédies, tant de répétitions, la « vraie première » enfin.

Sur cette route, il ne faut rien renoncer de soi- même mais s'« accomplir » patiemment, parcourir les mille et un sens de soi-même. Il n'y a pas tellement un « but » à atteindre qu'un certain rythme à saisir et à garder, son propre rythme. Si la vie a un sens, il est dans ce mouvement-même, les successives étapes de soi-même. Le « but » à atteindre, nous sommes tous d'accord, c'est la paix du cimetière — il s'agit de ne pas faire de sa vie un cimetière.

Votre échec avec Gilles, Klari, il était en vous- même.

Je vous sens très seule, ma chère-chère Klari, et j'aimerais tant être un peu auprès de vous. Mais je ne puis pas grand-chose pour vous malheureusement. J'aurais aussi grand besoin de votre présence mais je préfère ne pas parler de moi, je suis trop déséquilibré. Je fais souvent le rêve d'aller passer quelques mois avec vous là-haut et d'écrire tranquillement ce livre qui m'obsède, mais tout cela est tellement difficile — je suis pris dans un absurde engrenage... je m'en libère en fumant beaucoup trop, ce qui n'arrange pas non plus les choses.

Cette lettre est peut-être idiote et ne répond pas à ce que vous attendiez de moi. J'aimerais tellement vous entourer de toute mon affection, mais vous êtes bien loin et les mots meurent vite sur le papier.

Ayez confiance *en vous*. Je vous embrasse.

B.

Pondichéry, 11 juin 1948

à Bernard d'Oncieu

Bien cher,

Je ne vous ai pas écrit plus tôt car nous venons d'être très absorbés par une « semaine politique » importante.

Dans votre lettre vous me mettiez en garde contre vous-même. Je comprends très bien ce que vous voulez dire et je sais bien qu'en définitive il ne faut vraiment compter que sur ses « propres ailes ». Mais pourquoi tant d'obstination à me souligner un éventuel « lâchage » de votre part ? Je n'entendais pas m'accrocher à vos basques comme un enfant à la robe de sa nourrice ! ni comme un noyé à une bouée de sauvetage — ce qui serait plutôt le cas. J'aime trop ma propre liberté pour ne pas respecter infiniment celle des autres et j'aime assez mes amis pour les prendre comme ils sont, j'entends avec leurs défauts ou leurs « manques ». J'ai vu beaucoup d'hommes et en certaines circonstances où ils ne savent plus tricher et je ne me fais guère d'illusions sur leurs aptitudes altruistes ! Je sais qu'en définitive seule la « petite lampe » reste fidèle, que l'on allume lorsque vient l'heure de solitude et que l'on souffle à son gré.

Je m'étonne seulement de votre insistance à me dire ces premières vérités. N'ayez aucune crainte, il n'a jamais été question d'un « engagement » de votre part ni d'une responsabilité à prendre. Je ne veux de vous que votre amitié et peu m'importent les jours à venir, surtout s'ils doivent être aussi sombres que vous le dites, il sera bien temps d'aviser alors. J'ai confiance en vous, vous vous calomniez, et d'ailleurs les jours que nous vivons ensemble ne pourront être que fertiles et pleins de notre enthousiasme. La lumière et la flamme ne sont pas à l'extérieur, elles sont en nous-même. Notre aventure sera ce que nous la ferons et non ce que les circonstances en feront.

Je vous remercie Bernard, tout de même, car je vois aussi dans votre lettre un grand souci de « vérité » et d'honnêteté.

Je suis sûr que nous aurons de très beaux jours et j'espère de tout cœur qu'ils ne tarderont pas à venir. J'ai hâte de tout recommencer avec vous.

Écrivez-moi de temps en temps. J'ai besoin de sentir votre pensée proche de la mienne.

Fraternellement vôtre,

B.

Pondichéry, 20 juillet 1948

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Je suis resté bien longtemps silencieux parce que je sors — à peine — d'une sale crise qui m'a beaucoup secoué. J'ai décidé de me désintoxiquer complètement (car inutile de vous dire qu'à peine revenu de Kaboul je me suis réintoxiqué joyeusement !) et depuis une quinzaine je suis sur le flanc, dégoûté de tout, enfin pas beau à voir. Je suis maintenant réduit à une pipe par jour mais je n'arrive pas encore à complètement arrêter... C'est terrible ce que la vie peut paraître grise, terne quand on quitte la drogue. J'ai du mal à me réadapter et reste comme un écorché vif. Enfin vous savez probablement ce que c'est. Cocteau écrit admirablement : « Moraliser l'opiomane, c'est tuer Yseult et dire à Tristan : tu verras, ça ira mieux après ! »

Je n'ai même pas le secours de votre présence, de votre amitié pour me remonter. C'est comme si tout se « déglissait » d'un seul coup : la tête, les reins, le ventre. Tout a un sale goût de néant ou plus exactement plus rien n'a de goût. Je ne me plains pas, j'aurais mauvaise grâce car je savais bien qu'un jour j'aurais à payer tous mes rêves mais je suis désagréablement surpris par la platitude de mon réveil. C'est comme si je me réveillais d'un long hivernage de marmotte pour être précipité au milieu d'un affolant printemps dont je ne veux pas. Toutes les vieilles balivernes reprennent leur importance, alors qu'avant tout était si délicieusement sans importance, même pas moi.

Quand venez-vous à Pondichéry ? Je serais tellement heureux de vous revoir... et de vous empoisonner avec toutes mes histoires ! J'ai besoin de vous Bernard, je suis comme à la dérive, en pleine mer, avec un ciel écrasant de tous côtés, sans Nord ni Est ni Sud ni Ouest.

(...) Ici l'on meurt à la petite semaine. Je voudrais tellement vivre un peu à la flamme de votre enthousiasme, enfin retrouver une vraie raison d'être jeune et d'avoir les vingt ans que je n'ai jamais eus.

Quand partirons-nous ensemble ? Quand me ferez-vous signe pour la vraie aventure ?

Je m'excuse, bien cher Bernard, de cette lettre un peu désemparée mais j'ai l'impression que tout m'abandonne à la fois.

Écrivez-moi un petit mot si vous en avez le temps.

Je reste toujours votre fidèle ami.

B.

Pondy, 3 octobre 1948

(Klari à Karachi)

Amie bien chère, ma petite Klari, j'ai bien tardé à vous écrire car, vous l'imaginez, depuis le retour de Paris je suis accablé de travail, de réceptions (visite de l'ambassadeur D. L., arrivée d'un nouveau Consul de France à Madras) et je suis devenu cette sorte de type « neutre » à qui l'on vient raconter toutes sortes d'histoires politiques (avec mission de n'en rien dire au gouverneur, surtout ! bien entendu) ou privées. Bref c'est le recommencement d'une vie dispersée, inutile, injustifiable.

Et puis — comment pourrais-je vous mentir à vous, il n'y a qu'avec vous que j'ose être ce que je suis en réalité —, j'ai repris cette terrible lutte contre mon mauvais génie noir. Je ne suis pas encore réintoxiqué, cela viendra, mais je fais de la toxicomanie, je suis obsédé

psychologiquement par les rites, la poésie gratuite de l'opium. Il y a les jours « avec » et les jours « sans » et de plus en plus ce sont des jours « avec ».

Votre longue lettre m'a fait un bien fou, vous seule qui m'aimez. Klari j'ai tellement besoin de sentir votre affection m'entourer, votre pensée me suivre. Comment expliquez-vous que je puisse avoir tant BESOIN de vous ? Quand vous étiez là, votre seule présence dans les environs me rassurait. Maintenant je trouve cette vie trop stupide sans vous, dépourvue de son sens, de sa saveur. Que m'importent toutes ces choses que je ne puis vous expliquer, que m'importent ces idées dont je ne puis parler avec vous, ces êtres que je ne vois plus sans votre regard. Seriez-vous pour moi à la fois une mère, une sœur, une amie et un amour. Mon double et ma bonne conscience ? Auriez-vous emporté mon âme dans vos bagages ?

Vous me croirez un peu fou mais j'aime dire des bêtises et des choses graves avec vous et être le plus inconséquent des êtres.

S'il y a un principe qui m'anime encore, c'est cette idée que je me veux le plus INJUSTIFIABLE des êtres. Comprenez-vous ? Je n'ai pas voulu de la justification sociale, ni de la justification héroïque, ni de la justification amoureuse ou divine. Je m'obstine dans un effrayant dépouillement (et je m'en salue aussi par l'opium). Quand j'aurai rejeté toute justification peut-être trouverai-je la VRAIE justification.

J'écris tout cela très vite, à la hâte, entre une pipe et une visite officielle de la ville que je dois faire dans un quart d'heure au nouveau Consul.

Cette lettre n'est pas sérieuse, j'avais seulement envie de vous appeler un peu, de vous invoquer comme on invoque les esprits à une table tournante, pour sentir votre présence.

Bonne après-midi Klari. Je pense à vous et je vous embrasse de tout mon cœur.

B.

Amitiés à Max.

Pondichéry, 11 novembre 1948

à Klari

Amie, bien sûr je suis le dernier des salauds... quelles explications vous donner ? le travail... vous savez que j'en ai eu par-dessus les épaules toutes ces semaines, une vraie vie de fou. Et puis un grand découragement. La phobie d'écrire. Je n'ai même pas envoyé un mot à ma Mère depuis mon retour de France, juste un télégramme. Je vous ai par contre écrit une lettre que je n'ai pas envoyée, je ne sais pas pourquoi, je viens de la retrouver qui traînait dans mes tiroirs, je vous la joins à cette lettre quand même¹.

J'ai écrit une seule longue lettre à un ami d'enfance, qui est bien loin de moi maintenant, mais qui me « fait confiance », je lui ai écrit cette lettre, une sorte de mise au point, en pensant à Max car, au fond, c'est à Max que je destinais cette lettre. Je pense souvent à Max — je vous enverrai la copie de la lettre en question dès que je l'aurai sous la main, j'ai la flemme de fouiller dans mes paperasses².

Vous ne pouvez pas savoir Klari comme je pense à vous, j'ai tellement besoin de vous, c'est pour cela sans doute que je n'arrive pas à vous écrire. Enfin je me jette à l'eau, sans envie, car autrement vous croiriez tout de bon que je vous oublie ! ! !

1. Il s'agit de la dernière lettre du 3 octobre.

2. Voir quelques extraits de cette lettre en Addendum.

Votre portrait est toujours dans ma chambre — comme tout cela est mort... Vous ne savez pas à quel point je désire votre présence, comme si j'étais un peu perdu — le Nord doit être à Karachi. Il y a des moments où je voudrais tout plaquer, quelques jours au moins, et venir me retremper près de vous, prendre conscience que j'existe par votre présence. Dites-moi, peut-on s'éteindre ? C'est un peu bête mais je ne saurais vous dire combien sans vous je me sens superflu, une petite bulle d'air qui vient crever à la surface d'une étrange planète tertiaire.

J'ai besoin de quelqu'un pour retrouver ma valeur, un sens à mes cogitations ou une raison de cogiter. Dans cette solitude tout perd son sens. Je suis un peu comme une terre desséchée qui attend la pluie, une graine, je saisisrais n'importe quoi, il ne me manque qu'une raison d'épanouissement et de joie. Vous étiez tout cela pour moi.

Je ne suis ni triste ni cafardeux. Épars, dispersé, flottant, dans l'attente de je ne sais quoi.

Je fais des pieds et des mains pour partir en Chine dans l'Agence France-Presse. J'ai bon espoir. En tout cas je quitte Pondichéry au début mars.

Avant de reprendre la route, il faut que je vous voie. Il le faut. Ne pourrait-on pas tâcher de nous retrouver quelque part dans l'Inde, dans un endroit agréable, au Cachemire par exemple, avec vous et Max — comme des vacances. Ce serait merveilleux. Oh pas longtemps, huit ou quinze jours ? ? Dites oui. En mars il y a des fleurs partout. On louerait un *house-boat* et on vivrait comme des bohémiens. Ce serait comme une coupure dans la vie, un peu de rêve éveillé avant de se remettre jusqu'au cou dans la merde quotidienne.

Mais vous devez être heureuse et vous n'avez sans doute pas besoin de Cachemire pour rêver. Enfin, si ce n'est pas possible tant pis. Écrivez-moi, si vous êtes plus courageuse que moi, parlez-moi de vous.

Ici le calme revient peu à peu après l'excitation de ces élections — succès pro-français.

Quant à moi, ma vie est creuse comme une dent gâtée, inutile, et j'ai hâte de partir, de voir si je suis encore capable d'empoigner la vie à pleines mains. J'en ai assez de jouer les « petits

princes ». Au fond, ce qui me manque, c'est d'aimer. Je crois que l'Amour est capable de me transfigurer, je crois que seul un grand Amour pourrait me sauver. Je sens encore certaines de mes facultés remuer au fond de moi mais je ne me sens aucune raison valable d'EXPRIMER quoi que ce soit. Il me manque un bon coup de fouet — révolution ou amour — qui viendrait me réveiller de ma torpeur.

Je me suis remis à fumer et je vous en demande pardon, Amie. Mais c'est plus fort que moi, je ne puis me supporter dans cet état de vide où je suis. Pour combler ce vide, je n'ai trouvé que l'opium qui me donne au moins quelques rêves et la paix de l'Âme. Vous comprenez, je ne pouvais pas me supporter dans cet état d'« inanité sonore » où je me sentais. Je ne puis vivre sans quelque chose d'exaltant, que ce soit un livre, une idée, une foi, une guerre ou un Amour. Comme je manque de tout cela, je me drogue. Ne me méprisez pas, c'est autre chose que de la faiblesse ou du laissez-aller, c'est une solution d'attente.

Voilà pour aujourd'hui.

J'ai besoin de vos nouvelles, de votre amitié. Pensez à ce que je vous ai dit tout à l'heure, il faudrait que nous nous revoyions en mars avant l'autre aventure. Si je n'écris pas à Max c'est que je l'associe à vous dans chacune de mes lettres, il est aussi un peu mon frère. Heureusement que vous êtes là vous deux.

Je vous embrasse Amie de toute mon affection. Vous ne pouvez pas savoir comme vous me manquez.

Amitiés à Max.

B.

ADDENDUM

Extraits d'une lettre de Satprem à un ami d'enfance

(À cette époque, J. N. terminait ses études de Droit et s'apprêtait à être « avocat à la cour ».)

Pondichéry, 14 octobre 48

Mon cher J. N.,

Il y a des gens qui se font titulariser dans leur emploi d'homme, une fois pour toutes, comme on attrape la vérole, et sur le tableau d'avancement de leurs vingt ans voient déjà le beau chancre épanoui qu'ils feront à soixante. C'est tant mieux pour eux, mais je reste persuadé qu'il n'existe pas de « licence-ès-vie » — aucun diplôme, aucune raison sociale ne peut nous donner cette licence-là. On n'a jamais la permission de vivre, tout au plus en avons-nous la mission et c'est là le difficile. Sartre dit justement que nous ne sommes pas « hommes de droit divin ». Il n'y a rien que de très banal dans ces constatations ; une chose est de les faire, payé par Gallimard, une autre est de tirer les conclusions — comme on tire l'échelle — et de sauter dans le vide avec sa pleine hotte de solitude. .

En 1940 je me suis donc jeté dans la résistance pour le mauvais motif car j'espérais que tout ce bruit allait chasser mes inquiétudes d'homme seul¹. Et puis, c'était l'aventure (je

détestais ces croix gammées). Ce n'est que dans ma cellule, face à la mort, que j'ai commencé à comprendre ma mauvaise foi. Plus exactement la proximité de la mort a soudainement dépouillé ma vie, comme un projecteur dans la nuit, ne laissant plus qu'une silhouette fantomatique que je ne reconnaissais pas. Ce n'était donc que cela, ma vie — ma vie toute nue, sans décors ni bruits de fond, sans mise en scène ni le rôle qu'on se croit obligé de jouer chaque jour...

Dans cette cellule du Fort du Ha, j'ai pris brusquement conscience du poids des autres sur ma vie. Sans eux, je n'étais plus rien qu'un décor en trompe-l'œil, inutile, dans une salle de spectacle désaffectée. Je me suis alors demandé ce que je voulais dire. JE ?... un sac de peau où les autres vident toutes leurs saletés. JE ... absence. Tout chavirait dans une incompréhensible nuit. Relâche ! on ne joue plus ! J'avais passé mon temps en vaines répétitions, la VRAIE première allait commencer, j'avais le vertige.

Depuis ce 15 novembre 1943 de mon arrestation jusqu'à aujourd'hui je reste obsédé par cet effrayant dépouillement. Depuis, je n'ai eu de cesse d'avoir arraché tous les masques et de refuser les trop commodes justifications, qu'elles soient héroïques, sociales ou politiques. Depuis, je me suis voulu le plus inacceptable des êtres, le plus inutile. Peut-être trouverai-je, au-delà de toute justification, la justification vraie... Je reste hanté par ce goût du dépouillement, de l'« authentique ».

1. En mai 1940 (fin mai ou début juin), Satprem, qui avait alors 16 ans et demi, s'était embarqué à bord du *De Grasse* en rade de Quiberon pour « continuer la lutte » en Afrique du Nord. Puis l'Amirauté vichyste donna l'ordre au *De Grasse*, alors au large des côtes d'Espagne, de regagner Bordeaux déjà envahi par les troupes allemandes. Arrivé dans le port, les Dorniers allemands ont cerné de bombes le navire.

Je suis donc parti aux Indes après m'être juré de ne plus remettre les pieds à l'École Coloniale. Ici, j'ai commencé par dégonfler un autre mythe : celui du « départ ». J'ai appris que l'on se retrouvait partout le même, à Paris, à Pondichéry, à Calcutta ou à Shanghaï. Le vrai problème commence dans la solitude d'une sale petite chambre d'hôtel quand il n'y a plus rien pour se distraire. Il n'y a pas moyen de laisser son âme à la consigne, avec les bagages, et de partir les mains dans les poches et le cœur en vacance.

J'ai donc continué ici mes cogitations, poursuivi par cette espèce d'appel concentrationnaire, ce besoin du dépouillement intégral que j'avais connu en prison, puis au camp. Inutile de te dire que j'ai surtout passé mon temps à chercher des faux-fuyants et des échappatoires. L'ennui, c'est que l'on ne peut pas tricher avec soi-même et que l'on finit toujours par se démasquer.

Les Indes m'ont beaucoup appris. J'ai commencé par dégonfler cette baudruche que l'on appelle communément « la Vérité ». Je me suis aperçu qu'il n'y a, hélas, pas de vérité, ni politique, ni religieuse, ni morale mais autant de vérités que d'individus. Ce que l'on pourrait appeler Vérité, c'est le mouvement même du monde avec les multiples interactions des individus les uns sur les autres. La vérité m'apparaissait comme l'avertissement et le revers d'une même médaille, comme « la route qui monte et celle qui descend » de la tradition indienne, le « tout cela est Brahman ».

Pendant de longs mois, j'ai fréquenté ici l'Ashram de Sri Aurobindo, l'un des plus grands penseurs des temps modernes. L'Ashram est une sorte d'école à la mode antique, comme celle de Pythagore, avec un maître et des disciples qui, par le Yoga (méditations, exercices spirituels et discipline physique), cherchent à réaliser l'Union avec le Divin. Mon dessein n'est pas, ici, de t'expliquer ni Sri Aurobindo ni son Ashram. Pendant de longs mois j'allais chaque jour aux « méditations » et à un certain moment je me sentais prêt à tout plaquer pour me consacrer à cette vie spirituelle, à ce dépouillement de l'homme devant le Divin, qui m'apportait Harmonie, Unité et Sérénité. J'ai fait là une expérience passionnante qui m'a beaucoup enrichi et dépouillé... « Car tous les problèmes de l'existence sont essentiellement des problèmes d'harmonisation, dit Sri Aurobindo. Ils naissent de la perception d'un discord non résolu et de l'instinct d'un accord ou d'une Unité pas encore découverts. »

Je me suis plongé dans une sorte de bain cosmique où tous les antagonismes se trouvaient résolus, où Vérité et contre-vérité s'harmonisaient comme les reflets d'une seule Réalité, où le principe de non-contradiction éclatait comme un vieux fruit sec, où les deux aspects de l'âme — conscient et inconscient — se rejoignaient sans que l'existence de l'un fût la condition du refoulement de l'autre... Bref, je me suis retrouvé tout ébloui, justifié enfin puisque j'étais parcelle de Dieu, Dieu s'efforçant vers lui-même à travers l'éternel JEU des incarnations. Ce fut un beau rêve, le repos enfin. La paix des cimetières.

Je me suis réveillé un jour de ce sommeil et j'ai pensé que je trahissais ma condition d'homme. J'avais appris à l'Ashram que la loi de la vie — symbolisée par la danse de Shiva — est haine et amour, création et destruction, l'un étant la condition de l'autre, mais j'y avais oublié que j'étais un homme tout simplement (sursaut occidental que Malraux schématise très bien dans sa *Tentation de l'Occident* : « L'Oriental a conscience, contrairement à l'Occidental, de n'être pas limité à soi-même, d'être un lieu plutôt qu'un moyen d'action. ») De quel droit fuyais-je cette loi de haine et d'amour ? On m'avait appris, selon un vieux précepte indien, que « c'est en s'ornant que la rose orne le jardin », mais de quel droit devais-je dire « non » au monde qui m'entoure et tourner le dos au petit jeu de massacre sous prétexte de gagner ma Paix, mon Unité ? Je me suis souvenu d'un mot de Gide : « S'efforcer d'ASSUMER le plus possible d'humanité. » Je me suis demandé si, étant homme, ce n'était pas l'homme que j'avais charge d'EXPRIMER et non quelque possibilité divine de l'homme.

Ainsi, je me suis retrouvé tout à coup au pied du mur que j'avais sauté si joyeusement — brisé. N'avais-je pas trop présumé de mes forces ? Après tout, « à quoi bon ». Tout cela fait beaucoup d'histoires pour RIEN. Alors, découragé, j'ai failli renoncer à tout, surtout renoncer à cette corde raide quotidienne. Faire comme tout le monde m'a semblé la solution la plus humaine, se fuir comme tout le monde, entrer dans la danse et faire le singe pour gagner sa croûte... J'ai pris tous les renseignements pour me trouver une « carrière » et dernièrement toutes les indications pour entrer à l'école d'administration... et puis, comme malgré tout je n'avais pas la conscience tranquille et que je me dégoûtais passablement, pour mieux me « distraire », je me suis mis à fumer. (...)

Je ne regrette rien non plus de cette expérience de l'opium. Je n'ose encore parler au passé car depuis deux ans je lutte et je vais de désintoxication en intoxication, j'en suis à la troisième tentative de désintoxication et chaque fois la crise est plus douloureuse, comme dit Cocteau : « Je ne suis pas un désintoxiqué fier de son effort. J'ai honte d'être chassé de ce monde auprès duquel la santé ressemble aux films ignobles où les ministres inaugurent une statue. » Et cependant, j'y renonce (j'espère que je me maintiendrai à ce renoncement), car de même que je ne pouvais pas accepter la Paix de l'Ashram, de même je ne puis accepter celle de l'opium sans renoncer à la lucidité, à ma condition d'homme. (C'est encore Cocteau qui écrit admirablement : « Ce n'est pas de l'opium qu'il faut guérir, c'est de l'intelligence. ») Du moins l'opium m'aura-t-il apporté un certain sens du recul vis-à-vis de moi-même et des autres, un certain détachement quant aux fruits de l'action, un certain goût de la pure gratuité dans l'effort, un sens du sourire et de l'inutile.

Bien sûr, il n'y a pas de Vérité (V majuscule), mais est-ce une raison pour renoncer à MA vérité ? Bien sûr, il n'y a pas de cause juste, mais il reste des hommes justes. Bien sûr, la vie se réduit à une farce grotesque au regard de la mort — mais est-ce une raison pour faire de la vie une méditation de la mort ? Bien sûr, nous sommes injustifiables, mais est-ce à dire qu'il ne faut pas chercher la meilleure justification de soi-même — celle qui, précisément, est au-delà de toute justification, dans la solitude de la coulisse et non sur les places publiques. Bien sûr, l'homme est une « passion inutile », mais faut-il que notre peau rapporte trois pour cent du mètre carré et notre passion deux décorations à l'heure ? Nous ne sommes pas des marchands de soupe et la vie n'est pas une distribution de prix... Il y a quelque chose de soi-même à EXPRIMER , à ACCOMPLIR et c'est là que la vie dite authentique risque de commencer.

Je n'ai donc pas de formule à t'annoncer. Je n'ai pas trouvé un sens particulier à la vie, ni une bonne idée qui vaudrait son pesant de fusillés. Je n'ai pas davantage de révélation mystique à vaticiner. Il n'y a pas d'autre révélation que celle de soi-même.

Il faut beaucoup crier dans le désert et nous n'avons pas fini de courir après les mirages, et cependant il reste au fond du cœur quelque fraîcheur d'oasis qui vous convainc d'ajouter demain à aujourd'hui... Qu'importent tous les mirages, ce qui m'importe bien davantage, c'est l'homme que je DEVIENS dans cette course au mirage, car la vie est comme une course, mais celui qui arrive a déjà perdu.

Tu connais peut-être cette magnifique phrase de Lessing : « Ce qui fait la valeur de l'homme, ce n'est pas la vérité qu'il possède, ou qu'il croit posséder ; c'est l'effort sincère qu'il a fait pour la conquérir. Car ce n'est pas par la possession, mais par la recherche de la Vérité que l'homme grandit ses forces et qu'il se perfectionne. Si Dieu tenait dans sa main droite la Vérité tout entière, et dans sa main gauche l'aspiration éternelle vers la Vérité, même avec la condition de se tromper toujours, et s'il me disait : choisis ! Je saisisrais humblement sa main gauche, et je dirais : “ Donne, mon Père ; car la Vérité pure n'est faite que pour toi.” »

Il n'y a pas de « but » à atteindre, ni éternelle Vérité, mais les mille et un sens de soi-même qu'il faut OSER et sa vie — notre « première argile » — à pétrir comme un poème, avec toute sa révolte, son amour et sa haine, avec toute son intransigeance et sa fureur.

Je voudrais seulement terminer en insistant sur cette idée qui m'est chère : j'entends vivre ce que je pense et non penser ma vie. Je ne sais ce que sera ma prochaine étape ; je quitte les Indes en février pour mener une vie très différente de celle que je viens de mener ces trois dernières années, une vie « non-conformiste » autant que possible. Il y a parfois des défaillances (le regret du confort légal et du conformisme moral) car la route est solitaire et rocailleuse... mais il y a aussi des Joies et celles-là n'ont pas besoin d'être écrites.

Pondichéry, 16 novembre 1948

à Bernard d'Oncieu

Cher Bernard, bien cher Ami,

Je mérite certainement le ton un peu désabusé de votre lettre et le reproche très amical que vous me faites. Bernard, il faut me croire si je vous dis que j'ai *beaucoup* pensé à vous ces derniers mois et c'est précisément pour cela que je ne vous ai pas écrit car je n'aurais pas pu le faire comme je le voulais. J'ai tant de choses à vous dire, j'aurais tellement besoin de vos conseils. Ne me laissez pas tomber. Vous êtes peut-être la seule personne qui puissiez quelque chose pour moi, je suis dans un tel désarroi. D'abord c'est bien mal de penser — bien que vous en ayez eu quelque raison — que je puisse m'être détourné de vous ! J'ai peu d'amis et je n'ai pas l'habitude d'en changer. Je ne reprends pas ce que j'ai donné.

Il faut à tout prix que je voie clair, surtout maintenant et vous pouvez m'aider à voir clair.

Depuis sept ans je vis avec un souvenir — je cultive soigneusement ce souvenir : c'est une parole de mon père qui, le jour où je lui déclarais que j'allais entrer dans la Résistance, m'a dit : « Tu te mets hors la loi. Je te mets hors la famille. » Je suis parti en claquant les portes et en me jurant que je resterai hors la loi et hors la famille. Aussitôt revenu des camps j'ai mis en application mon idée : j'étais élève administrateur à l'École Coloniale, il me suffisait de glisser tranquillement la pente : deux ans de vie d'étudiant à « Colo » et l'avancement tous les trois ans jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'ai sauté sur la première occasion pour sortir de l'engrenage. Baron s'est présenté : les Indes... l'ouverture ?... J'ai tout plaqué et suis parti. En fin de contrat, en mars prochain, Baron s'offre de me faire entrer au Canal de Suez avec une belle situation (Jean de Vogüé est un de ses « excellents amis »). J'ai décliné l'offre. Je peux, si je veux, renouveler un contrat de Chef du service de l'Information aux Indes françaises — je n'en veux pas.

Pour moi, la « Résistance » n'est pas un vain mot et j'essaye de garder un esprit résistant. Je désire passionnément avoir la vie la plus dépouillée de tout conformisme social. Comprenez-vous si je vous dis que je veux aller jusqu'au bout de moi-même, je veux me compromettre, compromettre ma vie sur une idée.

Je vais vous dire la vraie raison profonde de mon attitude : depuis de longues années je vis avec un regret et un espoir. Le regret de n'être pas poète et l'espoir d'écrire une œuvre valable — un livre, pas davantage, qui aille jusqu'au fond de l'homme. Je ne veux pas être de ceux qui trichent et vont toucher chaque mois le prix de leurs masturbations chez Gallimard. Je

méprise trop ces gens qui n'ont pas les couilles à la hauteur de leur cerveau. Je veux me compromettre tout entier dans ce livre — qu'il exprime un échec ou un triomphe. (Malraux est peut-être le seul qui ait commencé à tracer la voie que j'entends suivre jusqu'au bout.)

Je reste hanté par une expérience bouleversante : c'était au camp, après dix-huit mois de faim, de peur, de terreur. Un jour, je me souviendrai toute ma vie de ce jour-là, nous revenions du chantier, pieds nus dans la neige. Ah comment dire ces choses-là. Dans ma détresse je me suis senti brusquement envahi d'une immense joie, mais une JOIE, terrible. Vous savez, vous ne pouvez pas savoir cette bouffée d'air pur qui tout d'un coup vous gonfle d'aise les poumons, comme si on allait claquer de joie. Une joie PURE . Je n'avais et je n'ai jamais depuis éprouvé pareille chose.

Voilà. Je recherche à nouveau cette nudité de l'homme seul devant la mort, ce dépouillement total, absolu. Ce moment qui paraît si proche de la mort et qui ressemble étrangement à un COMMENCEMENT. Le vrai rôle qui commence quand il n'y a plus ni partenaire ni spectateur, quand il n'y a plus de décors. Je cherche à jeter tous les masques et j'espère retrouver mon vrai visage.

Tout cela est bien mal exprimé. Mais vous comprendrez j'en suis sûr. Je veux mener une vie injustifiable et j'espère trouver — peut-être — au-delà de toute justification la justification vraie, essentielle, et alors j'écrirai ce livre.

Je me veux une vie contraignante, exaltante, qui sorte de moi tout ce qui attend d'être exprimé. Si je retrouve cette joie des camps, c'est que j'aurai réussi et d'ailleurs peu m'importe de RÉUSSIR — je voudrais de toutes mes forces maintenir en moi cette foi. Ce n'est pas tant un but que je cherche dans la vie qu'un certain RYTHME que je veux saisir et garder, les mille et un sens de moi-même que je veux obstinément parcourir. OSER toutes les vérités. Je mise tout sur ma valeur ou ma non-valeur, je mise tout sur moi et me veux sans RECOURS. Pas de truquage, pas de diplôme, de situation, de femme ou d'approbation sociale auxquels je pourrais me raccrocher. Je ne veux pas me duper. Je ne veux pas être de ceux qui se croient quelque importance parce qu'ils ont fait un rapport financier, un enfant ou une grosse affaire. Comprenez-vous ? Je veux essayer d'avoir le courage de moi-même.

Telle est la ligne profonde de ma vie et je sais que je ne PEUX PAS trahir cette ligne car, alors, tout s'écroulerait et je perdrais tout mon sens.

Je vis dans un état de tension que vous devinez sans doute. Cette corde raide est épuisante et pourtant je ne fais que commencer. Il y a des moments de dépression, de DOUTE abominable. Il y a beaucoup de lâchetés. Et les pipes, la petite lampe ne sont pas les moindres de mes lâchetés. Elles me permettent au moins d'attendre et c'est aussi une expérience qui a sa valeur.

Mais mon anxiété augmente au fur et à mesure qu'approche l'échéance de mars car je me suis promis en mars de me remettre sur les routes et de quitter pipes et confort.

Je veux et je désire passionnément l'aventure, mais je ne veux pas rater mon aventure. Je ne sais plus.

Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je quitte la vie facile de Pondichéry.

Conseillez-moi Bernard. Vous seul pouvez me dire quelque chose et comprendre. Il y a des moments où je doute tellement de moi-même. Il y a des moments où je me demande — et ce serait peut-être une bonne excuse pour faillir à moi-même — si cette vie à laquelle j'aspire n'est pas INHUMAINE .

Je vous quitte mon cher Bernard. Vous savez que mon amitié vous est acquise, entièrement, définitivement. Je ne me prête pas, je me donne.

À la lumière de tout ce que je vous ai dit, vous jugerez sincèrement si la vie que je veux mener correspond à vos projets. Il faudrait vous voir. Vous parler. Retrouver quelques-unes des merveilleuses soirées que nous avons passées autour de la petite lampe.

J'ai grand besoin de vos conseils, de votre amitié et vous savez que je vous fais confiance.

Vôtre

B.

Pondichéry, 20 novembre [1948]

à Klari

Amie,

Tout cela est mort depuis longtemps. Les femmes ne m'intéressent plus depuis de longs mois, sauf l'idée de la femme, que je respecte, car j'attends toujours mon grand amour.

Je suis retombé plus que jamais entre les mains de mon génie noir mais je ne m'en plains pas. Il me permet de faire le mort — car je suis mort. J'attends l'occasion de me réveiller, elle viendra en mars.

Quant à cette lettre adressée à « J.N. », elle est, dites-vous, pleine de contradictions. Mais bien sûr ! Pour faire une mise au point il faut avoir parcouru pas mal de points et c'est ce que j'ai essayé de faire en retraçant les divers stades par lesquels je suis passé. C'est une histoire, ce n'est pas une profession de foi ! — mettons que ce soit de la mauvaise histoire et n'en parlons plus.

Cette lettre m'a très exactement aidé à penser ce que je ne pensais plus.

Ce que je pense ? mais RIEN. Je vous l'ai dit, je fais le mort et j'attends. Il me reste tout au plus quelques sursauts intellectuels, quelques inquiétudes dans une heure de lucidité, entre deux pipes. Ces sursauts sont ma seule faiblesse car je les utilise à pondre des conneries ou des lettres, dont celle-ci.

Il n'y a pas de quoi se vanter !

Cette lettre est peut-être une tentative d'excuse. Mais je reste persuadé que je n'ai jamais rien valu que dans des circonstances exceptionnelles. La vie morne, plate, mesquine, que je mène ici me rend morne, plat et mesquin, sans doute. J'attends la circonstance nouvelle qui me RÉVÉLERA un être nouveau ou qui ne révélera que mon « inanité sonore » — peut-être, mais en ce cas, si je rate, je ne me raterai pas.

Ma seule vérité — grattez la formule et vous comprendrez — c'est que je me veux le plus injustifiable des êtres. Pas tout à fait encore puisque je cherche à me justifier à vos yeux.

La seule chose qui reste vivante en moi, sous-jacente à ma « stupéfaction » des drogues, c'est que je veux aller jusqu'au bout de moi-même, inconséquent, injustifiable. Avoir le courage de moi-même, jusqu'au bout.

Et je vous prie de croire que ce ne sont pas des mots.

Ne m'en veuillez pas si je reste longtemps silencieux, c'est que je n'ai vraiment rien à dire. Vous restez encore vivante dans mes rêves, c'est déjà un succès !

Je vous embrasse Amie. Je vous écris cette lettre à peine terminée la lecture de la vôtre. Peut-être n'aurais-je pas dû m'exprimer ainsi. Mais qu'importe. Je vais relire votre lettre et rêver de vous. Peut-être vais-je rêver que je m'améliore et que je deviens un vrai homme !

Bizes

B.

1949

Pondichéry, le 10 janvier 1949

à J.P. Trystram
Paris

Bien cher Jean-Paul. Je pense souvent à notre dernière entrevue de Bombay. Tu ne peux pas savoir comme j'ai regretté de ne pas t'avoir vu à Pondichéry. C'est tellement idiot de nous être ainsi manqués. Il me semble que j'aurais DÛ te voir. Enfin il est vain d'épiloguer.

Que deviens-tu ? Tes projets ? Ce Doctorat et l'école de réadaptation ou d'orientation psychologique ? Comment as-tu retrouvé Paris ? — je veux dire : Paris t'a-t-il apporté quelque chose de neuf. J'aimerais tellement savoir ce que tu es et *deviens*...

Quant à moi, je quitte définitivement Pondichéry à la fin du mois prochain. Mes projets sont vagues. Je compte d'abord aller à Delhi où j'ai deux amis : Olivier, directeur de l'Agence France Presse et le Comte d'Oncieu, l'aventurier dont je t'avais parlé à Kaboul. Sans doute je déciderai à Delhi de mes futurs mouvements mais, d'ores et déjà, j'ai une idée assez arrêtée : la Chine.

Alors j'ai tout à coup pensé au périple de tes amis Nicole et F. Je suis à peu près décidé, si la chose est matériellement réalisable sans trop de frais, à refaire leur voyage en sens inverse : Gilgit- Chine par le bassin du Tarim.

Il y a en moi une certaine fièvre, un besoin de violence, de DÉSSERT, que je veux épuisier. Comprends- tu ? Ce voyage pourrait me « calmer ».

Alors je compte sur toi pour me donner tous les tuyaux nécessaires par tes amis N. et F. , à savoir : itinéraire précis (quelle est la route la plus intéressante : celle du Nord ou du Sud ?), détails et nécessités matérielles de l'expédition : argent (quelle monnaie), vêtements, bagages. Enfin tous les conseils pratiques et utiles pour ce voyage... Époque la plus favorable ? Passeport ?

J'aimerais faire ce périple avec toi mais tu dois être plongé dans tes bouquins... Peut-être y trouve- t-on plus de sagesse.

Je ferai probablement cette équipée tout seul, à moins que mon comte-aventurier ne soit séduit par le projet.

Peux-tu m'envoyer d'urgence tous ces renseignements ainsi qu'une carte aussi détaillée que possible de l'itinéraire que tu établiras avec N.F.

En attendant je me suis réintoxiqué, assez gravement, depuis mon retour de France. Mais j'ai résolu de commencer la désintoxication le 17 janvier. Aussitôt que je pourrai, je recommencerai à faire du sport et à m'entraîner pour le grand voyage.

Je te quitte mon cher Jean-Paul. J'attends impatiemment de tes nouvelles et les renseignements.

Avec toute mon affection et mon amitié, je t'embrasse.

B.

Pondichéry, 17 janvier 1949

Lundi
à Klari

Amie,

Je vous écris aujourd'hui pour vous prendre à témoin de mes « décisions ». Je recommence, en effet — une fois de plus — une nouvelle désintoxication. Je me suis arrêté aujourd'hui à trois pipes et j'irai doucement en diminuant encore. J'étais arrivé à l'état du complet abrutissement (euphorique d'ailleurs). Je ne sais pourquoi j'avais marqué sur mon carnet, au hasard : 17 janvier - désintoxication. Je m'exécute et j'espère aller jusqu'au bout.

Je voudrais vous dire tellement de choses qui me font mal. Je suis pris d'un tel dégoût des gens et des choses. Si vous saviez la boue qui se remue ici, personne n'est indemne¹. J'ai l'impression d'être pris dans une espèce de remous qui m'aspire au fond de je ne sais quel abîme. Tout glisse entre mes doigts. Rien n'est fixe. Les points d'appui se dérobent. Tout cela est moche Klari. Je suis écœuré et l'opium m'était un bon refuge. Je veux sortir de ce marécage humain.

Êtes-vous encore mon amie ?

Mais je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur, ce que je sens, ce que je voudrais, et puis si vous êtes toujours mon amie vous trouverez les mots qu'il faut pour m'aider.

Depuis l'âge de 15 ans où mes parents, épouvantés devant mon impossible caractère, me faisaient enfermer à l'Abbaye de Langonnet — depuis cet âge de 15 ans je vis dans un état d'anarchie et de révolte constantes. La guerre n'a fait que développer cette prédisposition au désordre en me donnant, en plus, le goût du risque et de la mort. Enfin les Indes ont mis un comble à cette anarchie intellectuelle et sentimentale. Je me suis mis à « grouiller » de toutes parts, comme les foules indiennes, comme leurs temples et leur jungle. C'est un grand naufrage dans le Cosmos. Je fais eau de toutes parts et pour oublier que je coule, je m'asphyxie dans une contemplation négative, par l'opium.

1. Les intrigues contre le gouverneur Baron et la bataille sordide pour le déloger de Pondichéry

Je veux que tout cela cesse. Je ne peux pas vous dire que j'ai envie de devenir ordonné, légal et social — non. Mais j'ai envie d'une vie pure. J'ai envie de DÉSERT, d'étendues immenses, linéaires, de soleil et de pistes où l'on mesure sa valeur à l'humble étalon des kilomètres de marche parcourus au soleil. J'ai envie de solitude vraie, j'ai envie de sentir la fermeté de mes muscles sous la peau tendue. J'ai envie d'avoir soif et je voudrais l'eau LUSTRALE des oasis après une journée épuisante dans les sables. Vous comprenez ? J'ai envie de noblesse — celle du Désert, celle que j'ai déjà connue en Mer.

Alors, j'ai un grand projet que je compte réaliser très bientôt s'il n'y a pas de difficultés matérielles ou « diplomatiques » : je compte partir en Chine par l'ancienne Route de la Soie, seul, à pied, avec les caravanes et les guides de rencontre — passer par Gilgit et le désert du Tarim. Six mois de désert dans l'Asie centrale. Planter ma tente là où j'en aurai envie. Me mesurer dans ce dépouillement. Trouver la solidité du Roc et le poli du grain de sable. Enfin, m'épurer.

Mon but n'est pas tellement la Chine. Je ne veux pas savoir ce que j'y ferai. Mon but, c'est le désert et la rude vie de mes muscles, le silence. Vous comprenez ? Après ces six mois de route, je saurai peut-être ce que je vaudrais, ce que je veux.

Je pars de Pondichéry dans un mois, vers la mi-février. Je ferai toutes les démarches et m'équiperai à Delhi où d'Oncieu m'hébergera. Voilà.

Au fond, nous nous « définissons », chacun de nous, par l'équilibre qui nous est propre. Tel trouve son équilibre dans le mariage ou la Sorbonne, tel autre dans un laboratoire ou à la tribune d'un Parlement. Je crois que mon équilibre est d'un autre genre : c'est l'équilibre du bord du précipice — cette mince arête où il faut tenir droit, ou tomber. Je ne « sens » ma vie qu'à ces extrêmes où je peux me jouer tout entier, d'un seul coup. Je ne comprends la vie que comme un DÉFI violent au sort, à la mort. Seule la mort sait donner à la vie ce relief et cette saveur étonnante qu'elle trouvait dans la Résistance aussi bien que dans les camps de concentration. Ce que je vous écrivais une fois déjà reste vrai : je garde l'âme que j'avais en Prison, dans le panier à salade, ce curieux regard que j'avais pour les autres, les vivants de la foire Denfert et des terrasses du Dôme. Je trouve ma force dans ce tête-à-tête avec la mort. L'opium, c'était l'absurde, c'était la mort négative, c'était l'affirmation de la mort contre la vie. C'était le glissement veule. Non, ce que je veux, c'est l'affirmation contraire, celle de la vie contre la mort. La noblesse dépouillée du Désert.

Je sens, Klari, que je ne sais vivre à l'aise que dans ces épreuves, dans ces perpétuels « jugements de Dieu », l'Ordealie toujours avant-dernière où je puise la permission de continuer à vivre, pour un temps, jusqu'à la prochaine épreuve et jusqu'au prochain triomphe. Dans l'épreuve du Désert je trouverai peut-être une nouvelle justification pour quelque temps du moins. Il y a toute cette fièvre que je voudrais apaiser. J'ai besoin de m'épuiser.

Mais je déconne. J'en ai assez de jouer au « stylographe pensant », de m'épier et de SAVOIR . Je veux le grand silence dépouillé, la nudité et la peau qui craque sous le soleil. Vous comprenez, laissez mourir dans les sables ce pauvre petit Moi et trouver la vraie richesse profonde.

Écrivez-moi, Amie, si vous m'avez pardonné mon silence. Ce n'était pas par obstination mais par vide de l'âme. Dites-moi ce que vous pensez.

Je vous embrasse bien fort, avec Max.

Vôtre toujours

B.

Heureuse ?

...

Pondichéry, 5 février 1949

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Je voulais t'annoncer une victoire : j'ai suivi tes conseils et suis désintoxiqué. J'ai commencé le 17 janvier par doses décroissantes et voilà trois jours que je n'ai pas fumé. Je suis rompu, à plat mais je crois la partie gagnée. Je ne recommencerai à fumer qu'avec toi et j'apprendrai à « baiser la drogue au lieu de me faire baiser par Elle ».

Je suis à plat physiquement mais je me sens comme une nouvelle jeunesse, je reviens parmi les « vivants » — non pas tellement pour les admirer que pour les vaincre. Il y a tout un printemps dans mes veines. Sans doute ce soir serai-je moins vaillant mais cette aube me remplit le cœur de joie et tout naturellement je veux te dire cette joie, j'ai besoin de te parler, de parler clairement de ta dernière lettre et de répondre en toute lucidité aux questions que tu me posais.

Tu me demandais à quel « ordre » j'appartiens. Je vais te répondre en te disant ce que j'ai été, ce que je sens et ce que je veux faire.

Et tout d'abord je voudrais te dire cette profonde *continuité* que je découvre dans ma vie, chaque jour davantage ; continuité entre l'enfant passionné que j'étais à dix ans sur les grèves de Bretagne et l'homme que je suis maintenant. Comme si je n'avais jamais fait qu'accomplir certaines promesses de gosse que l'on se fait à soi-même, sans très bien savoir pourquoi. Comme si toute ma vie, jusqu'à maintenant, n'était que l'expression incessante de ce RYTHME intérieur qui a commencé de battre lorsqu'un soir de Pâques et de grande marée, vers mes dix ans, je me suis promené comme un fou sur les falaises en hurlant de joie et de force parmi

les giclées d'embruns. Tu comprends, ce soir-là a été comme une consécration à un Dieu inconnu dont j'ignorais la signification. J'ignore encore la signification de la joie que je sentais alors mais depuis je porte en moi une sorte de FIÈVRE intérieure qui me détermine tout entier. Tous mes actes, ma manière d'être n'est et ne peut être que l'expression de ce mouvement, de ce rythme intérieurs.

Sans doute, j'ai passé ma vie à me « révolter », révolter contre la famille, contre les diplômes, contre les règles sociales — du moins m'affirmait-on que j'étais un « révolté ». Mais ce n'était pas de la révolte, ce n'est pas de la révolte, ce n'est que ce mouvement de marée qui balaye tous les obstacles à son rythme. Tu comprends, comme s'il y avait quelque chose de trop fort qui éclatait dans ma peau.

Oui je trouve une troublante continuité entre cet enfant « insupportable » que l'on était obligé d'enfermer à l'Abbaye de Langonnet, celui qui se faisait mettre à la porte de chez les Jésuites et celui qui s'est jeté passionnément dans la guerre. Oh ! ne parlons pas de patriotisme, je n'ai jamais rien fait par patriotisme, seulement j'ai trouvé dans la guerre un exutoire à mes besoins de risque et de violence joyeuse. Je n'ai jamais trouvé de plus grande joie qu'à me JOUER tout entier d'un seul coup dans un seul acte.

Alors j'en ai assez de cette anarchie et de ces débordements intellectuels stupides. J'en ai assez de vouloir expliquer ce qui est inexplicable. Je me rends trop bien compte comme est idiote la « chasse aux Vérités ». La seule vérité et la seule œuvre d'art valable, c'est celle que l'on FAIT de sa vie, avec sa vie. Je ne veux plus affirmer la mort contre la vie ni faire de la vie une méditation de la mort. Je veux être une affirmation (sans commentaires) de la vie toute simple contre la mort. Je veux être ma propre création du monde et mon Apocalypse. En

définitive il ne m'importe de moi que ce que j'aurai pétri de mes mains, risqué de moi et fait de ma peau.

Après ces trois longues années d'anarchie, je me sens un immense besoin de purification, besoin de DÉSEPT. Après ce grouillement indien, j'ai besoin de vraie solitude et de noblesse dépouillée. J'ai besoin d'horizons immenses, linéaires, nus et brûlants.

J'ai commencé à deviner ce besoin sur les routes d'Afghanistan, de Kaboul à Kandahar, et maintenant je suis tout entier ce projet de partir dans le Désert.

J'ai décidé — si aucun obstacle matériel ne m'en empêche — de partir pour la Chine par la route mandarine : le Tibet, Gilgit puis le Sin-Kiang. Ma base de départ sera Delhi et je compte bien te voir longuement avant, peut-être te décider à partir avec moi, ce serait magnifique. C'est avec toi que je voudrais faire cette longue route. Je n'ai pas de « but » particulier. La Chine ne m'est même pas un but. Ce qui m'importe c'est la route, c'est l'effort de la Course, le dépouillement et l'homme que je deviendrai à travers mon effort. Faire éclater ma peau trop étroite au grand soleil. Me libérer de ce petit Moi mesquin et laisser affleurer dans mes veines la noblesse de la vraie solitude. Au fond, le Désert est frère de la Mer et je ne me suis jamais senti aussi libre, aussi VIVANT qu'en Mer. Tu comprends, quand je suis en Mer, je sens ma vie battre comme un poème et je me mets à chanter (faux) — c'est cette joie et cette plénitude que je cherche.

Non, la Chine m'importe peu. Quand j'aurai terminé le voyage, il ne me restera plus qu'à recommencer, toujours recommencer, sans but, le seul but c'est ce rythme intérieur auquel il faut être fidèle, c'est ce JEU perpétuel où l'on s'ACCOMPLIT.

Bernard, notre seule force, c'est que nous sommes sûrs de mourir. J'ai appris ça dans la guerre et tu ne peux pas savoir comme après avoir compris ça, tout paraît facile, sans importance. Finalement on ne fait jamais que continuer les jeux de son enfance, mais c'est toujours un JEU, un grand jeu. Je sens intensément que je suis tel maintenant, tel j'étais à courir sur les landes en jouant au « gendarme-voleur ». Il n'y a pas ou guère de différence — l'intensité et la passion reste la même, peu importe qu'il s'agisse de guerre, de Chine, ou de « gendarme-voleur ». Rien n'est « sérieux » que cette intensité, à vivre, que cette passion de jouer, de se jouer soi-même, jusqu'au bout, tout entier et sans tricher.

Oui je suis frappé de cette continuité de ma vie, sous une apparence chaotique et je pense à ce que disait Malraux : « À d'autres de confondre l'abandon au hasard et cette harcelante préméditation de l'inconnu. » Il n'y a pas de hasard, il y a cette harcelante poursuite de soi-même, cet incessant *accomplissement* de soi-même, cette préméditation de son devenir.

Pour certains, l'« équilibre » est dans le mariage ou dans l'Enseignement ou dans l'administration. On doit pouvoir définir les hommes par leur équilibre particulier. Pour moi, l'équilibre est ailleurs, il n'est pas les deux pieds solidement enfoncés dans un champ.

Voilà, cher Bernard, à travers tout cela tu découvriras peut-être à quel « ordre » j'appartiens et quelle est ma nécessité intérieure. Mais dis-toi bien qu'il s'agit d'une nécessité. Ce n'est pas une idée que je cherche à accomplir, c'est mon destin qui s'accomplit.

J'espère te voir très bientôt, longuement. Je me fais une grande joie de cette rencontre.

Peut-être serai-je à Delhi avant la fin du mois.

Avec toute mon affection et mon amitié.

B.

Pondichéry, 18 février 1949

à Klari

Amie. Il m'arrive une très sale « tuile ». Mon voyage est à l'eau. Je suis complètement désemparé.

Le successeur de Baron se conduit comme le dernier des salauds avec moi. Je devais toucher une indemnité de fin de contrat égale à 5.000 roupies, au lieu de cela on m'en paye 500. Un recours en contentieux me demanderait deux ans... Je me trouve donc sur le pavé avec 500 roupies en poche, un peu dégoûté. Vous ne pouvez pas savoir d'ailleurs ce que j'encaisse depuis trois mois, depuis le départ de Baron. Quand quelqu'un tombe par terre, on le piétine¹. Les gens se détournent, des tracts m'insultent, mais ce n'est rien en comparaison des sales tours que l'on me joue sur un plan où je ne peux pas me défendre, sur le plan administratif.

Je ne veux pas détailler, j'ai seulement envie de dire à quelqu'un que j'en ai gros sur le cœur. Ce voyage raté me démolit. J'avais mis tout de moi-même dans ce projet. Vous ne pouvez pas savoir ce que tout cela signifie pour moi.

J'ai l'impression de me trouver cerné dans un monde hostile, entouré de gens avides qui supputent ce qu'ils peuvent « tirer » de vous et crachent sur vous lorsqu'il n'y a plus rien à tirer. Même pour l'Aventure, il faut de l'argent, de l'argent pour aimer et pour bouffer, de l'argent, toujours du fric. Où que je me retourne, on me parle de visas, de passeports, de douanes, de cautions, de police et de quotas d'émigration. J'ai l'impression d'être fait comme un rat et je commence à comprendre ce que signifie l'égoïsme des gens, visages fermés et mines hostiles. Vous comprenez, le Monde est FERMÉ. Il n'y a plus de place.

Que faire ? où partir ? Je préfère crever plutôt que de rentrer en France. Je ne sais plus. Je ne suis bon à rien. Je ne puis me déplacer que dans un rayon de cinq cent roupies, et il est donc probable que je vais rejoindre d'Oncieu à Delhi. On verra là-bas quelque manière — aussi malhonnête que possible — de faire cracher ces horribles bourgeois. (Vous ne pouvez pas savoir la tête que peut avoir un bon administrateur, chef du Bureau des Finances qui, avec ses roupies d'Économie et sa solde qui tombe tous les mois, cherche à vous gratter quelques centaines de roupies et vous fermer l'Aventure...)

Mais je ne dirai rien de sensé dans cette lettre. Je ne veux pas tourner au vinaigre. J'avais seulement envie de vous dire de quoi il retournait. (J'ai essayé de vendre mes tapis sans succès. Ces gens qui marchandent comme à la foire aux cochons...)

Je quitte Pondichéry pour Delhi dès que j'aurai réglé les affaires de Baron, au début de mars je pense.

Je vous embrasse tristement. J'espère que je me serai ressaisi d'ici votre prochain mot. J'ai besoin de votre amitié. Bonsoir amie.

B.

Je me console en me disant que l'on a toujours le destin que l'on mérite. Il n'y a pas de hasard.

1. Les « intrigues du Palais » (le secrétaire général du gouvernement qui voulait devenir gouverneur) ainsi que les mauvaises notes du Ministère des Colonies sur la politique de Baron avaient fini par évincer ce dernier de son poste de gouverneur. Profitant de l'absence de Baron, qui était allé « s'expliquer » à Paris, le secrétaire général avait fait mettre les scellés sur la chambre de Satprem au gouvernement. Satprem défendait Baron et refusait de céder le terrain à cet intrigant. Un vrai scandale qui finit par déclencher la visite d'un Inspecteur Général des Colonies. En fait, après le départ de Baron, Satprem était tout seul devant une meute.

Pondichéry, 28 février 1949

à Klari

*(La dernière lettre de Satprem
avant de quitter Pondichéry.)*

Amie bien chère, mais oui nous sommes d'accord ! complètement d'accord. Votre lettre exprime exactement ce que je pense. C'est à moi de me débrouiller et d'affirmer ma valeur — si j'en ai une — et c'est à moi SEUL . Ma dernière lettre exprimait un découragement et un désarroi purement « physiques », si je puis dire ; mais à aucun moment je n'ai flanché sur le principe même qui anime ma vie. Pour vous rassurer, je vais vous refaire ma « profession de foi » (celle de l'instant, je ne garantis rien pour l'avenir !) :

Comme vous, je suis persuadé qu'il n'y a de vérité qu'intérieure. Nous sommes notre propre Création du Monde aussi bien que notre propre Apocalypse. Le Monde est notre incessante INVENTION. C'est à nous de SIGNIFIER le Monde, de le charger de notre propre signification — comme le sculpteur taille le marbre vierge — par nos actes.

Il n'y a pas de hasard, il n'y a pas de malchance, il n'y a pas « la faute des autres » et il n'y a pas davantage de « ratés ». Nous sommes responsables, totalement responsables. Il n'y a pas de « ratés », il n'y a que des gens qui se ratent. On a toujours le Destin que l'on mérite, celui que l'on tisse soi-même par chacun de nos actes — si insignifiants soient-ils —, par chacune de nos réactions, chacune de nos paroles. Nous sommes déjà tout entiers nous-mêmes — passé-présent-avenir — dans le moindre de nos actes. Vous comprenez, il n'y a pas de « grand jour » ni d'« heure sublime », il y a Bernard qui trahit sa vraie qualité aussi bien quand il baise une fille que quand il borde l'écoute de la grand-voile ou quand il se « promène » dans les fortifications allemandes.

Je n'attends pas des autres qu'ils viennent donner un sens au monde, sens qu'il m'appartient seul de découvrir. Je ne rejette pas sur les autres mes déboires. Je suis persuadé que tout cela VIENT DE MOI et que je suis totalement responsable.

Oui, le Monde est comme ces auberges espagnoles, on n'y trouve que ce que l'on y a apporté. Tout dépend de ma propre qualité et c'est moi qui dois être mis à l'épreuve, non les autres. Vous voyez que nous sommes bien d'accord.

Attendons de voir ce que les expériences de demain feront de moi, ce qu'elles révéleront de moi. Pour l'instant, j'en ai assez des idées et des mots. J'aspire à agir. Vous connaissez cette admirable phrase de Malraux : « Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme... L'homme n'est pas ce qu'il cache ; il est ce qu'il FAIT. » Mais quelle sera mon action, me demanderez-vous ? — Mon action ne sera jamais que l'expression de moi-même.

Mes projets... Ils vont mieux, si je puis dire. Mes affaires s'arrangent et je récupère près de deux mille roupies supplémentaires car l'administration se décide à me payer directement le prix de mon retour en France. Avec ça, j'ai demandé un passage et un visa pour le Mexique.

Pourquoi le Mexique ? Je n'en sais trop rien. Ce pays m'attire et j'ai envie de connaître toute l'Amérique du Sud, il faut bien commencer par un bout. Les pays espagnols m'intéressent et à vrai dire j'ai besoin de sortir des « pays d'Orient » où je finirais par me faire « baiser » par l'opium. Que ferai-je là-bas ? — N'importe quoi. Vivre de la manière la plus diverse, me faire « réagir », enregistrer, ouvrir les yeux et les oreilles. Car, en définitive, vous avez raison, je suis fait pour écrire. Mais je veux vivre d'abord, nous verrons après pour les Idées.

Il n'est pas du tout sûr que j'obtienne ce visa pour le Mexique. Je verrai alors à changer mon fusil d'épaule. Peut-être le Maroc ? J'attends et je verrai.

Je reste malgré tout très axé sur ma comparaison du Comédien : « Quand j'aurai joué tous les rôles, jeté tous les masques, peut-être trouverai-je mon vrai visage ? »

Pour terminer, je voudrais vous citer une autre phrase de Malraux que je trouve sublime : « À d'autres de confondre l'abandon au hasard et cette harcelante Préméditation de l'Inconnu. » Oui, mon destin de demain, bien qu'encore inconnu, je le prémédite, de même que je préméditai la Résistance et les Indes. Oui, je suis intimement convaincu que l'on a le Destin que l'on mérite, les chances, les malchances ou les occasions que l'on mérite. On ne fait jamais que se trahir. Le Monde est l'incessante projection de notre être intérieur, le Monde est notre incessante transformation créatrice.

Votre amitié et celle de Max m'est bien précieuse et réconfortante. Je vous tiendrai au courant de la réalisation de mes projets.

Je vous embrasse amie et n'oubliez pas de dire toute mon amitié à Max.

Vôtre B.

Delhi, 27 avril [1949]

à Klari

Bonjour amie ! Vous êtes une vilaine lâcheuse et je vous déteste. Il me semble qu'il y a des mois que je suis sans nouvelles de votre Seigneurie ? J'en ai le cœur tout navré — et pourtant j'ai changé de couleur d'encre à stylo : verte comme l'espérance (il me reste de savoir ce que j'espère).

Vous voyez amie, chez moi tout se traduit par un changement de stylo, d'encre ou de format de papier à lettre — comme si toute ma vie n'était qu'une « tempête... dans un bloc de papier à lettre ». Il y a d'ailleurs du vrai sous cette apparente boutade. J'ai beaucoup plus l'impression de vivre dans ce que j'écris que dans la quotidienne monotonie — comme si je me « composais » au fur et à mesure des lignes.

J'ai *très souvent* pensé depuis quelques mois à ce conte en quelques lignes que vous m'avez envoyé. Vous vous souvenez, le Christ dans le jardin des Oliviers : « Mon Père, si je leur disais la Vérité avant de mourir et que vous n'existez pas... etc. » Savez-vous amie que c'est un très beau conte, une très belle idée : l'imagination créatrice... Tout cela pour vous demander instamment de m'envoyer petit à petit TOUT ce que vous avez écrit. Je veux vous lire et puis, si vous le vouliez, je réécrirais pour vous, en français, chacun de vos contes. Ce serait un excellent exercice pour moi qui m'intéresserait vivement. Comme mon cerveau est en panne de courant, vous suppléeriez à mon vide et me donneriez matière à écrire. Que diriez-vous d'une association Klari-Bernard ! (Il y a bien eu les frères Goncourt !!!)

Blague à part, j'ai hâte de vous lire. Envoyez-moi tout, sans pudeur, et surtout sans choisir. Je n'ai rien à faire ici et vos contes me feront vivre plus près de vous encore. (« Plus près de Toi Mon Dieu » !)

En attendant, je suis installé ici chez d'Oncieu — heureusement car je suis à peu près fauché. Je vis en camping dans un coin de son appartement. (...)

En attendant, aucun espoir de travail immédiat. La place que j'espérais auprès du Conseiller commercial de l'Ambassade ne « marche » pas, du moins je n'aurai pas de réponse

définitive avant fin mai. L'Ambassadeur m'a demandé très gentiment si je pourrais — à partir de juillet — devenir le précepteur de son fils. Je serais « nourri-logé » à l'Ambassade ; gagnerais 500 roupies par mois, aurais un voyage de retour payé en France. Par ailleurs, j'ai reçu une lettre de mes amis du Mexique qui me trouveront une situation intéressante si je vais là-bas. Enfin une lettre de Baron — heureux sans histoire, qui me dit avoir de « grands projets » et qu'il aura sans doute besoin de moi à partir d'octobre. Je compte sur les mois à venir pour trouver enfin une voie qui me satisfasse. « Wait and see. »

Je ne veux pas vous parler de mon « état d'âme » car je suis sans « état » — je suis comme « décollé de moi-même » et légèrement flottant entre deux eaux. J'ai reçu une lettre de Max que j'ai malheureusement mal comprise (vous lui direz que son écriture est aussi effroyable que la mienne). J'ai l'impression qu'il m'a mal saisi : il parle de « fatalisme » alors que je ne suis pas du tout fataliste : je pense que bien loin d'être l'expression du Destin, nous sommes bien au contraire, les bâtisseurs de Destin. Le Destin est notre propre expression ou projection.

Écrivez-moi et aimez-moi.

Fraternellement

B.

c/o Comte B. d'Oncieu
F.I.O.
27, Connaught Circus
NEW DELHI

Delhi, 7 mai 1949

à Klari

Amie. Je recevais votre lettre ce matin juste au moment où je me disposais à vous écrire et à vous faire part de l'idée même que vous me suggérez :

Je suis dans une mauvaise impasse à Delhi. Le poste proposé auprès du Conseiller Commercial n'est pas possible — pour des raisons budgétaires —, je viens de voir le Conseiller Commercial. Par ailleurs, on m'a proposé le poste de Chancelier à l'Ambassade de Belgique¹ mais ici aussi on me demande d'attendre trois ou quatre mois une confirmation de Bruxelles. Enfin l'Ambassadeur de France me propose de devenir le précepteur de son fils mais ce poste n'est également pas libre avant août prochain. Je suis donc le « bec dans l'eau ».

Vous me demandez quelle est ma situation financière, elle n'est pas brillante sans être tragique. Il me reste environ 1.500 roupies et je devrai sans doute dédommager d'Oncieu de son hospitalité. Ici l'argent file à une vitesse déconcertante. J'ai vendu mon appareil photo et il ne me reste rien d'autre à vendre sauf mon cerveau.

1. L'ambassadeur de Belgique était un ami de Bernard d'Oncieu.

Pouvez-vous me trouver un job à Karachi ? — Je me débrouille en anglais et tape à la machine (vous connaissez mes références : Secrétaire particulier et Service Information). Avec mes 1.500 roupies je peux tenir encore près de deux mois, il n'y a donc rien de très urgent mais je ne serais pas fâché de travailler un peu.

Cette idée de Karachi me séduit parce que je vous retrouverai. J'ai l'impression que nous pouvons nous faire beaucoup de bien l'un à l'autre. Je n'ai rien écrit depuis des mois mais je suis démangé par l'envie d'écrire — n'importe quoi — et je suis sûr que votre contact me sera un parfait stimulant.

Il est possible que je m'absente de Delhi quelques semaines pour aller à Almora, dans l'Himalaya. Il y a là une sorte d'Ashram¹ pour lequel j'ai une introduction de la Mère de Pondichéry. J'ai envie d'un peu de solitude simple et de recueillement. Enfin ce n'est encore qu'un projet...

J'ai hâte de vous revoir amie. Avec vous je saurai mieux voir où j'en suis, et s'il est des « abîmes » à côtoyer, nous nous tiendrons la main et chanterons dans le noir pour écarter les mauvais génies...

Dites toute mon amitié à Max et croyez à toute mon affection.

B.

P.S. Félicitations aux jeunes mariés !

Srinagar, 18 mai 1949

à Klari

Amie bien chère. Je vous écris depuis Srinagar où je me suis brusquement décidé à partir après une mauvaise crise de foie assez aiguë due aux excès particuliers que vous connaissez et aux terribles 45° à l'ombre de Delhi. Quel soulagement d'avoir quitté cette fournaise où je m'enlissais lentement ! J'ai donc pris l'avion samedi dernier et après avoir survolé quelques heures ces magnifiques sommets enneigés des premiers contreforts de l'Himalaya, j'ai débarqué au Cachemire, dans la « Happy Valley » bien nommée, à Srinagar.

Il faut vous dire la beauté de ce pays, vrai paradis terrestre. J'habite sur un *house-boat*, ou maison flottante, sur l'un des multiples bras de l'Indus qui forme un petit lac. Ici tout le monde habite sur l'eau car les terres et le sous-sol appartiennent au Maharadja, donc inutile de construire des maisons qui seraient réquisitionnées, confisquées plutôt². « Mon » *house-boat* comprend deux chambres et deux cabinets de toilette, une salle à manger et un living-room (une vraie vie de prince pour 9 roupies par jour), enfin un toit où l'on prend des bains de soleil et d'où je vous écris, tout entouré au loin par d'énormes chaînes de montagnes couvertes de neige ; plus près, ce sont des vergers à l'infini, des cerisiers et des grenadiers en fleurs et des « jardins flottants ». On se croirait sur quelque lac onirique. Il fait cette chaleur fraîche qui sent le pâturage des montagnes suisses. Je prends des bains glacés dans le lac, bronze, mange

1. Ce n'était pas du tout un « Ashram » !

2. En fait la situation avait changé. Cette lettre date de 1949, mais deux ans plus tôt, en 1947, le Maharadja avait abdicé en faveur de l'Inde.

comme un cheval (deux livres de cerises par jour) — une vraie vie animale. J'ai laissé à Delhi mes pipes et suis d'une sagesse exemplaire... depuis six jours ; les premiers jours ont été assez pénibles et maintenant je me sens revivre, purifié.

Il faut encore vous dire comme ce pays est merveilleux. Il y a ici quelque chose de Venise et de Shanghai — tels je les imagine. Venise, parce que l'Indus s'épand en mille canaux entrecoupés de vieux ponts avec quelques palais et d'innombrables masures toutes de guingois. On circule exclusivement en *chikara*, sortes de gondoles toutes drapées de ces châles du Cachemire rouge-orangé. Il ne manque rien, jusqu'au chant du gondolier qui — heureusement — au lieu du « bel canto » vous psalmodie quelque refrain rythmique. Parfois ces canaux — bordés d'ahurissantes masures en fenêtres musulmanes à treillage, avec de vertigineux balcons branlants — sont encombrés de bateaux comme des jonques chinoises où grouille pêle-mêle tout un monde de femmes affairées, souriantes, et d'enfants turbulents sous des toits de paille d'où sourd une fumée dense comme les faubourgs de Calcutta le soir. On se croirait à Shanghai sur la cité lacustre, avec cette différence, j'imagine, qu'ici tout le monde semble heureux. Le mot heureux est encore trop intense, trop occidental : vous comprenez, le Bonheur du Végétal qui laisse éclore ses fruits. Des hommes partout accroupis, au hasard des ponts et des bateaux, qui fument paisiblement leur houka et semblent ne rien attendre, peut-être l'éternité. Je suis émerveillé de la paix de ces gens qui *font partie* du cosmos, comme la pierre, comme l'arbre et l'eau et qui se savent dans la main de Brahman, à leur place, et qui achèvent ou commencent leur cycle saisonnier et poussent leur fleur et leur fruit et tombent avec la graine quand l'heure est venue. Comme si rien ne dépendait d'eux.

Je lisais tout à l'heure cette pensée de Malraux dans ses *Noyers de l'Altenburg*, qui rejoint ma rêverie actuelle : « ... Il n'y a de BESOIN de psychologie qu'en Occident. Parce que l'Occident s'oppose au Cosmos, à la fatalité, au lieu de s'accorder à eux. Et que toute psychologie est la recherche d'une fatalité INTÉRIEURE . Le coup d'État du christianisme, c'est d'avoir installé la fatalité DANS l'homme. De l'avoir fondée sur notre nature. » ... Cela rejoint des idées antérieures de Malraux, dans sa *Tentation de l'Occident* où il dit à peu près que l'Oriental « se considère » comme le LIEU d'une action (cosmique) tandis que l'Occidental se prend pour le moyen d'une action sur ce même Cosmos. L'Orient apporte l'homme en offrande au Monde tandis que l'Occident veut apporter le Monde en offrande à l'homme... Tout cela pénètre assez bien un problème intérieur qui m'angoisse et dont je vous parlerai.

Pour en finir avec mon « Paradis terrestre » — où je compte paresser jusqu'au 31 en dépensant mon petit pécule — il faut encore vous parler de ces merveilleuses promenades en *chikara* parmi ces innombrables canaux. Je paresse des heures chaque jour allongé sur les moelleux coussins de la gondole, à me faufiler sous d'in vraisemblables voûtes de verdure, parmi des jardins éblouissants, à fleur d'eau. Il n'est même pas besoin de se déranger pour « faire le marché » (une annexe du bateau comprend la cuisine et les boys). Des *chikara* viennent vous apporter tous les fruits et les légumes, volailles et tapis, bijoux, jusqu'au barbier. Un vrai conte des mille et une nuits. Je suis loin de Srinagar et des gens civilisés, seul, merveilleusement seul au coin de ce petit lac... Et je rêve à l'Aventure si proche : bientôt partiront les caravanes de chameaux et de buffles vers Gilgit et l'Asie centrale, vers Kachgar et Tachkent, sur l'immémoriale route de la soie, vers la Chine et mes rêves anciens. Je me sens un peu mal au cœur d'être ainsi à la porte de l'Aventure...

Mais l'Aventure existe-t-elle encore ?

Mais je ne suis pas si heureux dans mon actuel Paradis terrestre.

Et c'est toujours la même chose, le même problème, toujours le même, la même angoisse, et c'est surtout cela que je voulais vous écrire.

Je recevais il y a quelques jours une lettre de Trystram que vous connaissez — il est actuellement au Maroc où il prépare une thèse. Laissez-moi vous retranscrire un passage de sa lettre : « ... Il me semble que tu cherches à vivre des Aventures qu'un monde comme le

nôtre, en ce moment, rend impossibles. Car ce monde refuse étrangement l'Aventure, à moins qu'Elle ne se camoufle sous le masque d'une entreprise industrielle, scientifique ou commerciale ; et le camouflage est tellement bien fait que, finalement, les instigateurs de l'Aventure se prennent au sérieux et font réellement de l'Industrie, de la Science ou du Commerce. Alors, ce n'est plus que par une certaine forme de création qu'on peut reprendre pour soi une forme d'Aventure. C'est ainsi que, peut-être, ma thèse est une aventure... Et puis, il faudrait y croire ; et c'est difficile d'avoir la FOI, que ce soit pour l'industrie, pour la Science, ou même l'Aventure. »

Et voilà le cœur du Problème où l'on revient toujours : que s'agit-il de poursuivre sur les pistes brûlantes d'Asie Centrale ? Quelle différence y a-t-il entre l'être intérieur que je suis, que nous sommes, fussions-nous à Srinagar, à Shanghai, à Karachi ou à Pondichéry, à Paris ou à Tachkent... ? N'est-ce pas toujours la même angoisse dont RIEN ne peut *distraindre* ? Il reste au fond du cœur cette parcelle d'angoisse contre laquelle aucun « paradis terrestre » ne sait prévaloir et qui empoisonne tout... Et il en va des pays comme des êtres un instant associés à notre vie. Que pèsent Klari ou Max, Z ou Gilles ou encore Trystram contre cette angoisse-là ? Le Problème reste le même. Peu de choses tiennent contre cet Essentiel d'inquiétude. Que peut une Amitié ou un Amour ou une fonction sociale ? Tout cela est du DÉCOR qui masque et fait son possible pour distraire de ce qui ne peut être distrait.

Mon cœur est comme un juif errant.

Peut-être, comme dit Trystram, la seule chose qui « tienne » devant cette angoisse, peut-être est-ce « une certaine forme de création » ? ? Encore faut-il être créateur... Et je pense à ma chère et admirable Mère qui m'écrivait il y a déjà longtemps : « La famille nombreuse est aussi une forme d'Aventure. » Bien sûr, il n'est que de trouver SON Aventure mais précisément l'Aventure fait partie de ce DÉCOR dont je vous parlais tout à l'heure. Le problème reste tout entier *intérieur*. Et je rejoins ici Malraux et son « coup d'État du Christianisme »... C'est en nous que vit notre fatalité.

(Je ne résiste pas à vous donner encore ce passage des *Noyers de l'Altenburg* où l'un des personnages de Malraux s'écrie : « Si les structures mentales disparaissent sans retour comme le Plésiosaure, si les civilisations ne sont bonnes à se succéder que pour jeter l'homme au tonneau sans fond du néant, si l'aventure humaine ne se maintient qu'au prix d'une implacable métamorphose, peu importe que les hommes se transmettent pour quelques siècles leurs concepts et leurs techniques : car l'homme est un hasard et, pour l'essentiel, le monde est fait d'oubli. »)

Mais nous nageons en pleine métaphysique et mon propos n'est pas de répondre à ce qui reste sans réponse — d'ailleurs, mon futur « néant » ne m'impressionne pas outre mesure. Ce qui m'importe davantage, c'est cette présente inquiétude, c'est cette incapacité où je suis d'apprécier un Bonheur présent... Amie, il y a des moments où j'ai l'impression que les portes du camp de concentration se sont refermées sur moi il y a six ans et que je n'en suis pas encore sorti. Oh ! ce n'est pas une figure de style... Je n'arrive pas à « en sortir », comme on dit. Sans doute faudrait-il que je sorte de moi. Je pense encore à ma Mère qui me parle si souvent

du « don de soi »... Mais je ne demande qu'à me donner, fût-ce au diable ! mais il n'y a rien à faire, on est bien coincé dans sa peau... Et si l'Aventure n'est plus possible, que reste-t-il ? Faire le médecin, le dactylo ou l'amour, faire le gouverneur ou le père de famille... vous comprenez, rien de tout cela ne me satisfait. Je ne me sens à aucune place. Sans doute faut-il aller jusqu'au bout de cette inquiétude, l'épuiser, aller jusqu'au grand DÉNUEMENT.

Aller à Almora méditer dans un Ashram de l'Himalaya ? ? ?... Mais je ne me résous pas encore à cet extrême. Il y a encore une foi dans l'action qui ne s'est pas épuisée au fond de moi. Mais à quoi bon si cette avidité d'action doit se camoufler au service d'un « rond-de-cuir » ou d'un businessman ?

Je vous parlais « d'angoisse » tout à l'heure. J'ai commencé de vous écrire précisément parce que je la sentais venir et pour m'en distraire — la noyer dans l'encre !... Je pensais à Pondichéry, à Z, à ce que j'ai vécu là-bas, et je m'insurge contre cette angoisse, comme si tout le Présent ne pouvait jamais se vivre qu'à rebours, jamais dans le vrai présent. Pourquoi ne sais-je pas accepter la joie simple d'ÊTRE LÀ ?

Pourquoi ne suis-je que mon passé ?

Il me manque la philosophie cosmique de ces Hindous. Je crève de « psychologie ». Je crois que ce qui me fait le plus souffrir lorsque je me retourne vers ces destins un instant croisés — X, Gilles, etc. — c'est cette sensation de l'INDÉPENDANCE du Monde à mon égard, comme une sensation d'abandon, d'irréparable, la prise de conscience de sa propre liberté à travers la liberté des autres qui continuent de vivre leur destin propre — sans moi. Bien sûr, le sentiment de n'avoir pas d'importance !... Vous comprenez, cette angoisse de sentir glisser le temps et les êtres à travers ses doigts, comme le sable fin des grèves bretonnes. Ne pouvoir rien RETENIR . (Sartre a raison lorsqu'il dit que nous sommes « condamnés à être libres »...) Oui, le seul sauvetage possible dans cette grande noyade du temps, c'est sans doute l'art, la création artistique... Au fond, nous cherchons — dans nos amitiés, nos amours, nos « relations » — et par mille liens, à retenir, à ENGLUER les autres dans notre propre fatalité — comme des noyés agrippés à tout ce qui vit ou surnage, un peu avec cette idée de « mourir en chacun » !... On revient toujours à ce sentiment d'irréparable solitude où vous attend l'angoisse comme une araignée au fond de sa toile... Alors que m'importe Srinagar et son Paradis terrestre, que m'importent ces Beautés ou ces « plaisirs » s'ils ne sont *partagés*, s'il ne doit rester que MON souvenir...

Et peut-être, après tout, ne me manque-t-il que ma drogue. Amie, je m'excuse de cette trop longue lettre qui tourne au roman. Je vous y ai dit pêle- mêle ce que je sentais car, à vous, je peux tout dire. Heureusement que vous êtes là... Avez-vous reçu ma dernière lettre de Delhi où je vous demandais de me trouver un job ? Si vous ne m'appelez à Karachi, je vais être obligé de servir de précepteur au fils de l'Ambassadeur et de premier boy à l'Ambassadrice, coincé à l'Ambassade, ce qui ne me sourit guère. Écrivez-moi toujours chez d'Oncieu.

Faites mes amitiés à Max que j'associe toujours à vous dans mes lettres. Je vous embrasse.

Vôtre B.

Delhi, 4 juin 1949

à Klari

Amie, vous avez dû être étonnée de mon silence et que je n'aie pas répondu à votre lettre — la proposition de ce M. F. — mais vous avez dû, depuis, recevoir ma lettre de Srinagar. Ce n'est en effet que ces jours-ci, en rentrant à Delhi, que j'ai trouvé votre lettre me demandant une réponse pour le 19 mai au plus tard... Sans doute le destin a-t-il voulu que cette affaire ne se fasse pas.

Ainsi donc je me retrouve à Delhi, au même point — après tout, n'en est-on pas toujours au même point ? Les circonstances changent mais l'être intérieur demeure ; inquiet, troublé, attiré par les mêmes abîmes.

Comment vous remercier amie, et Max, de votre amitié attentive ? Vous êtes un ange de vous occuper de moi ainsi, mais à aucun prix je ne veux — si je viens à Karachi — être à votre charge. Je tiens absolument à vivre par mes propres moyens.

Je compte rester à Delhi jusque vers le 15 juin ou 20 juin et partir après pour Almora dont je vous ai déjà parlé pour écrire « mon » livre, en attendant soit le poste de Delhi soit quelque chose auprès de vous si vous pensez que c'est possible.

Voilà ma « situation » actuelle sur le plan matériel. Sur le plan moral ce n'est toujours pas très brillant. Je me sens en dérive — déraciné. On dirait que plus rien ne me retient et que je file au hasard entre deux eaux, comme une algue morte. Vous êtes la seule chose solide qui me reste dans cet abandon. Je sais bien que vous pouvez vous-même être assez déracinée mais votre présence me ferait beaucoup de bien.

Et pourtant je l'ai assez appelé ce « déracinement » et les voyages et la solitude et l'éloignement de ma famille... Je ne regrette rien mais j'imaginai trouver en moi seul assez de force, une justification assez puissante pour continuer... Cette bonne raison de « continuer » me manque. Et même dans mon déséquilibre, je n'ai pas trouvé l'équilibre... Tout glisse entre mes doigts et je me retrouve comme un grain de sable égaré quelques instants aux bords de l'Ère quaternaire. J'appelle de toutes mes forces une « Aventure » qui ne vient pas. Peut-être trouverai-je à Almora mieux que les Aventures de la Terre. Je crois que je suis fait pour écrire.

En attendant, j'ai retrouvé ici mes pipes et leur paix nocturne. C'est vraiment pour moi un élément d'équilibre — celui de la marmotte — en attendant le grand Réveil... ou l'éternel sommeil.

Il fait une chaleur écrasante. (...)

Je vous embrasse amie de toute mon affection fraternelle. Écrivez-moi. J'ai tellement besoin de sentir votre présence quelque part dans l'Inde.

B.

*c/o Earl H. BREWSTER
Snow View Estate
ALMORA
U.P.*

Almora, 4 juillet 1949

à Klari

Amie si chère, je viens de recevoir votre lettre du 21 juin que l'on m'a fait suivre depuis Delhi. Je suis très bouleversé par la nouvelle de votre départ pour Paris dans les conditions que vous m'indiquez. Je suis très anxieux et malheureux

de vous savoir en mauvais état. Mon Dieu que vous me semblez lointaine et il me semble que des années se sont écoulées depuis notre dernière rencontre. Je voudrais tellement vous revoir, ne rien vous dire peut-être mais vous comprendre tout entière dans un demi-sourire. Tout devient si simple avec vous et si réconfortant. Bien sûr, vous ne regardez pas une mort possible avec crainte. Bien sûr, il est plus difficile de vivre que de mourir, mais vous m'oubliez un peu dans cette sombre histoire... et je n'ai aucune envie de ne plus vous revoir. Si vous ne tenez pas à la vie, je tiens à vous, oui je tiens à vous pour beaucoup de choses et par bien des aspects de mon âme, vilaine sœur... Mais je ne veux pas m'attarder davantage à de si sombres présages. Du moins je voudrais vous dire combien j'aimerais vous revoir avant votre voyage. Est-ce possible ? Ce serait une telle joie et tant de choses restent à vous dire dans nos regards sans paroles. Hormis vous, qui me connaît ? qui me fait confiance ? ! Sans doute ma Mère mais c'est tout autre chose. (...)

Comme vous le voyez, cette lettre est datée de Almora où je suis arrivé depuis bientôt trois semaines. J'ai dû quitter Delhi où j'étais malade, malade de chaleur et de divers excès. Avant de quitter Pondy — en fait quelques heures avant mon départ —, la Mère de l'Ashram m'avait conseillé d'aller à Almora comme je vous l'ai déjà écrit. Ce dernier conseil de la dernière heure est pour moi un important signe du destin. Au lieu du yogi que j'attendais, j'ai trouvé un délicieux artiste. Mais laissez-moi vous donner quelques détails qui vous permettront de me situer : Almora est à quelque deux mille mètres dans l'Himalaya ; après avoir quitté depuis deux heures le village d'Almora et marché parmi des sentiers de forêt, je suis arrivé au sommet d'une montagne isolée, à des kilomètres de toute habitation, et là j'ai trouvé une vieille maison à demi en ruine tout entourée de lauriers roses et de mimosas : *Snow-View Estate* où demeure Brewster. *Snow-View* bien nommée puisque l'on voit une immense chaîne glacière, et le Nanda Devi qui se dresse à 27.000 pieds, soit plus de 8.000 mètres... Mais quelle ne fut pas ma surprise de pénétrer dans cette vieille maison pour trouver un merveilleux et immense studio garni de livres par milliers, un divan bas et une multitude de coussins multicolores. Enfin, partout aux murs, des peintures d'Italie, œuvres de Brewster. Dans un coin, un immense Bouddha souriant sculpté par Brewster. Enfin un délicieux désordre de livres, de coussins et de peintures. Un peu partout des chandeliers et des œuvres tibétaines. L'électricité n'existe pas, heureusement.

Brewster est un adorable petit vieillard de 70 ans qui vit retiré à *Snow-View* depuis quelque vingt ans, ou davantage, américain, mais aussi peu américain que je ne le suis. C'est un artiste jusqu'au bout des ongles : peintre et sculpteur, ami intime de D.H. Lawrence. Il a vécu des années en Italie, puis est venu aux Indes il y a une trentaine d'années et s'est mis à errer de monastères en monastères, à Ceylan, dans l'Inde et dans l'Himalaya. Successivement bouddhiste et disciple de Ramakrishna, enfin disciple de Sri Aurobindo. Mais aucun des défauts des mystiques : il aime la vie et sa peinture, médite parfois et lit avec une égale admiration Platon et Pythagore, la poésie française, ou des ouvrages sanscrits. C'est un homme prodigieusement cultivé.

La vie ici est simple : lever tous les matins avec le soleil à cinq heures et demie, bain glacé, régime strictement végétarien, longues promenades en forêt le soir vers six heures. Enfin nous faisons de la musique. Brewster a une magnifique discothèque et c'est tellement merveilleux d'écouter les préludes de Bach et les quatuors de Beethoven, Mozart et Debussy, la nuit à la lumière des chandelles. Alors, tout le studio s'éveille comme pour une fête secrète, les ombres se remplissent de vie, les livres deviennent dorés avec les bronzes tibétains, le Bouddha est plus mystérieux que jamais. Un portrait merveilleux de la femme de Brewster — morte il y a une dizaine d'années — sourit dans un coin. Il est difficile d'exprimer cette atmosphère ténue comme le pollen d'une fleur et l'on craindrait de tout détruire en respirant trop fort. Vous savez, cette atmosphère du château du « Grand Meaulnes », prestigieuse et

inquiétante, qui semble appartenir à un autre monde, délicate comme une tapisserie ancienne. J'ai redécouvert avec bouleversement cet admirable quatuor en *fa* majeur de Beethoven : si je devais entendre un dernier morceau de musique avant de mourir, ce serait le troisième mouvement de ce quatuor, absolument sublime, au-delà de la tristesse comme de la joie, plénitude. Il faut que vous entendiez cela (c'est l'opus 135).

Mais j'ai fait une découverte autrement importante pour toute ma vie, du moins je le pressens : la peinture. Je me suis senti pris tout à coup, un jour, pris de l'envie de peindre en regardant Brewster en train de lire, assis par terre au milieu de ses coussins multicolores devant la fenêtre qui donne sur une terrasse tout éclairée de lauriers roses, avec les montagnes au loin. Brewster m'a donné tout le nécessaire pour peindre et telle est ma « première toile ». Depuis j'en ai fait une seconde : le studio de Brewster la nuit, éclairé à la lumière des chandelles. Il paraît — selon Brewster — que ces deux tentatives sont « assez étonnantes » (je m'excuse de me féliciter). Bref je suis conquis par la peinture et je travaille comme un enragé de 7 heures du matin à 6 heures du soir. Les journées sont trop courtes et pour une fois dans ma vie je me sens à peu près heureux, sans doute parce que j'ai trouvé un « moyen d'expression ».

Je fais en ce moment une nouvelle découverte du monde, au sens propre du mot ; je prends conscience des formes et surtout des couleurs et de l'étonnant problème de la relation des valeurs colorées entre elles. C'est prodigieusement passionnant, mon regard s'éveille et découvre une infinité de choses ignorées jusque là, je suis fasciné par les couleurs et les lignes. Je peins avec des couleurs pures et peu nombreuses : rouge, bleu, orange, jaune et blanc, c'est tout, mais quelles merveilleuses et délicates combinaisons. Je découvre que les verts, les noirs, les bruns et les blancs n'existent pas, mais une vibration simultanée, comme séparée, d'une infinité de tonalités subtiles. C'est fascinant.

En fait, je trouve dans la peinture quelque chose de plus satisfaisant que dans la littérature : je ne puis m'empêcher de penser que *toute* littérature a quelque chose d'artificiel, une subtile tricherie, un travestissement du Moi authentique, du fait qu'il est exprimé et livré à la page blanche. Bien sûr, on peut dire aussi bien de la peinture qu'elle est artificielle et qu'elle travestit la vision réelle de la Nature, mais du moins certaines règles formelles vous condamnent à la vérité. Je m'explique : toutes les couleurs, toutes les interprétations colorées d'un sujet donné sont possibles, MAIS toutes ces couleurs, quelles qu'elles soient, doivent nécessairement être en proportion d'intensité les unes avec les autres ; par exemple si je peins les murs du studio dans une tonalité trop élevée, je ne pourrai jamais trouver une couleur assez intense pour peindre la lumière des chandelles qui éclairent ces murs. C'est tout le problème de la peinture et toute la règle : trouver une relation de valeurs exacte.

J'ai par contre l'impression qu'en littérature « tout est permis » et en disant cela, je pense à une phrase de Malraux dans ses *Noyers de l'Altenburg* : « Une Idée naissait toujours d'une AUTRE Idée, jamais d'un FAIT. » Vous voyez ce que je veux dire, les Idées — en écrivant — s'enchaînent les unes aux autres, comme une construction musicale, et la construction se poursuit à l'infini, une Idée en « poussant » une autre comme une certaine mélodie appelle une autre harmonie, comme un prélude appelle une fugue. Il y a là un arbitraire déplaisant, une *invention* de soi-même au fur et à mesure que l'on tente de se dépeindre, et malgré soi. À la fin du « livre » on s'est réellement construit d'imagination une nouvelle personnalité que l'on était loin d'avoir au point de départ. C'est d'ailleurs là un problème dont je vous ai souvent parlé et que j'exprimais sous l'image de l'« acteur » qui joue tous les rôles mais qui finalement s'aperçoit qu'il n'était qu'« absence attentive », un vide rempli par les autres ou par sa propre imagination. On peut bien dire, après tout, comme je l'ai souvent pensé, que le Monde et la Réalité sont notre propre invention, n'ont d'autre existence ou Réalité que celle que leur confère notre Imagination, mais tout cela n'est guère satisfaisant.

Je suis sûr que vous ne serez pas tout à fait d'accord avec moi dans mon jugement sur la littérature mais justement, j'aimerais connaître vos contradictions ? ? Au fond je suis frappé par l'extravagance de notre littérature occidentale dite « littérature de psychologie ». Quelle est cette fameuse psychologie littéraire de nos livres sinon une psychologie d'anormaux ? Comme si les littérateurs ignoraient les aspirations profondes et simples de l'être humain. Il y a là une volonté d'originalité qui frise la tricherie sinon l'absurde. Quelle est la règle qui, comme en peinture, vous limite à la Réalité humaine ? Peut-être l'humain n'a-t-il pas de limites, sans doute, mais où nous mène cette littérature psychiatrique ? Tel est d'ailleurs le problème que je voulais poser en écrivant « mon livre » sur l'acteur, avec « Guarnero ».

Bref, je vous fais là un véritable plaidoyer de la peinture contre la littérature — ce qui est assez absurde au fond. Mais vous me voyez plein d'ardeur et conquis par la peinture. Je songe même à m'y consacrer entièrement mais trouverai-je un mécène ? Car j'imagine que tout art n'est possible que dans la mesure où l'on y consacre tout son temps et toute son énergie. Je rêve d'aller en Italie et de travailler passionnément là-bas. C'est au fond un certain pressentiment de cette nécessité artistique — écrire ou peindre — qui m'a toujours écarté des fonctions et des « situations » sociales.

À part cela, je suis plongé dans la philosophie indienne et particulièrement dans les livres de Sri Aurobindo — dont je suis décidément et définitivement un disciple.

... Oui, j'ai lu la *Nausée* et m'y suis assez bien reconnu. Il n'y a pas de « complaisance » dans cette attitude angoissée qu'exprime toute une part de mon « esprit », il y a seulement un certain besoin de sincérité et de vérité, et le désespoir de mes limites. C'est pourquoi l'opium. (Inutile de vous dire que j'ai laissé à Delhi toutes mes pipes et que je n'ai même pas ressenti le besoin de fumer depuis trois semaines.)

À part cela, je reste ici jusque vers la fin juillet puis je redescendrai — hélas — à Delhi pour devenir le « précepteur » du fils de l'Ambassadeur. Sans doute je rentrerai en France en mars l'année prochaine. Écrivez-moi vite ici si vous en avez le temps. Je suis anxieux de vos nouvelles. Amitiés à Max. Je vous embrasse de toute mon affection.

B.

*c/o The Ambassador for France
c/o 16, Hardinge Avenue
c/o New Delhi*

New Delhi, 31 juillet 1949

à Klari

Amie, je vous présume donc à Londres sous les couteaux du chirurgien, puisque je n'ai rien reçu de vous depuis votre dernière lettre de Karachi, et je suis inquiet, anxieux de vous savoir enfin sortie d'affaire ? ?... Écrivez-moi vite ou dites à Max de m'envoyer quelques lignes pour me rassurer, voulez-vous ? Je ne fais pas de prières pour vous ! bien sûr, mais sortez-vous de là bien solide sinon... sinon vous êtes une petite andouille.

4 août. Je continue enfin cette lettre si longtemps interrompue. Il faut que je vous parle de ma vie à Delhi :

Je suis installé à la Résidence de l'Ambassadeur et promu bonne d'enfant. Il faut vous dépeindre mon élève une fois pour toutes : un gosse de 9 ans très précoce, devant qui toute l'Ambassade est à plat ventre — y compris les parents bien entendu. Je n'ai jamais rencontré de ma vie un gosse aussi pourri (j'entends délicatement pourri), aussi tyrannique et sans cœur, méprisant la plupart des gens, comme les boys, qu'il considère comme très inférieurs à sa petite personne. Il n'aime pas les Indiens comme il n'aime pas le poulet, comme il n'aime pas tout ce qui est au-dessous du grade d'Ambassadeur. Et bien entendu toutes les « grandes personnes » de l'Ambassade sourient, lui font des politesses et sont très honorées de ses grossièretés. À part cela, mon élève est très intelligent, j'ai rarement vu un gosse ayant un pareil esprit critique et très nettement tourné vers les Sciences. Pour l'instant, je suis « bien vu », parce que je lui apprend à nager et à plonger.

En ce qui concerne ma vie proprement dite, elle est très mondaine : c'est un mélange de majordome de grande maison et de bonne d'enfant comme je vous le disais. De 9 heures du matin à 1 h 30, j'amuse J.-F. (il est en vacances en ce moment), c'est-à-dire que nous jouons à faire de la pâte à modeler ou bien nous jouons aux « dames », au chemin de fer et à tout ce que vous pouvez imaginer. Je dois dire que c'est plus fatigant de faire jouer un enfant que de travailler à un bureau... De 2 h 30 à 3 h 30, c'est le déjeuner, la plupart du temps avec des invités, on déjeune à des heures impossibles. De 3 h 30 à 5 h 30 repos. À partir de 5 h 30 je dois amuser à nouveau mon élève jusqu'à 7 heures puis m'occuper de préparer le cocktail-party ou le dîner officiel. Lorsque j'ai de la chance, tout est fini à 11 heures. Les soirs où l'Ambassadeur et l'Ambassadrice dînent dehors je dois rester dîner avec mon élève qui ne supporte pas la solitude et le mettre au lit à 10 h 15. Voilà le programme. .

Inutile de vous dire qu'il est impossible de se faire des amis ici, les gens sont trop aimables. (...)

Surtout n' imaginez pas que je sois amer ou que je me plaigne. J'accepte ce « jeu »-là comme un autre ; l'ennui, c'est qu'il m'ennuie.

Parlons d'autre chose. J'aurais beaucoup à vous dire depuis votre dernière lettre de Karachi, lettre que j'ai beaucoup aimée. Oui, je crois que nous nous sommes « rejoints » comme vous me l'écriviez et j'acquiesce totalement à votre définition de la sagesse : « La sagesse n'est pas la résignation, mais seulement une manière de poser les problèmes à travers ce que l'on sait le mieux faire. » Comme vous, j'ai renoncé aux questions inutiles, aux révoltes classiques et j'essaie de me tourner vers l'avant en utilisant ce que je sais le mieux faire. À Almora, Brewster me disait : « Le meilleur guide, c'est l'amour. » Et il est certain que ce que j'aime le mieux c'est l'Art — que ce soit littérature ou peinture. Je sais que je ne suis pas fait pour une vie sociale, administrative ou commerciale. Je vais donc tâcher d'organiser ma vie autour de ma plus grande *nécessité* intérieure : l'Art — et je vais tâcher d'accepter avec le plus de sérénité possible tous les inconvénients qu'entraîne le refus d'une fonction sociale, inconvénients qui se traduisent actuellement par l'obligation de faire la bonne d'enfant. Tout ce que j'espère, c'est que ma vie actuelle ne m'absorbera pas trop au point de me priver de toute activité artistique...

J'ai reçu hier une lettre de ma Mère qui me dit avoir relu toutes mes lettres depuis quinze ans (! !...) et elle fait le commentaire suivant que je veux vous retranscrire : « Tu as passé par tous les états d'âme possibles : élans, chutes, enthousiasmes, désespoir, courage, révolte ; à croire qu'un homme différent était dans chaque lettre. Tu essaies curieusement toutes les routes mais tout de suite reviens en arrière de peur de t'engager. La jalousie de ton indépendance fait échouer tous tes vœux et cesser toutes tes joies. »... C'est tellement vrai. Il y a tant de personnages contradictoires en moi- même qu'il m'est souvent difficile de savoir quel est l'essentiel — car ils sont tous « vrais », aussi bien l'anarchiste que le résistant que l'artiste, aussi bien le mystique que le désespéré ou le petit noceur. Il faudrait tout réconcilier...

ou tout anéantir. Et sans doute cette nécessité artistique qui domine toutes les autres n'est-elle que le meilleur moyen pour moi de canaliser ces énergies diverses et contradictoires, le seul moyen de les réconcilier, le seul moyen de donner à chacun de « mes personnages » une chance de vivre et de s'épanouir.

« La jalousie de mon indépendance » dont parle ma Mère n'est pas autre chose que la crainte d'être amputé de l'une de ces énergies, peut-être un pressentiment de mon vrai destin qui ne s'était pas encore révélé lorsque je refusais l'Administration coloniale. Je ne veux pas dire que mon vrai destin se soit encore clairement révélé à moi-même bien que je sente de plus en plus clairement que toute ma vie s'organise en fonction d'une certaine nécessité artistique. Mais peut-être tout cela n'est-il que « bonnes raisons » inventées « après coup » pour justifier ce qui peut apparaître comme un échec social. Bref, puisqu'il s'agit d'« engagement », je ne me sens pas capable de m'engager sur une autre vie que la peinture ou la littérature — peut-être un certain mysticisme. J'ai toujours été obsédé par l'idée de m'acculer au fond d'une impasse, par l'idée de me mettre dans une situation si désespérée, si abandonnée que je ne puisse pas faire autrement que de me recueillir sur moi-même pour en sortir le meilleur. Il ne s'agit donc pas vraiment d'une « impasse » mais peut-être de la « porte étroite » dont parle Gide et qui conduit vers de nouvelles aurores...

Je lisais récemment le *De Profundis* d'Oscar Wilde et il faut que je vous cite ce passage qui exprime assez bien ce que je sens : « It is tragic how few people ever possess their soul before they die. Nothing is more rare in any man than an act of his own. It is quite true. Their thoughts are someone else's opinion, their lives a mimicry, their passions a quotation... A man whose desire is to be something SEPARATE from himself, to be a member of Parliament, or a successful grocer, or a prominent solicitor, or a judge, or something equally tedious, invariably succeeds in being what he wants to be. That is his punishment. Those who want a mask, have to wear it... But people whose desire is solely for self-realisation never know where they are going¹... » Je ne sais pas où je vais, mais je sais que je ne peux pas supporter un masque — surtout dans ces pays, c'est trop chaud !...

Une autre fois je vous écrirai une longue lettre au sujet de Sri Aurobindo que vous avez compris à l'envers — je m'excuse — mais dont la philosophie est le contraire d'une « religion », d'un « système », qui est une progression et non une stagnation. Nous en reparlerons.

Je n'ai pas le temps de faire de peinture ici et j'en suis très affecté². Par moment, il me semble que tout m'abandonne, comme désintégré par des milliers de parasites, bouffé par les autres, et il faut de longues heures dans ma chambre avant de faire disparaître le « sourire compréhensif et poli » que j'ai dû crisper tout le jour sur ma figure... Écrivez-moi amie, j'ai toujours besoin de vous et je suis si inquiet de votre santé. Je vous embrasse plus fort que jamais.

Vôtre B.

1. « Ce qui est tragique, c'est le petit nombre d'hommes qui possèdent leur âme, si brièvement soit-il, avant de mourir. Rien n'est plus rare qu'un acte qui soit vraiment sien. C'est tout à fait vrai. Leurs pensées sont l'opinion d'un autre, leur vie est un simulacre, leurs passions une citation... Celui dont le désir est d'être quelque chose de SÉPARÉ de lui-même — un député, un épicier prospère, un avocat important, un juge, ou quoi que ce soit d'aussi ennuyeux réussit inmanquablement à devenir ce qu'il a voulu être. C'est là sa punition. Ceux qui veulent un masque, doivent le porter... Mais ceux dont le seul désir est la réalisation d'eux-mêmes ne savent jamais où ils vont... »

2. Peu après, Satprem fera de la peinture la nuit dans sa chambre, avec un projecteur électrique.

Delhi, 12 septembre 1949

à Klari

Amie bien chère. Je viens bavarder avec vous pour oublier mon silence et ce qui pèse de Joie non-accomplie dans mon cœur. Il faut encore trouver des mots pour vous dire tout ce poids et je suis las des mots ; il faudrait vous regarder seulement et tout dire en silence. Il faudrait oublier cette incohérente image de soi-même dans quelque don merveilleux de soi-même. Il faudrait retrouver le sens des choses à travers leur visage de chaque seconde. Mais je suis en dérive une fois de plus. Il n'est plus de port ni d'oasis après les longues marches au soleil, ni de

fraîcheur du soir. De tout côté m'entoure mon désert et une mer qui n'est plus direction du Nord ou direction de l'Ouest mais immensité perdue où se perdent mes pas et s'effacent mes sillages. Amie, il me faudrait une étoile pour me dire où est mon Amour et je ne sais plus ce que j'ai à donner de moi-même.

Vous ne savez pas mon découragement. Mais je n'ai plus le courage des mots. Ceux-ci pour vous appeler en aide car je ne signifie plus rien.

Amie, il faut que quelque chose arrive pour me sortir de moi-même. Il faut que je trouve mon accomplissement sous peine de mort, et le don de moi-même. Il faut que le monde se pare d'un visage qui éclairera tous les autres visages et que je trouve la pierre où sculpter ce visage entre tous.

Mais que peut-on contre le silence quand il n'est plus d'Amour, quand il n'est plus qu'un désert sans bornes où s'abîme votre ferveur, de tourner en rond. Que me vienne un peu de votre fraîcheur et de votre regard qui crée ma direction.

B.

Delhi, 22 octobre 1949

à Klari

Amie, cette lettre vous accueillera à votre retour d'Europe. Comme j'aimerais être là pour vous sauter au cou à l'aérodrome ! De quoi rendre Max très jaloux !

Mais le propos de ma lettre n'est pas frivole. Il faut que vous m'aidiez, amie. Il me faut votre conseil.

Votre dernière lettre de Paris m'invitant à un retour en France m'a fait réfléchir. Je me suis enfin rendu compte d'un certain nombre de choses dont je vais vous parler et je suis décidé à regagner Paris — si Max ou vous pouvez me dépanner et m'avancer le prix d'un billet comme « passager de pont » (à moins que je ne puisse trouver un job à bord d'un cargo quelconque).

Je suis très embarrassé, amie, de vous parler de ces « questions fric ». Je le fais avec simplicité et je pense que vous me le direz le plus simplement du monde si cela vous gêne ou

vous dérange. Je tiens absolument à ce que vous me répondiez en toute franchise, *sans vous gêner*.

Ceci dit, j'ai écrit à Becq — qui est « agent des Messageries Maritimes » à Madras et qui est de mes amis — pour lui demander s'il serait possible de me trouver un moyen « ultra-économique » de m'embarquer pour la France depuis Karachi (port le plus proche de Delhi, donc déplacement moins coûteux). J'ai également dit à Becq que je suis décidé — vu ma situation — à voyager comme « passager de pont » et que j'aimerais trouver à payer mon voyage par quelque service : « steward » ou autre. Enfin j'ai prévu une date d'embarquement pour le courant de janvier au plus tard. J'attends la réponse de Becq.

Si j'ai prévu le mois de janvier comme date de départ, c'est que je prévois quelque délai d'usage avant de plaquer l'Ambassadeur (une quinzaine de jours) et que je tiens absolument à passer un mois à Almora avant de quitter définitivement les Indes. Je tiens à ce séjour à Almora pour trois raisons dont la principale est une complète désintoxication. Il faut que je me refasse un peu de santé avant d'attaquer Paris et je suis en mauvais état en ce moment. Par ailleurs je tiens à cette épreuve d'Almora pour « confirmer » par un travail acharné auprès de Brewster mon goût de la peinture. Enfin, je tiens à retourner à Almora par amitié pour Brewster et sur un « plan Ashram ». Cet homme possède une étonnante connaissance de la vie et j'ai besoin de ses conseils et même, je dirais, j'ai besoin de son initiation aux choses spirituelles qui nous intéressent tous deux.

Une fois l'expérience Almora achevée et ma santé rétablie, je filerais sur Karachi pour vous voir longuement avant de m'embarquer... car qui sait quand nous nous reverrons. Ceci se passerait vers le début de janvier si les choses s'arrangent comme je le voudrais.

Maintenant je veux vous dire les raisons qui me poussent à quitter Delhi dans les plus brefs délais :

D'abord ma situation est intenable. Je mène une vie stupide. INUTILE. Ce n'est même pas vivre, tout au plus végéter. Je PERDS totalement mon temps. Pour oublier cette inutilité de ma vie et supporter ce milieu de crétins distingués je n'ai qu'une ressource : fumer. Plus je vais et plus je suis intoxiqué. Quelque chose me dit qu'il faut réagir et vite si je ne veux pas complètement sombrer. (...)

Avant de terminer cette trop longue lettre, il faut que je vous raconte une très bonne histoire : je vous ai dit dans ma dernière lettre que l'Ambassadeur, D.L. m'accusait de mauvaises mœurs. L. a poursuivi son enquête à mon sujet et, à la suite d'une dénonciation, a appris que je passais toutes mes nuits à fumer l'opium chez mon ami Bernard. L. a également appris que B. avait organisé une véritable « fumerie » où se retrouvaient tous les soirs diverses personnalités assez importantes dont deux membres importants de sa propre Ambassade. L., qui aime les histoires « diplomatiques », est donc ravi de ces découvertes et s'apprête à faire un grand scandale. Scandale d'autant plus grand qu'il déteste ces deux personnalités de son Ambassade. Pour donner plus de poids au scandale, L. convoque les « fumeurs » — sauf moi — et les accuse de pousser « un être jeune et sans défense dans la voie de la perdition et du vice » (l'« être jeune » c'est moi !). Après avoir foudroyé tout le monde du haut de sa vertu, l'Ambassadeur exige de chacun des « fumeurs » qu'ils devront faire tous leurs efforts pour me « détourner de la drogue » sinon ils porteront la « responsabilité de ma déchéance morale et de ma santé ruinée ». Fin du premier Acte. Deuxième acte : Mon ami B., après discussion avec moi, va trouver l'Ambassadeur et lui dit que je ne pourrais m'arrêter de fumer que si je quittais Delhi et changeais d'atmosphère. Mon ami B. déclare donc à l'Ambassadeur que s'il est si inquiet pour ma santé, c'est lui qui tient entre ses mains ma propre santé. Je ne pourrais me désintoxiquer que s'il me laisse partir de Delhi. Fin du deuxième Acte. Troisième Acte. L'Ambassadeur me fait passer au « confessionnal ». Je lui « avoue » que je fume et que je suis prêt à quitter la drogue s'il me rend ma liberté. Après réflexion, L. me dit : « Vous comprenez, je serais très gêné si vous quittiez mon fils en cours d'année scolaire. Restez, je

vous en prie. Vous devriez fumer moins, diminuer vos doses. Mais je vous autorise à fumer chez moi, dans votre chambre. Tâchez de ne pas dépasser dix pipes par jour. » ! ! ! Fin. Il s'agit d'une pièce morale, bien entendu.

Enfin je veux quitter Delhi pour rentrer en France maintenant parce que je veux FAIRE quelque chose, tenter — comme vous me l'écriviez — de vivre un peu « comme tout le monde ». Vivre tout simplement en contact de ces mille choses qui vous excitent l'esprit et provoquent une activité créatrice. Je veux écrire. Je veux peindre. Je veux baiser les filles et être un peu « jeune » — je n'ai pas eu un moment de jeunesse depuis la guerre. Mes projets sont, soit de m'inscrire à l'école des Beaux-Arts, soit de m'associer au destin de Baron. Tant pis si je vis mal. Tant mieux s'il faut lutter. Plutôt crever la faim que ce lent enlèvement bourgeois qui me guette ici. (...)

Bizes B.

Almora (sans date)

à Bernard d'Oncieu

(Satprem s'est donc désintoxiqué brutalement après avoir soudain, un soir, décidé de prendre le train pour Almora.)

Mon vieux Bernard,

J'ai bien tardé à t'écrire mais je suis arrivé aujourd'hui seulement à *Snow-View* : je viens d'être malade à crever pendant quatre jours, seul dans le *Dak Bungalow*¹ d'Almora. Une effroyable crise du genre de celle que tu as connue à Delhi il y a un an. Je ne pouvais même pas avaler ta décoction et tout mon corps n'était qu'une énorme crampe. Très désagréable.

Maintenant tout est bien. Je suis installé dans le studio de cet adorable petit vieillard, Brewster, sur une colline isolée en pleine forêt — cèdres et mimosas — à deux mille mètres d'altitude.

Je t'écrirai plus longuement une autre fois.
Avec toute mon affectueuse amitié.

B.

Almora, 10 novembre 1949

à Klari

1. Caravansérail.

Amie bien chère, je vous écris donc depuis Almora où je suis arrivé le premier de ce mois. Tout est merveilleux ici. La chaîne de l'Himalaya est plus blanche et mystérieuse que jamais jusqu'au fond du Tibet et je vous écris ces lignes devant un grand feu de bois. Tout est si paisible ici comme si les bruits du monde s'arrêtaient dans les plaines plus bas et, en effet, il semble que l'on participe mieux ici au grand déroulement cosmique, le Destin semble pénétrer toute chose, tout être. Les sages et les yogis parcourent inlassablement les routes de montagne au gré de leur contemplation intérieure et des cavernes hospitalières. Les montagnes et les routes semblent pleines de choses invisibles, et jusqu'au fond de l'être l'écho d'une étrange vérité intérieure bat son rythme futur. Vous ne pouvez savoir l'angoisse d'Absolu, la certitude d'une Vérité bouleversante qui me saisit ici. Ici je réalise ce que peut être le « Tout Cela est Brahman » des Hindous et il n'est pas jusqu'à mon pauvre cœur qui ne saisisse sa divinité, sa grandeur promise. Oh, je n'espère pas grand-chose des maîtres ni des livres, des « initiés » ni des hommes, mais je devine cette lente vérité intérieure patiemment éclore au long des routes, je devine au fond de l'être cet inexpugnable centre de joie et de sérénité, cette ordonnance harmonieuse des choses. Je commence à savoir que nous sommes notre propre joie et notre misère, notre grandeur, notre limite. Comme si nous portions le monde au fond de nous, comme si tout dépendait de notre vision intérieure. Et peut-être notre meilleur accomplissement se déroule-t-il selon un cycle intérieur, par une recherche toujours plus profonde des possibilités intérieures...

Et je pense à cet admirable poème de Walt Whitman :

*« Afoot and light-hearted, I take to the open road
Healthy, free, the world before me
The long brown path before me leading wherever I choose
Henceforth I ask no good fortune — I myself am good fortune
... You shall not heap up what is call'd riches
You shall scatter with lavish hand all that you earn or achieve
What beckonings of love you receive, you shall only answer with passionate kisses of parting... »*

Bien sûr, la tentation est grande de prendre la route et le baton du pèlerin à la recherche de cette vérité intérieure — impérative, évidente... Tout le reste semble remous superficiels et vagues éphémères d'un immuable océan : ce que peut être le sens du poème, sa Beauté intérieure, aux mots disparates qui le forment. C'est vers le sens des choses que je voudrais remonter et dépasser leur expression. Et je commence à entrevoir quelque chose par-delà la Révolte.

Quelque part Gide écrit : « Dans tout Art il y a un élément de Révolte » — oh combien vrai — et c'est dans la mesure où je suis un révolté que je me sens un artiste, et comme forcé vers l'Art parce que dans toute Révolte il y a aussi un élément de solitude que seul l'Art peut combler. Mais j'aperçois aussi que par-delà la Révolte, au fond de soi, il existe d'infinies possibilités de sagesse et de joie sereine — il n'est que de marcher vers elles.

Je passe mes journées à peindre et suis de plus en plus passionné par la peinture. Peindre est pour moi comme une méditation, par-delà toute discussion, au-delà des mots, plus proche de ce sens des choses que les couleurs veulent essayer d'exprimer, plus proche de ce vrai Moi calme et permanent qui dépasse notre surface chaotique, indécisive, ballottée au gré des vents de nos mille sensations.

Et cependant, Brewster m'a offert de rester chez lui jusqu'à la fin de ses jours, à peindre et à méditer. J'ai refusé. Je redescends dimanche 14 vers Delhi où je vais essayer de trouver un moyen rapide de rentrer en France.

J'ai reçu ce matin votre lettre. Vous êtes un chou et je sais que vous feriez l'impossible pour m'aider. Ne vous faites aucun souci pour moi et je regrette d'avoir pu vous donner ce

souci. Je veux absolument que vous ne vous sentiez aucun regret de n'avoir pu m'aider. Tout cela est sans importance et j'espère bien, plutôt, que les affaires de Max vont s'arranger.

Je ne pouvais plus rester à l'Ambassade de Delhi. Vous ne pouvez pas savoir le marasme dans lequel j'ai vécu au milieu de tous ces crétins distingués. Enfin je m'abrutissais dans la drogue. Et me voilà complètement désintoxiqué, en parfaite forme pour affronter les duretés parisiennes. Je veux rentrer en France pour étudier très sérieusement les fondements de la peinture et du dessin. Je veux aussi connaître la sculpture et surtout travailler avec acharnement la peinture. J'ai fait provision d'expériences multiples depuis 1939, il est temps que je réalise quelque chose — Paris me semble un excellent terrain de travail. Par ailleurs, je tiens beaucoup à mettre à l'épreuve de Paris la mystique indienne qui me bouleverse. Je veux écrire — sous forme de fiction — l'expérience intérieure que j'ai vécue ici en même temps que l'expérience humaine de la guerre et des camps : dans les deux cas j'ai touché à certaines profondeurs de l'homme que j'aimerais exprimer. Si le destin le veut, je reviendrai un jour aux Indes pour prendre définitivement la route.

Mais à Paris va se poser un problème matériel. Il faudra que je vive. Ma mère m'a télégraphié que je pouvais probablement réintégrer l'École Coloniale si je ne rentrais pas trop tard à Paris. Je me demande dans quelle mesure je ne pourrais pas concilier peinture et Colo ? Je pense notamment que les élèves de l'École sont payés, ce qui m'aiderait à vivre. Enfin ces deux années d'école — si ma réintégration est accordée — me permettraient peut-être de « voir venir », de savoir mieux ce que je veux et ce que je vaudrais. Il sera assez temps dans deux ans de savoir si je me consacre entièrement à la peinture ou à la littérature ou si je dois me résigner — faute de talent — à revêtir la livrée administrative. Qu'en pensez-vous ? Il est possible que j'arrive trop tard à Paris pour obtenir ma réintégration, en ce cas le Destin aura parfaitement choisi pour moi et je me consacrerai totalement à la peinture. Adviennent que pourra, les difficultés matérielles ne m'effraient pas trop.

Je voudrais tellement parler de tout cela avec vous, amie, avant de quitter les Indes. Mais ce me semble difficile. Je ne sais pas encore comment je vais faire pour rejoindre Paris.

C'est tellement idiot d'être arrêté par ces questions d'argent !

Encore une fois amie, ne vous faites pas de souci pour moi. Je vous embrasse de tout cœur, le cœur un peu lourd. Reposez-vous bien.

B.

Delhi, 22 novembre 1949

à Klari

Amie, je vous envoie ce mot rapide pour vous dire merci de votre télégramme à vous et à Max. Vous êtes des anges.

Il est sans doute trop tard pour recevoir de vous, maintenant, une lettre. J'ai pourtant hâte d'avoir votre avis sur ce que je vous écrivais dans ma dernière lettre d'Almora. Si par hasard — probablement — je ne venais pas à Karachi, écrivez-moi à Paris une lettre qui

attendra mon arrivée. Je tiens beaucoup à votre avis avant de me lancer dans l'École Coloniale.

J'ai quand même l'impression de tricher un peu avec moi-même et je devine un certain manque de courage de ne pas aller aux extrêmes conséquences de mes pensées. Je me fais un peu l'impression d'« abdiquer » quelque chose. Mais je me demande aussi dans quelle mesure la « vie de bohème » ne risquerait pas de me noyer complètement dans ses mille difficultés matérielles de chaque jour...

Aidez-moi un peu amie à voir clair en moi-même.

Je vous écrirai une lettre plus intelligente depuis Paris, ou depuis mon port d'embarquement, mais je me sens assez stupide en ce moment et je crève d'impatience dans ce Delhi que je déteste. Vous savez bien, amie, combien je serais navré si je ne devais pas vous revoir — je ferai l'impossible mais je pense aussi que notre amitié est assez profonde pour supporter la séparation.

Encore une fois vous êtes des anges tous les deux et je suis tellement touché de votre amitié.

Je vous embrasse amie

B.

Troisième étape

Retour en Europe (1950)

Paris, 27 décembre 1949

à Klari

(Satprem a donc vingt-six ans)

Amie. Bien sûr j'aurais voulu vous donner des nouvelles il y a longtemps — il me semble qu'il y a si longtemps que je vous ai quittée et je suis encore tout étourdi de cette descente des Indes, brutale, sur une planète étrange que je ne comprends plus très bien.

Figurez-vous un monde peint en gris, un peu cotonneux, comme dans ces rêves désarticulés où l'on court après un train fantôme — le ciel est au bord des toits — on court parce qu'il faut courir, c'est l'essentiel, et tout à l'heure on va peut-être entrer en pleins nuages

: direction Porte de Clignancourt ; vite parce que le portillon va se refermer et les vitrines font des clins d'œil mais on ne reconnaît plus sa tête, on a dû changer de tête à Concorde, vite, plus vite et les gens regardent par terre — ils regardent tous par terre — peut-être pour retrouver la bonne piste, vite encore plus vite parce que l'essentiel c'est de ne pas rater le dernier métro, le dernier métro pour n'importe où et tout le monde fait comme s'il connaissait la bonne direction, comme s'il allait quelque part mais personne n'est dupe, on culbute tous au même endroit dans la nuit humaine de l'Élysée, toute piquée d'étoiles, vite toujours plus vite parce que l'ère quaternaire pourrait finir d'un moment à l'autre, là-bas, au bout des Tuileries. On se rencontre, on fait comme si l'on se reconnaissait ; on se parle, on fait comme si l'on s'entendait, comme si l'on parlait la même langue — vite le prochain rendez-vous — comme si l'on était heureux, comme si l'on s'aimait — vite encore un rendez-vous — comme si l'on était « ravi de vous revoir », comme si l'on vivait, vite, mais personne n'est dupe parce qu'on va changer de décor dans une minute : on se change les idées, on change de cravate et de métro, on change de tête et on recommence, rien ne va plus faites vos jeux, impair rouge et passe, on passe vite dans les clous sous les phares : il est deux heures du matin et l'on saute sur le trottoir, un-deux-trois, de dalles en dalles comme si l'on jouait à la marelle, quatre- cinq-six — la nuit est au ras des réverbères et l'on saute d'humeur dans le vent glacé des carrefours. Maintenant le dernier métro est raté mais on court quand même, comme si la porte Maillot allait changer de place, on court après le temps qui file d'Est en Ouest à quatre cent milles kilomètres à l'heure, parce que, ici, la terre tourne et il faut courir plus vite qu'elle pour garder l'équilibre ; parce que, ici, la pesanteur pèse, la pression monte et la température descend, les prix gonflent et c'est un grand vide de cœur qui vous laisse tout pantelant, désarticulé, au bout de votre rêve, à trois heures du matin, dans une petite chambre de bonne, quatorze rue Machin sixième étage, troisième porte à droite.

Ma chambre a donc deux pas et demi de long et un mètre soixante et quinze de large, un lit d'enfant, une commode, un lavabo. Je vous écris tout emmitouflé dans un pull-over, une robe de chambre et un manteau. J'ai épinglé au mur une photo de la salle hypostyle de Louqsor avec ses colonnades immenses épanouies en lotus dans un ciel ocre, un ciel d'il y a huit mille ans. Le tableau de Brewster pend sur la commode avec ses neiges éternelles et je réalise tout à coup que je suis entré dans le temps, dans l'espace et que je suis devenu un élément du continuum physique, seulement j'ai un peu mal à la quatrième dimension — celle de l'âme — qui rentre péniblement dans les trois autres, la salope ! il faudra aussi changer d'âme — on fait

du « confection » pas cher aux Galeries Lafayette (rayon pour « hommes »). Oui, il va falloir changer d'âme si je ne veux pas me noyer dans cette galopade du temps ; quelle foire ! Amie, il y a tant de visages et je n'en reconnais pas un. Il y a tant d'amis que je n'en reconnais plus un. Il y a mon frère François qui me dit : « Tu as l'air d'un étranger. » Il y a la sœur de Francine qui me dit : « Vous avez l'air abruti... enfin, un peu dépaysé. » Il y a ceux qui disent : « C'est grand, les Indes ? et les fakirs ? » Il y a ceux qui disent : « Rendez-vous lundi à 6 h 45, je vous mettrai au courant... » au courant, au courant de quoi ? Ça n'a pas d'importance. Il y a ceux qui disent : « Vous n'avez pas changé. » Il n'y a personne qui dise rien... on parle, on parle pour combler les vides, le grand vide aspirant des rues de Paris. Mais tout le monde s'en fout et si l'on se regardait une vraie fois dans les yeux on éclaterait de rire ou on foutrait le camp épouvanté. Et puis il y a tous ceux qui ont le cœur plein d'une vraie grande misère, ceux-là aussi ont les yeux vides, collés sur l'asphalte, les ménages qui louent à deux cent francs par jour une piaule au Kremlin-Bicêtre et dont la chambre sert à faire des passes dans la journée, les miteux. Il y a tous ceux qui errent dans Paris, dans les métros et les cafés parce qu'ils ne veulent pas retrouver la petite solitude froide de leur chambre de bonne. Il y a des pièces de théâtre « très importantes » et des films « importants » et des livres « essentiels », il y a tant de

choses importantes que l'on ne sait plus où donner de l'importance. Il y a tout un peuple au regard absent et qui s'agite pour se faire croire qu'il vit.

J'ai donc revu « tout le monde » et j'ai dit à chacun ce qu'il attendait de moi. J'ai revu ma Mère qui fait la lessive et le ménage et la cuisine et le raccomodage et le marché. Ma Mère qui parle de « fins de mois » et des prix de la viande — ravie de me revoir et inquiète. J'ai revu mon Père qui parle toujours aussi sérieusement de la « Providence », communie tous les matins et critique les dépenses extravagantes du ménage. J'ai revu mon frère François qui travaille avec acharnement son concours, ne comprend pas pourquoi je suis revenu, est déçu par la nouvelle « orientation » de « ma vie » et s'étonne de mon manque de « ferveur » (ferveur ou agitation ?). J'ai revu mes frères et sœurs mariés pour la plupart — avec des enfants — et je n'en ai pas reconnu un.

J'ai revu Roger qui travaille très sérieusement sa peinture, sympathique, mais nous nous sommes vus entre deux rendez-vous et quatre apéritifs, quelques minutes. À Paris tout le monde est insaisissable. (...) J'ai vu assez souvent Y. que j'essaye de sortir de son marasme démoralisant. Je la trouve mieux physiquement qu'à Pondichéry mais on dirait que son ressort intérieur est cassé : elle continue à vivre parce que « ça se fait » ; c'est une espèce de désespoir calme. Elle est sans désir, sans goûts, sans envie, sans entrain et ne fait aucun effort pour « sortir de là », le feu se consume tout doucement, elle est déjà fanée et ne s'épanouira plus.

Enfin j'ai revu Baron... Vous aviez raison et au-delà. Il m'a développé sur tous les tons ses théories préférées : « Épouser une femme riche. “Arriver” par les femmes. Prendre une “maîtresse utile” dans “ les milieux en vue” de Paris. “ Réussir” pour avoir toutes les femmes. L'argent est la condition essentielle du Bonheur et le confort est le milieu indispensable à l'épanouissement des belles vertus. » À part cela je l'ai beaucoup entendu parler du Duc Untel et du Prince Untel, de son meilleur ami le Président Machin. À Garches, il m'a présenté « sa » maison, ses tableaux de maître, ses statues. Sa maison est située « dans le quartier chic » de Garches, sur la hauteur, « près du golf », à côté du château de son meilleur ami le Directeur de la Banque des Pays-Bas. Il est à tu et à toi avec tout le « gratin » de Paris, court les cocktails politiques, artistiques et littéraires, vit sur un grand pied (mais vous laissez volontiers payer les apéritifs). Je ne l'ai jamais vu qu'en compagnie d'une demi-douzaine de personnes et il évite soigneusement de me poser toute question sur ce que je fais à Paris ! Il m'a seulement « vivement encouragé » à faire l'École Coloniale en me disant que « plus tard » il pourrait m'être utile dans ma carrière mais que maintenant on ne pouvait rien faire sans diplômes. Depuis quinze jours je lui ai demandé trois fois d'écrire quelques mots officiels au Ministère pour « noter » mes services à Pondichéry mais il ne l'a pas fait et ne le fera pas, je n'insiste pas. J'ai essayé de lui dire la bagarre des derniers mois à Pondichéry lorsque T. [le secrétaire du gouvernement] faisait l'intérim ; il m'a répondu que sa vaisselle avait été mal emballée et qu'elle était arrivée à moitié cassée (« mais bien sûr ça n'a pas d'importance, tu as fait pour le mieux »). Enfin Baron a vu diverses personnes de ma famille et amis de ma famille, bien avant mon retour, et leur a dit que je n'étais pas un garçon « possible ». « Trop jeune », « maladroit », bref il m'a très diplomatiquement démolé dans le même temps qu'il m'écrivait à Delhi pour me dire qu'il ferait appel à moi à la première occasion. (...) À part cela Baron fait de la « haute politique » (il joue « la carte Général de Gaulle » — dit-il — mais il ajoute : « j'ai des amis dans tous les partis et les ministères peuvent changer, je ne crains rien »). Je crois que la fameuse « élégance » de Baron se limite à ses cravates. N'en parlons plus.

Mais comment puis-je vous parler de tous ces gens sans me tromper ? Il semble que tout le monde soit insaisissable à Paris. Je me sens au milieu d'une comédie bizarre dont je ne perçois pas le sens. Il me semble que je débarque d'une planète si différente et je ne suis pas encore réadapté au rythme de Paris. Quant aux femmes, j'en ai rencontré beaucoup d'élégantes mais je n'ai pas eu encore envie de me retourner une fois dans la rue... Il me

semble qu'un raz-de-marée a tout saccagé et j'essaye péniblement de réédifier une maison en ruine. Est-ce moi l'étranger ou tous ces gens sont-ils étrangers ? Je pense que le temps va arranger tout cela mais pour l'instant je n'ai pas encore « réalisé » mon retour à Paris. Désagréable sensation d'être dans un rêve étrange, sans réalité, sans épaisseur, séparé des autres êtres humains, hors de leur rythme.

J'ai été intégré à l'École Coloniale et j'ai repris mes cours : je me trouve au milieu d'une bande de jeunes garçons chahuteurs plutôt sympathiques, j'espère parvenir à me faire accepter. Dans tous les domaines j'éprouve un curieux décalage : il faut absolument que je sois « dans le coup » si je veux surnager. Les cours sont nombreux et me prennent tous les jours sauf le jeudi après-midi et le samedi après-midi : j'espère pouvoir peindre un jour mais pour cela il faudrait que je me trouve une chambre un peu plus grande et à peu près chauffée. Ce n'est pas commode et « c'est cher » (un mot très employé à Paris). Pour l'instant, je vis le plus possible « dehors » et ne rentre dans ma chambre que lorsque je ne puis pas faire autrement et le plus tard possible. À partir de fin janvier je toucherai 18.000 francs par mois¹ — c'est plus que je n'espérais...

Voilà amie mes premières impressions brutes. Je n'ai pas encore pu réfléchir depuis mon retour et cette lettre est mon premier effort d'analyse. Je suis sûr que tout « s'arrangera ». Je vous écrirai dès que ça ira mieux.

Il faut vous dire aussi amie combien j'ai été touché par l'accueil de Max, le vôtre ; vous avez été tellement chics pour moi. Plus je vais et plus je pense que l'amitié est la seule chose valable, et sans doute la seule chose qui puisse être totale, définitive.

Je vous embrasse fraternellement,

B.

Bonne année à vous deux.

...

1950

Paris, 9 février 1950

à Klari

Amie voilà longtemps que je médite de vous écrire mais il me semblait ne pas encore savoir où j'allais et j'attendais plus de clarté pour vous parler. Votre dernière lettre me laisse croire que vous n'avez pas reçu ma deuxième lettre de Paris, sans doute égarée par la poste, tant mieux, car ce que je vous y disais correspondait plutôt à une réaction de révolte qu'à une saine réflexion... (À propos de votre lettre, je pense qu'il est bien entendu, une fois pour toutes entre nous, que nous nous écrivons lorsque nous avons quelque chose à dire. Pourquoi vous excuser de votre silence ?)

1. Il s'agit d'anciens francs.

Vous me demandez, amie, si je me réadapte à Paris... ? Je ne suis toujours pas adapté — et je me demande si jamais je pourrai m'adapter à quoi que ce soit. Ce retour à Paris n'aura pas été inutile, il m'aura appris qu'on ne revient pas en arrière et je me retrouve ici, comme en 1939, avec cette même angoisse « qui est de n'être point » (« Citadelle »), cette même angoisse qui m'a jeté à corps perdu dans la guerre ou dans la drogue... J'ai changé depuis les années de Pondichéry car j'ai cessé de poser des questions inutiles à savoir si « le monde est absurde » ou s'il faut avoir « le courage de se tuer » ou encore si « l'humanité est bonne ou mauvaise, tricheuse ou sincère ». J'ai cessé d'accuser le monde et les hommes et de me révolter contre la bourgeoisie ou contre mon père, contre la société, contre la mort ou l'injustice. Je ne me bats plus contre des mots ou des philosophies — tout cela est passé —, je vis tout simplement et c'est contre mon angoisse que je me bats, c'est moi-même que j'accuse ou que j'essaye de sauver. Je ne discute plus de « la vie », j'essaye de vivre. — J'ai longtemps essayé de justifier ou d'expliquer mes actes par un certain nombre de concepts intellectuels et je baptisais de beaux noms « révolte, refus social, sincérité, dépouillement, authenticité », ce qui n'était au fond qu'une manière de SENTIR les choses instinctivement ou intuitivement. Ce n'est pas par révolte ni par courage, ni par défi, que j'ai fait la guerre ou que j'ai quitté Paris et laissé l'École Coloniale. C'est parce que je ne pouvais pas faire autrement, ce n'est pas par théorie mais par tempérament, par instinct.

J'ai donc cessé de me poser des problèmes intellectuels insolubles et de chercher des « raisons » ou des « justifications ». Dans cette lettre, je ne veux pas essayer de juger les choses ni moi-même, mais je veux essayer de vous dire ce que je sens.

À quatre ans de distance j'ai éprouvé la même sensation qu'il faut vous raconter : il y a quatre ans presque jour pour jour nous étions au Caire. Il y avait dehors dans les rues une sorte d'émeute et nous avons passé une partie de l'après-midi à bridger dans nos chambres à l'Hôtel de Paris. Vous étiez là avec Gilles et R. Tout à coup, au cours de ce bridge j'ai senti que je n'en pouvais plus, j'ai eu la sensation de m'éveiller d'un mauvais rêve, absurde. Je n'ai pas pu rester une minute de plus et j'ai couru me réfugier dans ma chambre. Vous comprenez, j'ai eu l'impression que tout cela était faux, une mauvaise comédie, j'ai été pris d'une sorte d'angoisse comme si « cela » ne pouvait pas continuer, tant j'avais la sensation de l'absurde. Je ne comprenais plus ce que je pouvais bien faire là à bridger, à bavarder — comme si c'était un autre que je ne comprenais plus, comme si, tout à coup, je m'étais retiré de ce moi-même qui bridgeait. Alors, en rentrant dans ma chambre, j'ai eu une sorte d'intuition angoissante que si je n'arrivais pas à tenir mon rôle dans ce bridge, à rester à la surface de moi-même, il n'y avait plus qu'à se suicider.

Et puis il y a quelques jours, j'ai passé une soirée avec Y. Vers une heure du matin, nous sommes allés dans une boîte, le « College Inn », on a dansé et puis tout à coup j'ai été submergé à nouveau comme au Caire par une vague d'absurde. Vous comprenez, amie, je n'ai pas pu rester une minute de plus dans cette boîte, ce n'était pas possible, c'était comme si je me noyais. J'ai mis Y. dans un taxi et je suis parti.

Vous comprenez, amie, tout se passe comme si je m'éveillais d'un rêve et que je me retrouvais tout à coup comme un grotesque déguisé en train de faire la cour à une fée Carabosse. Alors j'ai vraiment l'impression de perdre pied et de me noyer, je n'y suis plus, je ne sais plus ce que je peux bien faire là, je ne comprends plus — c'est comme si j'assistais à ma propre mort et que, dans le même moment, je m'éveillais à une vie nouvelle, souterraine, terrifiante. Ce ne sont pas des mots, Klari, ce ne sont pas des mots...

Et ce genre de sensation revient de plus en plus fréquemment : quand je suis à l'École en train de suivre un cours ou quand je dîne en famille, quand je suis chez Claire ou avec Gilles en train de discuter... Tout se passe comme si j'étais un acteur en scène avec un « trou de mémoire », je ne sais plus ce que j'ai à dire ni les gestes qu'il faut faire. C'est un grand vide

d'angoisse qu'il faut CONJURER , exorciser, à tout prix et immédiatement, sous peine de sombrer.

Et cette même angoisse m'envahit quand je ne suis plus distrait par rien, seul dans ma chambre. À ces moments-là je ne peux pas supporter de rester face à face avec cet autre moi-même, cet être intérieur qui me regarde et me donne le vertige. J'ai alors l'impression d'une impossibilité car cet être intérieur, je sais bien que c'est le vrai moi- même qui regarde l'autre, le pire.

Amie, c'est pour combler cet affreux vide, cette mauvaise angoisse, c'est pour étouffer cet autre visage de moi-même que je me suis jeté si joyeusement dans la guerre ou dans la drogue. Mais c'est aussi parce que j'étais en même temps fasciné par cet autre visage que je me suis tourné vers l'Ashram.

Alors, amie, je finis par comprendre une chose : c'est que la guerre ou la drogue, l'École Coloniale ou le « métier », l'amour et le cinéma, les voyages, « la foi »... tout ça ce sont des TRUCS *pour retarder le seul moment qui importe vraiment*, ce moment où l'on prend une vraie et totale conscience de soi-même : dans la mort... ou dans l'abandon de tous les masques, de tous les rôles, de toutes les quotidiennes comédies.

Je n'arrive pas à jouer le jeu comme il faut, je détonne. La mémoire m'abandonne et je ne sais plus les vieux gestes du répertoire, les bonnes paroles du « savoir-vivre ».

Pour pouvoir vivre comme tout le monde, il faut être EXTÉRIEUR à soi-même. Il faut, comme Pierre D.¹ et sa femme, faire son numéro pour la galerie, toujours le même, faire son numéro d'administrateur ou d'amoureux, de voyageur-qui-a-vu-des- choses ou encore le numéro de « l'ancien-déporté-il- fallait-voir-comment-il-était-quand-il-est-revenu ». (Et quand Baron me présentait, il ne manquait jamais d'ajouter : « je l'ai vu revenir sur une civière » ; ça fait bien dans le tableau, mais il n'était pas là quand je suis revenu.)

Non, amie, je n'arrive pas à rester à la surface de moi-même et à prendre sérieusement mon rôle. Autrefois je vous aurais parlé des gens qui « trichent » avec eux-mêmes mais je ne pense plus en termes de « tricherie » ou de « sincérité » — ce n'est pas une question de « principe », c'est une question de peau, de tempérament. Je n'appartiens plus à ce domaine du jeu, je ne peux plus rester dans cet état hybride, larvaire, entre cet être extérieur que je n'arrive pas à suivre et cet être intérieur qui me fait peur.

Je ne veux pas dire, amie, que cet être intérieur soit plus réel que l'autre — encore une fois je me sens loin de tout problème intellectuel sur la « Vérité » ou l'« authenticité » — et ce n'est pas tant la « Vérité » que je poursuis qu'une sorte de nécessité que je subis, et qui m'oriente suivant une certaine ligne de pente, naturelle, vers ma plus grande densité. Non, je n'imagine pas que cet être intérieur soit plus valable que l'autre, peut-être après avoir « arraché tous les masques », rejeté toutes les comédies, refusé tous les rôles, ne retrouve-t-on que *le vide*. Peut-être l'homme n'a-t-il d'autre réalité que celle de ses masques (et je pense à Nietzsche, « être superficiel par profondeur »). Peut-être... mais je n'y peux rien et je sais que ma véritable « aventure » s'inscrit dans un domaine spirituel, dans ce domaine tourné vers l'intérieur, lorsque l'on renonce à combler les vides par tous les Trucs sociaux, moraux ou sensuels, lorsque l'on accepte de faire face à ce vide — qui, peut-être, n'est que le premier visage d'une plus grande *plénitude*.

Pourtant, vous le savez, j'ai reculé devant Almora, devant l'Ashram, puisque j'ai voulu revenir en France. Car les Indes, ce ne pouvait être autre chose que l'Ashram, l'Ashram ou toute autre forme de vie spirituelle (et je le savais bien quand je fumais...) J'espérais trouver à Paris le petit « truc » qui m'aurait permis de vivre comme tout le monde, il aurait suffi d'un peu

1. Un peintre très « parisien ».

de « compréhension » de ma part — seulement je n'arrive pas à comprendre ce genre de vie que je mène, je n'y suis pas, je suis ici comme un étranger. Bien sûr, on me parle de « situation », de nécessité matérielle, d'avenir... mais qu'est-ce qu'un avenir qui ne signifie rien pour moi ? Et il n'y a pas de compromis possible, on ne transige pas avec des moments comme ceux de la chambre du Caire et les autres... Il ne peut pas être question d'avoir une « situation » et du « temps libre » pour les « choses intéressantes » : ce n'est pas possible, on ne peut pas superposer deux rythmes de vie si totalement différents, il faut — sous peine d'exclusion — s'intégrer totalement au rythme de la vie extérieure sociale, ou n'être pas.

Alors retourner à l'Ashram à Pondichéry ?... J'ai écrit une lettre à la Mère pour lui expliquer à peu près ce que je vous dis dans cette lettre et elle m'a répondu en me disant : « Vous pouvez revenir si vous le voulez. Vous connaissez, si vous décidez de revenir, le genre de vie que vous aurez à l'Ashram. Vous savez que c'est une vie simple et hygiénique, mais sans luxe. Vous aurez un travail selon vos capacités. Il faut que vous sachiez aussi que ce ne sera pas une vie de tout repos. Vous trouverez ici la lutte et même le conflit, et il faudra vous armer d'une aspiration persistante et d'une persévérance inébranlable pour vaincre les obstacles qui ne manqueront pas de se présenter sur le chemin de la Transformation. »

Mais amie, tout cela n'est pas aussi simple que je vous l'écris... Il y a bien le moment où je suis tout entier sollicité par cet être intérieur, mais il y a aussi le moment où, comme à Almora, je suis tout entier appelé par la route ; il y a le moment de la chambre du Caire mais il y a aussi le moment où tout mon être se bat aux côtés des personnages de Malraux, et il y a encore le moment où je suis à la barre de mon bateau, le moment où je peins et celui où je rêve d'une vie de pêcheur dans une île isolée... Il y a quelque chose qui se déchire en moi entre la contemplation et l'action — et finalement je ne vais au bout de rien sinon de mon réservoir à encre.

Il semble que notre personnalité soit formée d'une somme de « moments », constamment remis en mélange, malheureusement les proportions du mélange ne sont jamais les mêmes et l'on ne sait jamais quel est le « moment » vraiment essentiel, la ligne de plus grande pente...

Il faudrait pourtant que je décide quelque chose pendant qu'il est encore temps car, après, il sera trop tard et je serai pris dans l'engrenage de l'École (on nous verse une solde de 18.000 francs par mois moyennant un engagement de servir pendant dix ans dans l'administration des colonies. Sinon il faut rembourser la totalité des soldes dont on a bénéficié, c'est-à-dire que dans deux ans, à la fin de l'École, je devrais rembourser 24 x 18.000 si je devais tout plaquer !...).

À part cela je mène une vie de fauché et je ne sors guère de la petite chambre familiale que pour aller aux cours de l'École. J'essaie vainement de vendre mes tapis.

De loin en loin je vois X, Y, Z. En fait toutes mes relations humaines se bornent à mon frère François — heureusement qu'il est là.

Et je pense à votre vie à Karachi, souvent... Peut-être l'Amour suffit-il à combler les vides (?) Êtes-vous heureuse ? et je n'ose vous poser de questions... Ici la vie des êtres semble se délayer dans une morne grisaille de comptes de cuisine et de minimum vital — c'est finalement le seul « jeu » qui vous accapare, le grand laminoir niveleur.

Je ne sais pas ce que je vais faire et j'espère quelque inspiration mais j'ai l'impression que tout cela ne peut pas durer longtemps.

Je vous embrasse amie, fraternellement.

B.

Paris, 13 mars 1950

à Klari

Amie bien chère. Votre longue lettre qui contenait tant d'affection et de vérité. Plus que jamais j'ai besoin de vous savoir à mes côtés, malgré tout, malgré ce que je fais ou ce que je suis — je me sens si loin de tout le monde, et mes proches, mes amis même, s'éloignent comme si ma manière d'être était une menace personnelle pour leur vie, un scandale qui met en question les principes auxquels ils ont accroché toute leur vie... Je finis par représenter une sorte de danger contre lequel il convient de se protéger. Le vide se fait autour de moi — comme si je n'avais pas toujours été seul ! Ma famille est contre moi et même ma Mère. Partout ailleurs je passe pour un cinglé. Je ne me plains pas de cette solitude mais j'ai besoin de vous dire ce qui se passe autour de moi, besoin de vous dire cet espèce de tunnel noir que je traverse où il semble que tout m'abandonne, et mes intuitions les plus lumineuses et mes certitudes les plus solides. J'ai l'impression de vivre dans un monde de petits rongeurs qui m'attaquent comme s'ils avaient besoin de se défendre contre moi ! Et ce sont des conciles de famille, des réunions « d'amis » où l'on discute « mon cas », où l'on cherche des explications — car il leur faut trouver les bonnes petites explications qui calmeront leur conscience et leur permettront de « classer l'affaire ». Alors on me colle toutes sortes d'étiquettes sur le dos : Désadapté - Déséquilibré - Romantique - Révolté - Déraciné... que sais-je. Mais personne ne veut voir les vrais motifs de mon départ, précisément parce qu'il met en cause les fondements même de leur vie. J'ai l'impression de me trouver sur un vieux bateau qui fait eau de toutes parts et dont les membrures claquent une à une, alors on rafistole comme on peut, on bouche les trous, on s'agite, mais personne ne veut voir clair (je pense à ce magnifique passage d'un poème de Saint-John Perse : « Et ne voyez- vous pas, soudain, que tout nous vient à bas — toute la mâture et tout, le grément avec la vergue, et toute la voile à même notre visage — comme un grand pan de croyance morte, comme un grand pan de robe vaine et de membrane fausse — et qu'il est temps enfin de prendre la hache sur le pont ?... »).

Au milieu de ce lent naufrage, les seuls cris qu'on entend est ceux de nos représentants qui s'insultent et se battent comme des charretiers à la Chambre ; les seuls appels qu'on lise sont ceux des journaux où il n'est question que du dernier crime crapuleux, du dernier scandale politique et financier, de généraux compromis et de trafics ministériels. (Ce soir, en grande manchette dans les journaux : « Une femme donne en quatre heures 594 baisers à cinq hommes. ») Et les murs sont couverts d'affiches pour le dernier triomphe du cinéma français, « Manèges » : une ordure (interdit aux moins de seize ans, pour la publicité) qui fait appel à ce qu'il y a de plus vil, de plus bas, de plus frelaté. (...) Pendant ce temps, nos « intellectuels » disputent des querelles byzantines, Malraux fait des meetings R.P. F. et les ouvriers sont en grève pour une augmentation de salaires.

Personne ne veut prendre le problème par la racine, on bouche les trous et on fait du bruit... Toute cette civilisation était concertée pour notre sécurité — « l'avenir dans un fauteuil » selon les slogans des Compagnies d'assurance — et personne ne sait plus réagir au danger, improviser, tailler à la hache... C'est maintenant que l'on voit à l'œuvre ces 90% de Français qui étaient vichystes pendant la guerre, ne l'oublions pas ! — Ce que l'on sait faire le mieux, ce sont des jeux de mots et nos chansonniers de la « Lune Rousse » ont appelé : « Paix de travers » leur dernière revue. Oui, paix de travers, comme un mauvais pet qui est en train de tous nous empoisonner.

Se révolter ? mais que vaut une révolte qui n'est pas efficace ? Se révolter pour Moscou, se révolter pour Washington ? Le beau choix ! entre devenir un surplus américain ou une soustraction russe...

Non, le temps est venu de méditer, et de méditer gravement à la racine la plus intérieure des choses. Il faut apporter quelque chose de neuf au monde (et l'on parle de Karl Marx — né en 1818 ! — comme du dernier penseur des temps modernes !). Le problème n'est pas d'ordre économique ni social, c'est un problème de l'homme, un problème spirituel, et si une Révolution reste valable, c'est celle que l'on peut accomplir de l'intérieur.

Non, mon départ pour l'Ashram¹ n'est pas une fuite. Ce n'est pas un « salut » individuel. Je me sens homme par toutes les fibres de mon être et *responsable*, solidaire, de tout le mal qui s'accomplit. Je ne prétends pas garder les mains pures au milieu de cette boue mais si je puis être de quelque SERVICE, c'est en allant jusqu'à la racine des choses et en essayant d'EXPRIMER ce que j'aurai trouvé — si je trouve quelque chose.

Vous souvenez-vous de ce que m'écrivait A. Gide il y a cinq ans : « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis... Ils sont, ces insoumis, le “sel de la Terre” et les responsables de Dieu. Je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir. »

Je n'ai pas la prétention de « sauver le monde » mais je voudrais être de ceux qui voient clair... Et de quel service serais-je, enrôlé dans l'administration des Colonies ? Quelle pourrait être la force de ma voix ou d'un exemple parmi ces agités ambitieux ? Vous avez pu voir à Pondichéry qu'il n'y avait plus de colonisation que politique. Les colonies sont devenues un terrain de choix pour ajuster les majorités parlementaires de Paris et pour chauffer les petites cuisines-programmes des commissions internationales. Je ne me sens pas fait pour servir de rabatteur à ces escrocs. (Mon jeune frère François, qui préparait l'École Coloniale, va quitter l'École pour se lancer dans les études de Médecine. Plus je vais et plus je pense que la médecine est le seul métier qui reste valable pour un cœur pur. Pour moi, il est trop tard.)

Savez-vous quelle est la quintessence de notre civilisation occidentale ? Savez-vous quel est le produit de vingt siècles de christianisme ? — C'est le courtier d'assurance. Les gens ne savent plus vivre qu'assurés, assurés sur tout, sur la vie et l'avenir, contre l'accident et la mort et l'enfer, contre eux-mêmes surtout — une civilisation de garanties, d'escompte et de cautionnement : « Assurances tous risques, société anonyme au capital de vingt millions de fauteuils. »

Ma conviction maintenant, c'est que l'on n'obtient rien si l'on ne sait se risquer tout entier, se mettre en jeu totalement et dans un jeu qui dépasse les petites agitations superficielles de l'individu. Si je me permettais de paraphraser l'Évangile, je dirais : « Qui veut gagner sa vie la perdra. » J'accepte le risque de me perdre moi-même dans l'Ashram, sans doute pour trouver Dieu mais aussi peut-être pour trouver ma véritable voix, pour trouver un certain visage de l'homme dont je veux TÉMOIGNER .

Mais avant de repartir pour les Indes je veux réaliser un autre projet auquel je consacre actuellement tous mes efforts. Avec un jeune ami de mon frère qui a vingt ans, je veux acheter un petit bateau à voile et partir comme Alain Gerbault faire un grand tour de navigation : Atlantique - Cap Horn - Pacifique et Océan Indien. Je veux me mettre physiquement à l'épreuve avant d'aborder l'épreuve spirituelle. Je ne sais pourquoi mais j'attends beaucoup de cette « méditation du corps » — si je puis me permettre l'expression. J'ai toujours été dans mon véritable « climat » lorsque je suis en mer à la barre d'un bateau ; aussi bien dans le désert, sur les routes, comme en Afghanistan ou en Égypte. Toujours m'ont attiré ces lieux où l'homme est réduit à son essentiel.

Mais je ne sais si ce projet pourra se réaliser, il y a de grosses difficultés financières.

1. Satprem s'appêtait à partir pour Pondichéry, hésitait, traînait, puis Sri Aurobindo est parti en décembre. Alors Satprem s'est jeté sur une autre piste, qui était peut-être toujours la même.

(...) Si les choses ne s'arrangeaient pas nous nous embarquerions tous les deux au moment de Pâques pour une campagne de pêche sur un chalutier. (...)

En attendant, je mène une vie impossible à Paris au milieu de l'opposition générale et d'une obstruction systématique. Mon seul allié est mon frère François dont la présence est heureusement réconfortante. Je me retrouve maintenant comme il y a quelques années pendant les mois qui ont précédé mon départ de la famille pour entrer dans la Résistance... Il faut toujours résister à quelque chose.

Je vous embrasse Amie et attends impatiemment de vos nouvelles. Dites à Max mon affectueuse amitié.

B.

...

(Satprem démissionne de l'École Coloniale)

Paris, le 15 mars 1950

À Monsieur le Ministre de la France d'Outre-Mer

Monsieur le Ministre de la France d'Outre-Mer
S/c Monsieur le Directeur de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer
Direction du Personnel

OBJET

Lettre de démission

Monsieur le Ministre,

.

Pour des motifs d'ordre personnel, j'ai le regret de vous demander de bien vouloir considérer la présente lettre comme le témoignage de ma démission de l'administration des Colonies.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de mes sentiments respectueusement dévoués.

Signé : B.

(Réponse du Ministère)

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE

DE LA

FRANCE D'OUTRE-MER

27, rue Oudinot - PARIS (7^e)

6.7.50

DIRECTION DU PERSONNEL
2^e Bureau - 1^{ère} Section

N°38153

LE MINISTÈRE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

à Monsieur B
14, rue
Paris - 6^e

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, par arrêté n°856 du 2 juin 1950, dont ci-joint copie, votre démission d'élève de l'École Nationale de la France d'Outre-Mer a été acceptée. Vous voudrez bien m'accuser réception de la présente notification.

Pour le Directeur du Personnel

Le Chef du 2^e Bureau

(Signé : illisible)

Le Receveur Central des Finances
Remboursement des frais : 72.675 F.

Paris, 30 avril 50

à Bernard d'Oncieu

Bien cher vieux Bernard,

Il y a deux jours à peine je te conduisais à l'aérodrome d'Orly. C'est bête à dire mais je sens un grand vide. Kleber 86.10 ne répond plus mais c'est comme si il n'y avait plus de réponse nulle part, plus d'écho et je me sens dépouillé de ma meilleure signification.

Les mots n'ont pas de pudeur et j'aimerais mieux te dire tout cela dans les longs silences de nos soirées autour de la lampe — car il me semble vraiment que nous étions en communication parfaite, sur un même plan, et que ce contact n'était pas seulement celui de l'esprit mais d'un ordre plus subtil encore, presque physique, sensible. Et il me semble maintenant que le silence s'est fait où j'erre comme dans ces rêves ouatés, désarticulés, à courir après d'impossibles trains fantômes. Je suis ici comme un étranger sans système de référence car je ne suis pas « des leurs » et je ne parle pas le même langage. Tu comprends, je me trouve ici comme un acteur en scène avec un « trou de mémoire » et je ne sais plus le rôle ni les gestes

du répertoire ni les mots du savoir-vivre et tout cela m'apparaît comme une grotesque comédie où je suis tombé par erreur, où je suis de trop. Alors tu comprends peut-être pourquoi ta présence m'importe et l'absolu que je mets dans ton amitié, car elle est vraiment le témoignage que je ne suis pas seul dans un monde absurde.

Je suis sûr que cette lettre te paraîtra idiote mais j'ai besoin de te dire tout cela car j'ai toujours au fond de moi le vague espoir que quelqu'un me donnera le « mot de passe » qui ouvre les portes de cette espèce de prison dans laquelle je suis enfermé — et c'est bien autre chose que tous les trésors de Golconde et ceux des Maharadjas que je poursuivais au bout de la corde dans les nids d'aigle de Narkanda¹, mais cette espèce de monde fantastique que tu crées autour de toi, où l'impossible devient possible et où je suis comme délivré.

Ici je me sens déraciné, sans point de contact avec les autres, ma vision est comme faussée, je ne comprends plus, je suis en marge. Alors tu saisis peut-être toute la valeur que j'attache à nos soirées, à ta présence — comme si tu avais le pouvoir d'exorciser ces cauchemars.

Je crois que le seul moyen de me sortir de là, c'est de prendre la vie à bras le corps et de me plonger dans une activité débordante. As-tu *besoin* de moi ? Veux-tu que je joue le jeu avec toi ? J'espère que lorsque tu recevras cette lettre, tu auras pu voir clair dans tes affaires et que tu sauras si je puis t'être utile ou non. Je suis absolument décidé à m'empoigner avec les réalités matérielles puisque, après tout, c'est le seul moyen de gagner sa paix et son indépendance. J'irai jusqu'au bout et, à deux, l'aventure sera plus légère.

Si j'ai hésité à te répondre aussitôt à Paris c'est que j'étais tenté par le mirage d'une aventure solitaire au Mexique. Mais plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé qu'il y a un grand jeu à jouer aux Indes et que seul tu peux jouer dans la grande tradition des de Boigne². J'ai une totale confiance dans ta qualité et dans le succès de ton aventure que je voudrais « notre » aventure.

J'attends donc ton signal.

Fraternellement.

B.

Paris, 1^{er} mai 1950

à Klari

Amie bien chère,

Depuis deux mois j'ai vécu dans une espèce de tourmente pleine de contradictions, d'espoirs et de déceptions — c'est pourquoi mon long silence. Dans ma dernière lettre, je vous parlais d'un

1. Parmi leurs aventures, Bernard d'Oncieu et Satprem étaient allés à Narkanda, à la frontière du Tibet, en quête d'un trésor que l'on disait caché dans un nid d'aigle inaccessible, au fond d'une antre, sur une paroi à pic. Ils ont bien retrouvé le nid d'aigle où Satprem était descendu au bout d'une corde, mais pas le trésor, après avoir vainement creusé dans la fiente d'aigle.

2. Le Comte de Boigne, Général savoisien au service de l'Inde. Il commanda en chef les troupes du prince Mahrâte Scindia. Bernard d'Oncieu était également savoisien.

retour à l'Ashram mais aussi d'une croisière autour du monde sur un petit voilier. Mon idée était de me soumettre à cette épreuve physique avant de me lancer dans une vie plus contemplative. J'ai donc remué ciel et terre pour obtenir les fonds nécessaires à mon expédition (je n'étais pas très exigeant, je demandais 300.000 francs) et je me suis adressé à de grands journaux, magazines comme « Match » et à des agences photographiques en promettant un grand reportage journalistique et photographique sur mon expédition. Les divers directeurs se sont montrés très intéressés par mon projet (il faut vous dire que le voilier faisait 8 m 50, pas de moteur auxiliaire, le passage du Cap Horn etc. etc.). Mais personne n'a voulu risquer trois cent mille francs sur ma peau. La mort dans l'âme j'ai dû renoncer à mon projet.

Ce mois, que j'ai passé en multiples démarches pour réaliser mon expédition, a réveillé en moi le goût de l'action et je me suis retrouvé sans grande envie de m'enfermer dans un Ashram. Bien sûr, je reste persuadé que l'Ashram représente une essentielle vérité ou, plus exactement, une vérité qui m'est essentielle — mais cette vie contemplative ne répond qu'à un pôle de moi-même, le pôle mystique ; mais il y a un autre pôle, celui que j'ai mis en service pendant la guerre, le pôle actif et aventureux. Je pense, après tout, qu'il ne faut pas choisir entre les deux mais bien plutôt les accepter tous deux, l'un après l'autre, et ne se retrancher dans la vie contemplative qu'après avoir épuisé la vie active.

Ainsi, après l'échec de ma croisière, j'ai formé d'autres projets d'aventure : j'ai voulu partir pour le Mexique — toujours avec cette idée de mener une vie rude, aventureuse et en plein air. Je pensais que la vie d'une Hacienda ou d'un Ranch me conviendrait. J'ai donc fait toutes les démarches pour obtenir un visa d'immigrant. Inutile de vous dire que je me suis cassé le nez. Je me suis heurté à des histoires de « quota », de « contrat de travail », de législation défensive. De plus, je ne suis ni un « technicien », ni un « expert », ni un « spécialiste ». Bref, je suis un bon à rien.

Après l'échec mexicain j'ai fait d'autres démarches auprès de l'Ambassade de Colombie d'abord, puis du Pérou ensuite, avec l'idée d'immigrer et de travailler dans ces pays neufs. Je me suis heurté là aussi aux mêmes objections. Échec encore.

Sans me décourager, j'ai formé un autre projet et je suis allé à l'Ambassade d'Amérique pour demander un « visa d'étudiant » afin d'entrer à l'Université américaine du Texas — cette université est spécialisée dans l'étude des pétroles et je pensais qu'un dipl^mé de cette université me permettrait de voyager à travers le monde dans tous les pays à pétrole, de faire de la prospection pétrolière et de mener une vie assez rude sur les « fields » — mais là, je me suis heurté à toutes les conditions draconiennes qui protègent les universités américaines contre la peste étrangère. Enfin l'interdiction pour un étudiant étranger de gagner sa vie pour payer ses études m'a obligé à abandonner ce projet. Il existe bien un système de « bourses » mais pour obtenir la « bourse », il faut justifier de tout un « background » familial, religieux, racial, politique etc. etc... Je renonce.

Inutile de vous dire que pour chacune de ces démarches, il fallait produire des extraits de naissance, casier judiciaire, pièces militaires, dipl^mes, photographies, empreintes digitales et mensurations crâniennes (j'oubliais les analyses du sang pour la syphilis et les analyses de selles pour les amibes...), et par-dessus le marché un *curriculum vitæ* de toutes vos activités depuis 1933 et la preuve de votre blancheur à l'égard des communistes.

Merde...

Mais je ne me suis pas découragé pour si peu et j'ai mis en branle toutes mes relations maritimes pour me faire engager comme matelot sur un chalutier de la Rochelle. J'ai aussi essayé de me faire engager comme mousse sur un « Terre Neuve » de Saint-Malo. Mais comme je n'appartenais pas au syndicat des pêcheurs ni à une École de pêche et comme je ne figurais pas sur les registres de l'« inscription maritime », on m'a envoyé promener.

Bref, dorénavant, lorsque je dois remplir les fiches de police j'écris : Profession - Vaurien.

Je suis pris comme un rat dans une trappe. Le monde se ferme, rétrécit, perd toute fantaisie. Place aux techniciens-spécialistes-experts ! On ne peut plus rien faire à moins d'être mis en carte, enrégimenté, syndiqué, étiqueté, quatre par quatre — à moins de répondre à douze pages de questionnaires, six fiches de police, trois cartes anthropométriques, deux empreintes digitales et un passé conforme.

Tout ce qui me reste, c'est ma révolte et ma volonté de refuser tout compromis avec cette société trop bien organisée. Tant pis si je suis de trop.

J'oubliais de vous dire ma dernière tentative : j'ai voulu me faire engager comme menuisier dans une fabrique de savon pour fabriquer les caisses à savon. Je me suis heurté au syndicat et l'on m'a offert une place de « manœuvre temporaire ». Parce que je ne peux pas non plus rester chez moi (bien que je n'y prenne qu'un repas par jour lorsque mon père n'est pas là). Mon père m'a mis en demeure de gagner ma croûte ou de déguerpir. Il a raison d'ailleurs. Mais c'est bien fâcheux d'être bon à rien non syndiqué.

Alors je repars pour les Indes, à Delhi, faire des « affaires » avec Bernard d'Oncieu (s'il veut encore de moi). Mon beau-frère m'avance le prix d'un billet par avion contre mes tapis et je débarquerai à Karachi par Air France vers la fin de ce mois. (À moins que les Indes ne me refusent leur visa.) Je vous câblerai la date exacte de mon passage à Karachi — je vais être si heureux de vous embrasser.

Voilà donc les nouvelles. Delhi et d'Oncieu sont ma dernière chance. D'ailleurs, j'en suis arrivé à ce point où tout m'est totalement indifférent. Je me sens vraiment léger, détaché de tout, sans racines — un parfait vaurien nomade.

Quand je passerai à Karachi, je vous ferai lire quelques admirables poèmes de Saint-John Perse et vous montrerai peut-être quelques croûtes de mon cru (je pars passer quelques semaines à Belle- Ile pour faire de la peinture. Mon smoking fait les frais du voyage).

Écrivez-moi quelques lignes.

Je vous embrasse un peu désespérément.

B.

à Bernard d'Oncieu

Paris, 29 juin 1950

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

Je reçois ta lettre à l'instant et j'y répons aussitôt. Je suis très touché de ton amitié et de ta façon désintéressée de juger le problème, d'autant plus que je sens ta solitude, tes dépressions comme si j'étais près de toi. Bien sûr, tu m'inquiètes et je suis attaché à ta victoire, à ta réussite parce que toute ton attitude et ta vie sont un défi à ce monde absurde, à ce monde de robots syndiqués et il m'importe que tu réussisses, que tu démontres que d'autres valeurs ont encore cours, sont encore possibles dans notre monde moderne. Ta victoire et ta réussite doit être celle de tous les gens qui refusent de devenir des « robots » comme tu l'écrivais à mon frère François. Non, ta vie n'est pas un « non-sens » ; elle me semble au contraire chargée de signification profonde — c'est bien pourquoi, d'ailleurs, elle suscite l'opposition et la bave de tous les petits « notaires » du monde. Il ne faut pas te décourager, il ne faut pas abandonner cette partie que tu joues pour nous tous qui refusons de perdre notre

personnalité. Mais j'ai peur que tu ne te laisses « baiser » par la drogue et que tu ne te laisses aller à une connerie quelconque dans un de ces moments de « dépression » dont tu parles. Et pourtant, Dieu sait que je te comprends, Dieu sait que je sens ta solitude... Sois confiant mon vieux Bernard, tu finiras par avoir la victoire que tu mérites.

En ce qui me concerne tu vois parfaitement juste : je dois être seul à prendre mes responsabilités et à construire ma vie sur moi-même et non « à la traîne » des autres. Toutes mes tergiversations ne sont pas l'expression d'une « crise de volonté » comme tu me l'écris mais l'expression d'une « crise de conscience ». Si j'hésite, ce n'est pas entre la Nouvelle Calédonie ou Madagascar ou l'Afrique ou le Mexique ou Delhi mais c'est entre l'Aventure extérieure et l'Aventure intérieure, entre l'Aventure quelle qu'elle soit dans le monde et l'Ashram.

L'expérience de ces derniers mois a été utile : j'ai enregistré une série d'échecs : échec de ma croisière autour du monde, échec de mes projets Mexique- Amérique du Sud, échec d'un projet Sahara, etc. Partout je me suis heurté à des histoires de « contrat de travail » ou de législation ou de « quotas d'immigration ». Le monde n'est plus ouvert qu'aux spécialistes ou aux techniciens, à ceux qui entrent dans les cadres — le monde se referme et les déserts mêmes sont mis à l'engrais. Bref, une sorte de logique implacable des événements semble me démontrer que l'« Aventure » n'est plus permise dans le monde moderne.

Et cependant je reste persuadé que notre époque n'est pas plus absurde que les autres et que, comme les autres, elle a sa signification profonde : certes, le monde n'est plus un terrain d'expérience pour de grands aventuriers comme les Pizarre ou les Lawrence ou les Lyautey. L'époque n'est plus aux « conquistadors » mais aux « colons » et aux « commerçants ». Si l'Aventure n'est plus possible c'est qu'il faut aller chercher l'Aventure véritable dans sa dernière forteresse : l'Aventure intérieure. Face à une organisation politique et sociale dévorante, la seule chance de salut pour l'homme est de « s'intérioriser » et de transformer le monde par l'intérieur. Telle est peut-être la signification profonde de notre époque... ? Il est assez significatif, même, qu'un homme comme toi soit aussi amené à penser une « Retraite en Himalaya ».

Mais je pense aussi que ce monde de tous les jours, si décevant soit-il, est notre « première terre et notre première argile », que c'est notre seul champ d'application — c'est pourquoi je ne considère pas cette « Aventure intérieure » dont je te parle, comme un prétexte pour une évasion facile hors du monde, comme une fuite hors des difficultés matérielles. Je ne crois pas au « Royaume des Cieux », je ne crois pas que nous ayons le droit d'échapper au monde et de faire égoïstement notre « salut ». Je suis persuadé, au contraire, que nous devons avoir une prise sur le monde, un certain rayonnement.

Mais quelle peut être cette prise sur le monde, ce rayonnement alors que nous sommes nous-mêmes une sorte de tourbillon complexe de désirs, de pensées, de réflexes, d'habitudes, de vouloirs et de projets ? Alors que nous changeons au gré de nos humeurs, au gré d'une pipe ou d'une contrariété ? L'instabilité semble être notre marque. Et c'est notre permanence qu'il faut trouver, notre centre de gravité au-delà de toutes les fluctuations extérieures, au-delà de tous les remous superficiels.

Ainsi je crois qu'il faut d'abord retrouver notre divinité intérieure, notre « Soi » intérieur, essentiel, avant de pouvoir prétendre avoir une action sur et dans le monde, un rayonnement quelconque, avant de pouvoir accomplir l'action qu'il faut accomplir de toute nécessité et non pas n'importe quelle action née du hasard d'un désir, d'une rencontre ou d'une idée passagère.

C'est ainsi que je suis amené par une logique intérieure, aussi bien que par la logique des événements, à penser que l'Ashram est le moyen d'arriver à cela. Je ne considère pas l'Ashram comme une « retraite » ni comme une « fin » mais comme une *étape* qui doit être marquée par la reconquête de ses vérités intérieures et de ses forces vives, par une prise de possession de notre réalité essentielle et alors, alors seulement, après, on peut espérer

retourner dans le monde pour témoigner de sa vérité intérieure et agir là où il faut, quand et comme il faut... Bien sûr le risque est grand, on risque de se perdre, de se pétrifier en Dieu — si je puis dire ; une sorte de noyade cosmique... Mais le risque en vaut la peine. Se risquer soi-même tout entier, se mettre totalement en jeu, est-il jeu plus digne d'être joué ?

Le tout est de prendre une décision et d'aller jusqu'au bout. Ainsi, à moins qu'une aventure extraordinaire ne vienne à se présenter, j'ai décidé de m'embarquer le 22 septembre à bord du *Félix Roussel* qui me conduira à Colombo dans les premiers jours d'octobre et à Pondichéry. Il est possible qu'avant de faire ce grand plongeon dans l'inconnu de l'Ashram j'aie fait un tour à Almora via Delhi. J'aimerais tellement te revoir et bavarder avec toi.

Courage mon vieux Bernard. Je t'embrasse avec toute mon affectueuse amitié.

B.

Saint-Pierre, 13 août [1950]

à Klari

Amie bien chère, me voici loin de vous, arrivé ce matin dans ma Bretagne, déjà j'ai navigué et essuyé de bons paquets de mer, déjà j'ai épuisé ma joie. Que me fait tout cela... Je me retrouve ici tel que j'étais, il n'y a pas moyen de se fuir, nous sommes condamnés à nous-même et à n'être rien que nous-même.

Que suis-je revenu chercher ici dans ce pays de ma jeunesse ? Une jeunesse que je n'ai jamais eue, des visages qui déjà se sont enfermés dans le petit monde qu'ils ont opiniâtement sécrété... Je suis venu retrouver des êtres pour qui JE COMPTE et la sensation rassurante d'être compté pour quelque chose de valable par des êtres qui m'aiment et qui se sont fait une belle idée de moi, définitivement fautive — cette ridicule obstination à faire revivre les morts, à reparcourir une route où l'on ne trouve plus que l'ombre de soi-même.

Déjà je me retourne vers Pondichéry et j'évoque avec un bouleversement grotesque la silhouette rouge de Z comme un long géranium, les nuits moites où grésille l'opium... De toutes mes forces j'essaie d'êtreindre quelque chose, de garder quelque chose de solide mais tout fout le camp, c'est une déroute.

Vous ne pouvez pas savoir, Amie, le vide affreux où je coule à pic. Il ne me reste rien, parce que sans doute j'ai voulu mettre mon Bonheur hors de moi-même, dans les êtres, dans les paysages, parce que je n'arrive pas à admettre ma solitude, parce que j'ai peur de mon vide. Je suis une pauvre machine creuse, une contrefaçon, une fautive monnaie et je n'arrive même pas à me faire illusion à moi-même.

L'impression que tout a glissé entre mes doigts comme le sable. Vous comprenez, je me précipite comme un affamé et je ne rencontre qu'un mirage, un faux semblant d'amitié, d'amour, de jeunesse.

À Paris j'ai aussi voulu retrouver M., la petite barmaid — et tout a recommencé, sans joie, sans amour vrai, simplement pour meubler cet affreux vide. J'ai l'impression d'être pris à un piège, de revoir pour la centième fois la même scène d'une pièce que je connais par cœur ; comme dans *Huis Clos* il ne reste plus qu'à « terminer » en disant : « Continuons. »

Je suis comme désincarné. Je n'arrive pas à participer à la vie des autres, à leur amitié, à leur amour, à leurs conversations, à leurs intérêts et à leurs préoccupations. Je regarde tout cela du dehors, je suis toujours « en marge », toujours à côté, jamais « dans le coup ». Quand je parle, c'est comme si un autre parlait et je fais semblant d'avoir une opinion, une idée, je fais toujours comme si.

Il y a quelque chose d'insupportable dans cette solitude lucide, qui ne vous épargne pas, qui ne tolère aucun truc. Vous comprenez, le drame, c'est qu'il n'y a pas moyen de tricher.

Et vous, vous qui êtes comme ma chair, je vous devine encore inquiète ? Klari, ma sœur, quand serons-nous enfin dévorés par le Temps, qu'on n'en parle plus, qu'il n'y ait plus rien à dire, plus rien à constater ?

Le dernier truc que je garde dans mes manches, comme la carte bisautée d'un mauvais tricheur, c'est ma mort. Je veux encore espérer en moi-même et parce que votre confiance en moi me tient chaud encore.

Je viens de recevoir votre lettre me disant votre Bonheur. Cela me donne beaucoup de joie de vous savoir heureuse, enfin, tout simplement, sans histoire et sans phrases.

Au fond Klari, je suis un impuissant de la joie.

18 août. Klari, ça va mal. Je me sens plus mal que jamais, en dérive. Je ne devrais pas vous écrire cela mais si ce n'est pas à vous, à qui pourrais-je dire ce que je suis ? Je suis comme effondré devant mon inaptitude à prendre la vie. Vous comprenez, la tendresse de ma Mère ne me réchauffe pas, la jeunesse heureuse de mon frère François me fait mal comme un reproche. Je n'arrive pas à COMMUNIQUER. Je suis enfermé en moi-même, noué et je n'arrive pas à ouvrir toutes grandes les portes pour respirer l'air du large.

Et puis je sais, je sais maintenant avec certitude que Saint-Pierre, Calcutta, Pondichéry, Bombay, Karachi ou Shanghai ne m'apporteront que l'image triste de moi-même.

Plusieurs fois par jour, quand je suis seul avec ma Mère, je me sens prêt à pleurer comme un enfant, sans savoir pourquoi, sur moi-même. Je suis comme perdu. Je suis foutu.

Et puis je peux bien vous le dire, vous savez bien que je pleure comme un con en vous écrivant ceci. La mécanique ne tourne plus.

Je voudrais bien pleurer d'Amour ou d'un échec ou d'un abandon, mais je pleure dans le vide. Et si vous me méprisez pour cela, je m'en fous car ça peut craquer de partout, il n'y a plus grand-chose de solide.

Et puis assez de mots.

Mais pourquoi Klari ? pourquoi ? pourquoi...

18 août 1950

B.

L'année 1950 s'est terminée dans une grande tourmente pour Satprem, même son amie Klari l'avait rejeté. En fait, personne autour de lui ne comprenait le traumatisme dévastateur qu'il vivait depuis sa sortie des camps — « l'homme » était mort, on lui avait arraché son humanité, on ne POUVAIT PLUS croire en l'homme après le wagon noir qui l'emmenait à Buchenwald. Il fallait revivre d'une autre façon, ou mourir pour de bon.

Puis, il y eut ce jour du 5 décembre 1950 où Satprem apprit le départ de Sri Aurobindo... Un écroulement. Il avait perdu son dernier cap.

Dans ce désespoir, un matin, Satprem était passé devant le bureau des Messageries Maritimes. Dans la vitrine, il y avait une grande planisphère avec un petit fil rouge qui traversait l'Atlantique et allait de la France à la Guyane. Il a décidé : je vais là — ça, ou le diable.

Parmi les fragments d'écrits de Satprem, il y avait celui-ci qui aurait pu dater de cette époque :

Fragment

Sans date

Je veux aller jusqu'à l'extrême de moi-même ; avoir le courage de s'assumer soi-même jusqu'au bout.

Au fond je reste avec l'obsession du camp de concentration, de la mort. Je continue de regarder le monde et les hommes avec ce regard que j'avais dans le panier à salade qui me transportait de Fresnes à la rue des Saussaies lorsque je regardais à travers les fentes la foire de Denfert, les autres hommes « vivants ». Je reste de l'autre côté des grilles, comme pris au fond d'une trappe, comme si j'avais déjà un regard de mort... Depuis, il me reste une espèce de besoin de DÉFIER la vie, la règle, l'ordre.

Je ne me sens bien vivre qu'à cet extrême où la vie s'affirme contre la mort — à l'extrême bord du précipice où l'on doit connaître l'ÉQUILIBRE, ou tomber.

Quatrième étape

La Guyane (1951)

1951

(Satprem a vingt-sept ans)

Paris, 8 mars 51

à Klari

Amie, pendant de longs mois j'ai vécu avec votre lettre qui m'a fait mal. La seule réponse que je pouvais faire ne pouvait pas être de l'ordre des mots puisque vous croyez ces mots « creux et vides de sens » ; je ne pouvais vous répondre que par un acte — que vous interpréterez comme vous voudrez.

Je quitte la France demain matin pour Cayenne en Guyane. J'ai toujours eu l'illusion que je ne pouvais donner le « meilleur » de moi-même — s'il existe — qu'en me mettant au pied du mur. C'est ce que je vais tenter. Je pars là-bas pour le meilleur et pour le pire et pour savoir ce que je vaudrais. L'expérience prouvera si je ne suis qu'une baudruche gonflée de vents et de mots ou s'il y a autre chose. Si je le peux, je vous tiendrai au courant des résultats.

Je ne connais personne là-bas, je n'ai aucune situation et j'arriverai avec cinq mille francs en poche. Mais il paraît qu'il y a de grandes richesses dans les forêts vierges. Pour une fois, je veux essayer de m'empoigner avec des difficultés matérielles.

Malgré tout ce qui peut arriver et tout ce qui s'est passé ces dernières années, il y a une sorte de sentiment qui n'a cessé de croître et de prendre de la valeur à mes yeux, c'est l'amitié. Malgré ces silences je n'ai cessé de penser à vous. Par-delà tous les jugements, malgré les différences, j'ose espérer que ce qui a existé entre nous est irremplaçable et ne peut pas disparaître.

Je vous embrasse amie avec Max.

B.

*c/o Bureau Minier Guyanais
c/o Cayenne
c/o Guyane française*

Cayenne, 3 avril 51

à Klari

Amie, ces lignes pour vous dire que mon aventure s'arrange assez bien, après quelques jours un peu angoissants.

Je suis engagé « à l'essai » comme « aide-prospecteur-géologue » par le « Bureau Minier Guyanais ». Je pars demain, loin vers l'intérieur, en forêt vierge où je dois — avec un jeune géologue qualifié — faire de la prospection, à la recherche de l'or et de la bauxite. Je me sens très heureux, confiant en ma bonne étoile.

Malgré tous ces « mots » que vous m'avez reprochés, je reste toujours le même, assoiffé d'Absolu, et il n'y a guère que la mort qui saura user ma fièvre. En attendant, c'est vers la vie que je marche et le cœur plein d'une sorte de joie farouche. Heureux d'être seul.

Vous pouvez m'écrire — si le cœur vous en dit —, on fait suivre le courrier, en principe, avec le ravitaillement, par pirogue, une fois par mois.

Vôtre B.

B.

Cayenne, 3 avril 51

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, ta lettre m'attendait poste restante à mon arrivée. Tu ne peux pas savoir comme ton amitié, ton affection m'ont aidé dans cette sorte d'abandon où je me suis trouvé. Plus que jamais je ressens de façon profonde cette chose essentielle qui existe de toi à moi et j'évoque souvent ce jour où nous nous retrouverons pour partager la même aventure.

Mon aventure actuelle est en bonne voie, après quelques jours qui furent assez angoissants comme tu peux l'imaginer. Je viens d'être engagé « à l'essai » comme aide-prospecteur par le « Bureau Minier Guyanais » et je pars après-demain pour la forêt vierge, loin vers l'intérieur où je dois rejoindre (en pirogue) un jeune géologue. Nous devons faire de la prospection d'or et de bauxite. Évidemment cela va être une vie assez rude avec le climat et les bestioles mais je suis ravi, ma croûte est assurée pour quelque temps et je vais avoir là l'occasion d'apprendre une technique, qui peut servir pour de futures aventures, et de connaître les coins intéressants du pays. Cette forêt vierge est inexploitée et très riche ; il faudrait avoir de gros capitaux pour mettre en valeur tous les filons — je ne puis m'empêcher de rêver et d'imaginer qu'un jour, avec les connaissances que j'aurai acquises, nous pourrions monter ensemble une expédition privée — si d'ici là les petits caïmans ne me mangent pas ! mais je suis coriace, gonflé à bloc et très confiant en ma bonne étoile.

Je ne veux pas te raconter en détail ces premiers jours où j'en ai bavé avec mes 4.500 francs en poche, seul, à tourner en rond dans cette petite ville sordide — maisons de bois et toits en tôle ondulée —, campé dans un dortoir de l'hôpital (l'auberge la plus économique). Enfin tout s'est bien passé.

Je voudrais te savoir meilleur moral ; je me dis heureusement que cette ravissante fille auprès de toi doit t'aider à tenir le coup. Il faut que tu tiennes le coup mon cher vieux, malgré ces années qui t'ont mis à rude épreuve, il faut que tu aies confiance, il faut que nous nous retrouvions. Voilà. Je t'embrasse.

B.

En-bas-bois, mai 1951

« En-bas-bois », mai 51

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, ta lettre est venue au milieu de la brousse (« en-bas-bois » comme disent les indigènes) m'apporter ce témoignage de notre amitié, d'une amitié qui semble s'approfondir avec le temps — tu es de plus en plus nécessaire à ma vie, de plus en plus proche de moi, de cœur et d'esprit, comme l'un de ces très rares êtres chers qui donne un sens et une ampleur à une vie qui serait autrement si solitaire, si absurde. Comme toi je suis dégoûté de mes contemporains mais, en même temps que ma vie se dépouille de toutes ces « relations » inutiles, elle se relie plus fortement aux seuls êtres essentiels. Mais tu sais cela et je voulais seulement te dire la joie que m'a donnée ta lettre et l'affection dont elle témoigne.

D'ailleurs je suis persuadé que nous allons nous retrouver et mener ensemble une grande aventure. J'ai l'impression, actuellement, d'un temps d'épreuve et de préparatifs pour le jour où nous reprendrons la route ensemble. Je crois en toi Bernard et je suis si heureux de te voir animé de cet esprit combatif malgré et à cause même des difficultés que tu rencontres en ce moment... Et ce voyage au Népal ?... Il faut t'accrocher ; non pas aux Indes mais à cette qualité de « résistance » envers et contre tout — j'aime à te savoir prêt à tout recommencer « à zéro ». Alors, vraiment, si d'ici décembre prochain tu n'as pas réussi le grand coup aux Indes, tu viens me rejoindre ? En six mois j'ai le temps de préparer « notre » aventure — car il y a quelque chose à faire ici comme je vais te l'expliquer tout à l'heure.

J'aurais voulu t'écrire plus tôt mais je mène une vie harassante physiquement de six heures du matin à six heures du soir et le soir je m'effondre dans mon hamac. Je suis ici en pleine forêt vierge, à plusieurs jours de pirogue et de marche de Cayenne. Depuis bientôt deux mois je suis complètement séparé du monde civilisé avec un jeune géologue assez sympathique et une poignée d'ouvriers nègres et antillais. Le travail est assez passionnant, il consiste à faire la carte au 1/10.000^e de notre secteur de forêt vierge et à prospecter systématiquement tous les coins susceptibles d'être exploités soit pour l'or soit pour la bauxite. Je suis maintenant « initié » au métier et je pars tous les matins à l'aube avec cinq indigènes, une boussole, un marteau de géologue pour voir ce que les « cailloux » ont dans le ventre et un « sabre d'abattis » pour tracer mon chemin dans la forêt. Tous les jours je fais mon « morceau de forêt vierge », c'est-à-dire que je trace quelques centaines de mètres de piste dont je relève la topographie (direction, altitude, accidents de terrain, courbes de niveau, etc.). Lorsque le terrain semble favorable je fais faire un « trou » ou sondage pour repérer l'allure du filon de bauxite, ou des « batées » dans les torrents pour voir la teneur en or des alluvions. Le soir, en rentrant, je fais la carte du secteur prospecté. Les résultats et des échantillons sont envoyés à Cayenne au « Bureau Minier » qui décide si le secteur vaut la peine d'être exploité. Nous vivons dans une hutte de branchages, appelée carbet, et lorsqu'un secteur est terminé, on transporte le campement plus loin. J'aurais du mal à te dépeindre la vie primitive que je mène, une vie d'« homme des bois » avec des vêtements qui se transforment vite en guenilles, une barbe hirsute car on ne prend plus le temps de se raser, et des cheveux trop longs (le cocasse de l'histoire, c'est que les ouvriers m'appellent « Monsieur Ange » car ils n'arrivent pas à dire mon nom. Je t'assure que j'ai l'air rien moins qu'angélique !). Malgré tout, on reste propre — par la grâce des pluies équatoriales qui se déversent quotidiennement neuf mois par an... C'est une vie dure : un monde où l'on est perpétuellement cerné par la forêt ; un monde aveugle car le soleil ne perce pas à travers cette végétation débordante et l'on ne voit guère à vingt mètres devant soi : un monde spongieux effroyablement dense où l'on vit trempé jusqu'aux os près de dix heures par jour ; un univers qui résiste de toutes parts avec ses lianes, ses arbres gigantesques, ses broussailles étouffantes, ses marécages où l'on barbote dans la boue jusqu'à la ceinture, ses falaises de latérite ou de quartz, ses innombrables torrents profondément entaillés ; un univers vénéneux avec ses moustiques harcelants, les insectes et les fourmis rouges qui pullulent dans cette pourriture végétale et surtout ces saletés de serpents qui grouillent un peu partout — c'est le seul vrai danger et il n'est pas mince car on en « rencontre » tous les jours : on les

rencontre au sens propre du terme, lorsqu'on va mettre le pied ou la main dessus : serpent corail, serpent liane, trigonocéphale, qui ressemblent à des bois morts, à des lianes, à des fleurs, immobiles. Mais il y a aussi le côté splendide de tout cela et j'aimerais te dire les grandes joies que j'éprouve tous les jours et qui rendent cette vie passionnante, des joies qui sont comme la signification secrète et la raison d'être même des difficultés quotidiennes ; joie de surmonter sa fatigue et sa « trouille » ; joie de trouver le chemin praticable pour la piste, la faille dans la falaise, la source de la rivière, le col du marécage ; joie encore de voir cette forêt aveugle se dessiner peu à peu et prendre forme sur la carte vierge — et le plaisir du bon vin de tafia après la journée éreintante et encore cette joie lorsque les puits de sondage viennent confirmer vos suppositions et révéler le filon de bauxite ou de quartz. De toutes parts cet univers exerce une contrainte qui vous révèle à vous-même. On est contraint à s'oublier soi-même, à se projeter au-dehors de soi vers les difficultés et il semble que l'on se perde soi-même pour se retrouver plus essentiellement — comme si cet épuisement des forces physiques venait à libérer une source profonde de l'être, à révéler votre force profonde par-delà les agitations superficielles. Tout vous contraint à grandir vers le meilleur de soi-même. (Tu te souviens de cette pensée de Saint-Exupéry : « Tu ne deviens que contre ce qui te résiste. ») Vraiment, je suis ravi. Si tu étais là ce serait parfait.

Mais il faut que tu viennes : il y a aussi pas mal d'argent à gagner et voici comment. On a abusivement comparé la Guyane à un « Eldorado » où l'or se ramasse à la pelle mais on peut en ramasser suffisamment en s'y prenant bien : deux solutions, ou bien la grosse entreprise avec capitaux très importants, concession et permis d'exploitation, matériel considérable pour une exploitation de l'or en profondeur (filons), personnel important, etc. Cette première solution est à écarter parce que l'expérience a prouvé que toutes les grosses sociétés — et il y en a eu des dizaines — ont fait plus ou moins rapidement fiasco : difficultés administratives pour obtenir une concession qui ne recèle pas toujours de l'or en quantité exploitable, difficultés douanières avec des droits considérables sur le matériel que l'on doit faire venir d'Europe ou d'Amérique (broyeuses, sondeuses, pompes, etc. : très cher), difficultés pour trouver des ouvriers indigènes (ils sont rares, paresseux, exigeants et incompétents), difficultés de transport du matériel lourd car il n'y a aucune voie de communication sauf les rivières entrecoupées de sauts impraticables, difficultés de ravitaillement pour un personnel nombreux : le transport en brousse entraîne une majoration d'environ cent pour cent sur le prix de toutes les denrées. Les gros commerçants malins de Cayenne ont établi quelques « magasins » assez loin à l'intérieur de la forêt mais ils ne vendent que contre de l'or et font des bénéfices considérables. (Ce sont eux d'ailleurs, qui drainent tout l'or péniblement gratté par les pauvres types partis à la recherche de l'or.) Enfin il y a tous les aléas d'une prospection coûteuse et longue avant de trouver le secteur intéressant (tous les secteurs réputés intéressants et relativement accessibles ont été pris en concession par les gros commerçants qui louent leurs terrains à des « or-pailleurs » ou chercheurs d'or indigènes qui travaillent les alluvions avec des moyens très primitifs et dépensent tout leur or pour acheter leur ravitaillement). Enfin, à supposer que l'on trouve la concession idéale, accessible et exploitable, les difficultés politiques commencent (les gros commerçants sont aussi « conseillers généraux ») et la politique française démagogique est telle que l'on donne toujours raison aux Guyanais contre les Français. Bref, les commerçants concessionnaires et électeurs s'arrangeront pour que ta concession et ton permis d'exploitation soient retirés, ou bien ils te créeront les pires ennuis. Je m'excuse de tous ces détails mais il faut que tu aies un tableau exact et précis de la situation si tu veux faire quelque chose ici. Il n'en reste pas moins que la chance d'une grosse exploitation reste à courir si l'on a des capitaux importants (d'immenses secteurs n'ont jamais été prospectés — mais ils sont si loin...) Reste l'autre solution, la bonne : c'est de faire comme les « or-pailleurs » indigènes mais avec

des moyens plus perfectionnés. Il ne faut pas chercher à trouver le « filon » d'or profond et important qui exige un gros matériel, mais seulement laver les alluvions superficielles qui sont souvent très riches. Inutile de te dire que la forêt a déjà été mise en coupe réglée par les or-pailleurs et qu'il ne reste plus grand-chose à gratter dans les endroits accessibles. Mais voilà où notre chance commence, c'est que, pour travailler les alluvions, il faut les laver, donc de l'eau ; les or-pailleurs n'ont donc jamais exploité les « flats » qui se trouvent loin des torrents. Il suffirait d'acheter deux pompes et d'aller « laver » un ou deux de ces « flats » pour tirer de 50 à 100 kilos d'or très rapidement — c'est le maximum de ce que l'on peut espérer (pas si mal ?). L'or est en vente libre en Guyane. Voici comment il faut pratiquement procéder : condition essentielle, il faut être très discret, arriver à Cayenne de façon effacée, surtout ne pas parler d'exploitation aurifère en grand (Cayenne est un petit village où tout se sait), se présenter comme un chercheur d'or isolé et sans moyens qui cherche à faire un peu de fric, obtenir d'un commerçant qu'il vous laisse faire un peu d'« or-paillage » sur sa concession (c'est assez facile avec un peu d'habileté), partir avec une poignée d'indigènes et ses deux pompes, et laver consciencieusement un ou deux flats loin des torrents : en quelques mois c'est fait. Aussitôt le coup fait, il ne faut pas se vanter et s'éterniser parce que le commerçant qui vous a loué son terrain ne marcherait plus et vous créerait des difficultés. Voilà le coup à faire. Ce n'est pas de la grande échelle mais ce n'est pas à dédaigner. Évidemment, le principal est de connaître les endroits où se trouvent ces rares flats (généralement trop petits pour être exploités industriellement par de grosses sociétés — mais assez grands pour nous !). Dans « mon » secteur, il y a très peu d'or exploitable en quantité intéressante et nous sommes surtout en présence d'importants gisements de bauxite mais il n'est pas exclu que l'on trouve quelque « flat » (compte sur moi pour ouvrir l'œil). L'avantage de la deuxième solution dont je viens de te parler est qu'elle exige très peu de capitaux, pas de démarches administratives et des difficultés pratiques très réduites. Enfin d'ici peu de temps j'aurai une assez large expérience du terrain, qui sera très utile si nous tentons quelque chose. Je crois qu'il y a là une aventure intéressante à peu de frais et au minimum de risque. Le tout est d'avoir le courage de passer quelques mois dans cette brousse. Dans tous les cas, on ne peut pas revenir bredouille. Voilà.

J'aurais tellement hâte de te voir. J'ai l'impression que les Indes ne peuvent plus t'apporter grand-chose et que tu as une chance de te redorer ici assez rapidement pour faire après quelque chose de plus important avec les fonds ramassés (que ce soit une autre aventure fric ou une aventure amoureuse avec ton amie ravissante que j'ai envie de connaître — en tout bien tout honneur !). Enfin je ne peux pas m'empêcher de craindre pour toi cette diminution des forces de résistance inévitablement due à la drogue, la paresse facile qu'elle peut déterminer. Je t'assure bien que je ne t'écris pas ceci dans un désir égoïste de te revoir mais avec l'affection inquiète que tu connais, pour toi-même. Écris-moi souvent Bernard, j'ai besoin de te sentir avec moi. Il ne faut pas m'en vouloir si mes silences sont ou seront parfois longs : ce n'est pas de la négligence mais de la fatigue physique.

Je t'embrasse mon cher vieux et reste fidèlement auprès de toi en toutes circonstances ton ami le plus attentif.

B.

En-bas-bois, juillet 1951

En-bas-bois, juillet 51

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, voilà bien longtemps que je te laisse sans nouvelles mais ce n'est pas le cœur qui m'en a manqué. Le monde où tu vis, toi-même, tout me semble si loin, si loin qu'il me semble parfois que je n'arriverai plus à traverser cette épaisseur de forêt qui m'encercle, à briser le cercle étroit de cette petite lampe-tempête pour te rejoindre à travers la nuit, si loin qu'il semble n'y avoir plus personne à rejoindre jamais, nulle part et que seuls demeurent les insectes vibrants dans la nuit, cette interminable vibration aiguë... Oui, il me semble que j'appartiens à un autre monde et je me sens pris, parfois, d'une sorte d'impuissance à communiquer avec « l'extérieur », même avec toi, comme si les mots que j'employais ne devaient plus avoir le même sens, là-bas, « chez vous » ; d'ailleurs je ne suis plus très sûr que les mots aient un sens ; je ne sais plus que ces sensations très primitives : la fatigue, le danger, le sommeil ou la faim et cette petite solitude lancinante — et puis il arrive que tout s'engourdisse dans la ronde des marches et des pistes et du sommeil et des marches encore —, tout semble se figer dans le silence comme s'efface à la longue la vibration des insectes et l'on se demande parfois si tout cela n'est pas un songe où l'on s'est évanoui soi-même ; un « Kief à la forêt! ». Tu comprends, plus personne n'est là pour nous apporter la preuve de notre réalité — il n'y a que soi et la forêt, la forêt et soi ; alors on se bat avec des pistes et des rivières et des marécages, comme vous, vous faites l'amour, comme vous fumez l'opium ou discutez avec des amis — pour effacer ce goût âcre de solitude, cet encerclement de soi par soi-même ; pour que la vie continue malgré tout. Voilà. Alors si je ne t'écris pas plus souvent c'est que je suis sombre dans le sommeil ou que je reste à rêver dans mon hamac, à faire revivre certaines de nos soirées anciennes, du temps où j'étais un autre Bernard, il y a bien longtemps.

Mais je suis heureux quand même de cette expérience, de cette preuve de force que je me donne à moi-même. Et si, parfois, certaines de ces nuits — comme celle-ci — semblent absurdes, il y a les lendemains avec les mille difficultés que vous oppose la forêt et qu'il faut surmonter pour continuer et qui vous empêchent de penser. J'y puise une certaine joie violente, comme lorsque j'étais en mer à lutter contre le mauvais temps, comme certains jours de camp de concentration — comme si cette domination et cette maîtrise sur l'ennemi, sur l'élément, vous délivrait en même temps d'un autre ennemi intérieur. Il faut briser le quartz pour y trouver la pépite d'or et peut-être y a-t-il aussi quelque chose en nous qui demande à être brisé pour trouver enfin un peu d'harmonie et de plénitude, pour se réconcilier avec soi-même ?

Voilà quatre mois que je suis en brousse et je me sens capable de tenir le coup longtemps encore — quand j'aurai un peu d'argent je tenterai ma chance et j'irai chercher l'or plus loin vers l'intérieur. Avec l'expérience que j'acquiers tous les jours je crois que je réussirai là où d'autres ont échoué. Cet or me permettra d'acheter un petit voilier et, qui sait, d'aller te rendre visite aux Indes ? Tu es tellement le seul que j'aie envie de voir — le monde serait bien vide si tu n'étais pas là.

J'imagine tes vacances au Cachemire avec Maneck. La photo que tu m'as envoyée m'a laissé rêveur... Je suis heureux de te voir amoureux — cela te donnera sûrement la force de réussir, tu as maintenant les meilleures raisons de vouloir gagner la partie, pour elle. C'est tellement absurde de vivre pour soi... Cet amour est déjà une réussite en soi.

1. « Kief » (Kiëffe) est l'état de transe de l'opiomane

Écris-moi aussi souvent que tu le peux, ton amitié m'aide à penser qu'il vaudra la peine, un jour, de sortir de cette brousse — car, parfois, je me demande si j'aurai quelqu'un à retrouver hors de cette forêt et l'idée de rentrer en Europe me semble aussi absurde que de « descendre » à Cayenne pour trouver la solitude d'une petite chambre d'hôtel.

Je t'embrasse avec mon amitié fidèle.

B.

« En-bas-bois », juin-août 1951

à Klari

Amie, votre première lettre est venue me trouver si loin dans cette forêt vierge où je vis depuis bientôt trois mois, isolé, une vie dure et heureuse. Et je suis soulagé de vous avoir enfin retrouvée car je pensais vous avoir perdue et j'étais blessé profondément par notre malentendu. Il me semble que j'ai des tas de choses à vous dire, que je dois me justifier devant vous de toutes mes hésitations, essayer de vous dire la profonde continuité de ma vie malgré les apparences, malgré ce que vous appelez mes « oscillations » ; essayer aussi de vous dire que les problèmes avec lesquels vous m'avez vu me débattre depuis plus de cinq ans n'étaient pas seulement des problèmes intellectuels, des questions de « mots » — c'était plutôt une recherche angoissée, une recherche que j'ai vécue avec toutes les fibres sensibles de mon être parce que je n'acceptais pas de compromis entre ma façon de penser et ma façon de vivre. Et je continue de croire aux solutions sans compromis, aux extrêmes, à un certain « excès de soi-même ». Il est trop commode de parler, comme le font la plupart des « hommes mûrs », avec un petit sourire indulgent et condescendant, de cette « crise de l'adolescence » et de l'« âge ingrat » comme d'une crise de foie. Je crois au contraire que l'angoisse et la révolte et l'excès de cet âge est la source vive où toute notre vie d'homme doit prendre appui et rechercher sa signification profonde... Je crois que je serai un perpétuel « adolescent » parce que je ne sais vivre qu'avec ma fièvre et ma soif et je n'aurai jamais fini d'épuiser toutes les expériences. Sur le quai de la gare Saint-Lazare, mon jeune frère qui m'accompagnait au train de la « Transat » avant le départ pour Cayenne me disait : « Tu es comme un collégien qui vient de sauter le mur. » Bien sûr, ce départ soudain, « sans rime ni raison », pour la Guyane peut ressembler à une fugue de collégien mais la Guyane n'est qu'un *prétexte* à une aventure plus intérieure, et le mur que je cherche à sauter, c'est mon propre mur intérieur.

Mais il faut vous dire aussi dans quel décor se joue cette aventure intérieure. Les premiers jours n'ont pas été drôles à Cayenne avec mes cinq mille francs en poche, seul, dans cet hôpital où j'étais descendu et vivais en dortoir parce que j'étais trop fauché pour aller à l'hôtel. Comment vous dire certaines nuits d'insomnie pleines de grillons et de crapauds dans ce dortoir au milieu de toutes ces moustiquaires blanches, immobiles, comme une morgue. Mais au travers même de ce dénuement, au milieu de cette solitude, de ce vide, où toutes choses et soi-même perdent leur signification parce qu'elles ne se rattachent plus à rien, parce que l'on n'est plus relié à rien, j'ai trouvé une grande joie et puisé une grande force. Dans ces moments d'abandon total, de solitude absolue, on se trouve condamné à soi-même, obligé de trouver en soi ses propres ressources et sa raison de lutter et sa raison d'*être* tout simplement. Il le faut, autrement tout s'évanouit dans l'absurde et l'on se trouve désespéré comme un

navire en dérive. Il faudrait aussi vous dire mes longues marches solitaires dans ces petites rues sordides de Cayenne avec ses maisons de bois, ses toits de tôle ondulée, ce ciel plombé où les urubus tournent inlassablement et tout vous est étranger et il n'y a nulle part où aller ; personne n'est là pour vous excuser ou vous attendre et vous ouvrir la porte. On s'aperçoit alors des choses essentielles auxquelles TIENT votre vie — comme dans la cellule de Bordeaux ou le camp —, on s'aperçoit alors que l'on a vécu à travers les autres et par les autres et que ce « Je » tout seul est comme une outre vide, un pur miroir qui n'a plus rien à refléter et, sous peine de s'évanouir soi-même comme un absurde songe, il faut plonger plus avant au cœur de soi-même pour trouver enfin cette parcelle de notre pure Réalité ; cette Réalité immuable qui ne dépend plus des êtres ni des circonstances ni des décors — on s'aperçoit alors que l'on a vécu à fleur de peau, passif comme ce miroir qui se croyait une grande personnalité parce qu'il reflétait tout un monde remuant de danseurs ; l'on découvre enfin que cette conscience mentale n'est qu'une infime portion de nous-même, une mince pellicule, et que notre domaine est infiniment plus grand, plus vaste que le conscient et l'inconscient, et qu'il nous reste de découvrir cette source profonde que Sri Aurobindo appelle le « supraconscient ». Dans le dénuement de Cayenne j'ai expérimenté — comme pendant cette guerre — l'épuisement de cette « conscience » faute de relations, de liens extérieurs ; je l'ai éprouvée comme une mécanique qui continue de tourner sur elle-même par la force de l'habitude avec ses images stéréotypées, ses concepts automatiques. Mais, en même temps que la conscience se vidait de contenu, j'ai fait l'expérience d'une autre force qui s'apparente à l'intuition, une force sûre d'elle-même et qui supporte toutes nos autres activités et les dirige — comme s'il s'agissait d'une divination de soi-même par soi-même. Alors le champ de la vie s'élargit et l'on pénètre au cœur des choses et des êtres ; et il semble que tout devienne Joie d'être. Tout se passe comme si l'on sortait de longues années de cellule au plein soleil du jour.

Bref, après avoir erré dans Cayenne j'ai fini par me faire embaucher par le « Bureau Minier Guyanais » comme « prospecteur » et me voilà en pleine forêt vierge, à des jours et des jours de canot et de marche de Cayenne. Je vis ici avec un jeune géologue et une poignée de travailleurs nègres et métisses. Je commence à m'initier au travail de prospecteur et tous les matins je pars à l'aube. Le travail consiste à...

Août

Cette lettre interrompt depuis près de trois mois. Amie, c'est difficile à briser, un long silence, et je voudrais vous embrasser tout simplement sans rien ajouter. Plus je vais et plus il me semble que les rapports du cœur sont infiniment plus essentiels que ceux de ladite « intelligence ». Je vous envoie tout de même ce long début de lettre : il est *aussi* de moi ! Mais je voudrais savoir si vous avez toujours votre sourire et votre chandail vert et la mèche blanche, si je suis encore votre « ami- impossible »... Je ne sais pourquoi mais le souvenir de Coonor¹ me revient au cœur et m'apporte une certaine joie dans cette solitude. Mais le temps de l'« Ange noir » est bien lointain, l'opium m'a quitté comme une vieille peau, mais j'ai toujours besoin d'une drogue ou d'une autre et, pour l'instant, c'est la forêt qui m'encercle de partout, qui m'envahit et me pénètre. Après m'être battu plusieurs mois à tracer des pistes, mètre par mètre dans cette forêt qui résiste de tous les côtés, vénéneuse, délirante, je suis chargé maintenant de prospecter tout un secteur à la recherche des gisements de bauxite et de dresser en même temps une carte au 1/10.000^e de mon coin de forêt. On finit par devenir « technicien » (! !).

1. Dans les montagnes du Sud de l'Inde.

J'éprouve une joie toujours renouvelée à découvrir la vraie source des mille torrents qui suintent dans la forêt, à trouver la ligne de partage des eaux, le dessin des falaises et des marécages, joie de voir peu à peu, morceau par morceau, cette forêt aveugle s'éclairer sur la carte, prendre un visage, un relief, une forme.

Et puis, c'est assez satisfaisant de savoir que telle petite courbe à l'encre de chine, ce sont des heures où l'on a pataugé dans les marécages au milieu des moustiques et des lianes et des saletés rampantes pour trouver enfin le col et la source de la rivière... Je commence à être pris par le sortilège de cette violence exubérante, ça vit de toutes parts avec profusion. J'aimerais vous dire ces arbres gigantesques et cette terre qui se défend, qui vous réduit à votre juste mesure, qui vous contraint de sortir de vous-même parce que, à chaque instant, il faut lutter avec tout son corps, avec toutes ses forces si l'on ne veut pas se « faire avoir ». Souvent il m'arrive de laisser derrière moi le « sabreur » qui m'accompagne d'habitude pour tailler mon chemin et de remonter seul certaines rivières. Alors, tout à coup, on a l'impression de la solitude absolue, tout est retranché et il semble que tout vienne à se figer dans le silence comme s'efface à la longue la vibration aiguë des insectes. Tout se fige dans une merveilleuse immobilité — un silence qui vous gagne le cœur comme un engourdissement et dont on a du mal à sortir —, tout semble s'arrêter là au cœur du monde ; on est pris.

C'est une vie usante et je vous aurais sans doute écrit plus tôt si je ne me laissais pas sombrer dans le sommeil lorsque je rentre de brousse dans mon camp-volant. Depuis bientôt cinq mois, je n'ai pas quitté la forêt et je veux tenir jusqu'à l'épuisement de cette fièvre du cœur et de l'âme qui me possède. J'attends comme une délivrance dans cet effort physique. Parfois il me semble que c'est toujours la même chose que je poursuis à travers les camps ou l'Ashram ou la drogue ou la Guyane et que ce sont autant de symboles d'une soif intérieure qui cherche la vraie source où s'apaiser.

Le cercle de ma petite lampe-tempête est étroit et il me semble que vous êtes si lointaine par-delà cette nuit, cette épaisseur de forêt. Ma vie ne s'est affirmée que dans un sens, celui de la solitude, et quelle solitude parfois... mais j'y cherche avec violence à trouver les sources vives de l'être. Je veux trouver le cœur brûlant des choses — et il y a des silences brûlants dans cette forêt. Lorsque j'aurai épuisé cette expérience, je tâcherai d'aller m'épuiser ailleurs — vers la mer. Je n'ai toujours pas renoncé à écrire (!!) mais j'attends de m'être forcé jusque dans mes derniers retranchements — comme on est long à s'user, à se défaire de tous les masques.

Amie, êtes-vous toujours mon amie ? la même ? impatiente et critique et indulgente ? Êtes-vous heureuse ? Ce long silence entre nous est difficile, décourageant, mais j'aimerais tant savoir tout de vous. J'espère que vous êtes indulgente, une fois de plus. Au lieu de cette longue lettre, j'aurais préféré fumer une cigarette avec vous sans rien dire et vous retrouver sans tous ces mots.

Amitiés à Max. Je vous embrasse.

B.

En-bas-bois, août 1951

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, j'espère que tu as bien reçu à ton retour du Cachemire ma lettre du mois dernier. J'ai là ta lettre du 16 juillet et je suis ravi de ton succès avec la SNCaso contre Ofema¹. Maintenant ce ne devrait plus être qu'une question de quelques mois avant le dépannage définitif ? Et cette mystérieuse tractation qui doit te rapporter 10 lakh² cash ? ! — Ta lettre m'étourdit un peu — et cette croisière sur un yacht tout confort et le palais- casino de Srinagar... Mais je suis tellement touché que tu penses à moi — ici on se sent plutôt abandonné. (...) En ce qui concerne le yacht, ce sera bien facile à trouver et si tu peux en acheter un, je me charge de te trouver cela et de te l'installer pour une longue croisière. J'ai assez de relations dans les milieux de marins. Mais tu parles de résultats définitifs pour fin juillet ? J'ai hâte de savoir. Tu dois passer par de sacrées douches écossaises ? Bien sûr, si cela réussit câble-moi c/o Bureau Minier. D'ici un mois ou deux j'aurai de quoi payer mon billet de retour par avion si besoin est. Et si tout rate chez toi, malgré la difficile aventure que cela représente pour toi, je serai ravi de te voir ici (il y a peut-être mieux que de laver les alluvions guyanaises : figure-toi qu'il existe un échange de bons procédés entre Guyane et Brésil où l'on trouve des admirateurs — très actifs — de la capitale de l'Ukraine³).

Cher vieux, ma pensée est auprès de toi plus souvent que je ne le voudrais. Il fait terriblement seul ici. La saison sèche est enfin arrivée — quatre mois sans pluies — ouf — mais il faut travailler dans des nuages de moustiques. Le moral est bon avec des baisses de temps en temps, les forces sont encore neuves ou presque et quand tu m'écris que tu penses journallement à moi ça fait du bien quelque part dans le cœur.

Je t'embrasse.B.

B.

P.S. Et Maneck ? Parle-moi d'elle, je voudrais la connaître mais déjà elle a sa place avec toi dans mon affection.

Affectueusement

septembre-octobre 1951

En-bas-bois,

à Klari

Amie, à l'instant, par ce canot, votre lettre vient me bouleverser. J'avais tellement oublié — plutôt je ne m'étais pas encore aperçu — que l'on pouvait « être deux », ainsi que votre lettre me le dit. Depuis de longs mois je n'avais senti cette chaleur qui fait du bien près du cœur. Votre présence près de moi ; que vous soyez avec moi, que vous m'acceptiez, me fait du bien.

1. Des firmes d'aviation.

2. Un *lakh* = 100.000.

3. Kiev, ou Kièffe !

J'avais précisément besoin de ce *signe de vie*. Tout était devenu tellement silencieux autour de moi.

Je vous écris ces lignes auprès de ma petite lampe-tempête dans cette nuit qui vibre, qui frôle, épaisse — à la fois silencieuse et bruisante, et j'ai le cœur plein de votre lettre. Je ne sais pas ce que je veux vous écrire — j'écris ces lignes comme je me pencherais vers vous pour vous embrasser. Vous savez, comme après un long voyage : vous étiez venue m'attendre à la gare de Karachi, il y avait votre chien-loup qui tournait en rond sur le quai, je venais de Lahore-Delhi après ces deux journées de train bruyant et la chaleur du désert de Thar — j'éprouve maintenant comme ce vertige qui m'a saisi sur le quai de la gare de Karachi : on ne sait rien dire, c'est comme un « blanc » qui vous éblouit dans un film coupé. Bonjour Klari ! Ainsi vous venez me tirer par les pieds de cette profondeur de nuit... J'ai mis deux pages à me ressaisir de cette clarté ; maintenant ça y est : « je suis à vous ».

Et j'ai des choses folles à vous dire, maintenant. Klari, je suis l'homme le plus tendu qui soit, tendu à claquer comme les haubans de mon bateau quand ça souffle « grand frais ». Je ne sais pas si je suis heureux, je ne sais pas si je suis au meilleur ou au pire de moi-même. Je ne sais plus ce que « je » veux dire ; je suis à l'abîme de moi-même et c'est d'une intensité prenante. Si vous voulez, un vertige de l'opium à rebours, comme après un long jeûne, je me sens terriblement à l'affût, en éveil, et je ne sais encore si c'est « pour rire » ou « pour de vrai » — si je joue à me faire peur ou... peu importe. Klari, la vie me passionne de plus en plus. Pour quoi ? peu m'importe. Elle est — et elle bouge en moi comme l'enfant dans le ventre de sa mère...

30 octobre 1951

Amie, je vous envoie cependant ce début de lettre que je vous écrivais il y a un mois ou plus, elle est restée là — sans doute parce que j'étais tout absorbé par la vie et cette brousse que je parcours dans tous les sens et la carte à poursuivre et les tracés à faire et la prospection qui se projette en avant sans cesse. Et voici octobre : sept mois d'une expérience pleine, usante — je veux dire qui m'a permis de décaper les vieilles couches de peinture, d'éliminer les symboles — sept mois qui m'ont aidé à atteindre cette « Roche-mère » dont parlent les géologues, le roc central où je demeure maître de mon domaine, des tripes à la tête. Ce soir j'ai vingt-huit ans et j'accède à moi-même, enfin, délivré des révoltes et c'est cela qu'il faut vous dire. Je me souviens de ce que vous me disiez de façon si pressante, autrefois : « Bernard il faut que vous fassiez votre clarté. » Tout est clair maintenant, paré pour la haute mer, maître de cette solitude où je me reconnais, tendu vers ce n'importe quoi qui me presse et peu m'importent les buts — mais cette abondance à vivre qui est rythme et force et joie et qui témoigne pour moi. Si les chrétiens essaient de se délivrer d'eux-mêmes comme du mal, je me livre maintenant à moi-même comme au seul bien, sans remords, sans réserve, et je commence d'y puiser le meilleur de ma joie. J'ai passé cinq années douloureuses, en proie à ma « différence », oscillant entre « les autres » et moi-même, accusant les autres de mon impuissance à être des leurs, souffrant de n'être pas « dans le coup », révolté contre moi-même et les autres. Il m'a fallu cinq ans pour franchir ce fossé, cet abîme. Maintenant je suis « un autre », résolument, et cet autre c'est moi-même. Il me semble que pendant des années je me suis vraiment débattu, efforcé de me « mettre au pas », de me faire admettre. J'ai essayé de me mettre à leur portée ; maintenant c'est à ma portée que je reste et je leur laisse entre les mains mes complets et mes cravates et tout le répertoire que j'avais imaginé pour me « faire passer ». J'en ai fini de me chercher des excuses et je n'ai plus besoin d'opium pour me pardonner de vivre. Au fond, si j'ai profondément souffert des camps de concentration, c'est que je n'avais pas la force de supporter le message de LIBERTÉ qu'ils m'apportaient. Ils m'avaient pourtant bien ouvert la voie et tout était saccagé dans moi, autour de moi — j'ai mis longtemps à me recréer, à

retrouver mes propres forces et mon rythme dans ce monde sans référence, sans dictionnaire, où j'étais seul au milieu des morts.

(Si j'écris, j'imagine une Préface à l'adresse d'Adolf Hitler.) Ce soir je suis majeur.

Tout à l'heure j'étais étendu sur le tronc d'arbre abattu, tout contre ma cabane de branchages et j'ai longtemps regardé le ciel qui dérivait en Ouest, par-dessus la cîme noire des arbres — et il me semblait remonter le monde à contre-courant, immuablement vers l'Est, seul sur mon tronc d'arbre mort comme aux premiers âges les navigateurs vers leur Terre Inconnue. Et le monde ruisselait, s'écoulait tout au long de mon navire et j'étais seul, immobile comme un mort, les reins contre le bois. Toutes amarres larguées et les derniers vêtements abandonnés sur le rivage. J'étais devenu roc au cœur de pierre du monde et quelque chose palpait au creux de cette pierre, au cœur initial de cette dérive des mondes comme si j'avais ramené sur moi les draps de pierre et de silence, abandonnant les hautes terres diurnes en Ouest, m'enfonçant corps et biens dans la Nuit parmi les rocs lunaires, seul à palpiter pour cette Nuit, et tout était clair, impassible dans mon puissant royaume nocturne, au cœur de mon destin, destin moi-même. Puis une étoile s'est glissée dans le ciel accrochant mon navire et nous nous sommes regardés longtemps, d'égal à égal, comme deux éléments, au commencement des mondes. Et quelque chose de moi s'est lié à MA vie comme au tronc d'arbre, nuque et reins — quelque chose en moi disait OUI comme pour un sacrement, comme si j'accédais à moi-même pour le meilleur et pour le pire, totalement, nuque et reins liés à ce navire, moi-même, ma seule planche de salut. Puis les crapauds, les insectes, ont commencé de chanter dans la Nuit.

Alors j'ai vraiment trouvé ce que j'étais venu chercher dans mes bois. Guyane exit. Je fous le camp me faire pendre ailleurs. Cette vie d'homme des bois n'a plus rien à m'apporter et comme vous dites admirablement, je ne ferais plus qu'y « plafonner » — comme vous, j'ai horreur de tout ce qui est plafond, haut ou bas. Il me semble que je suis toujours au commencement de moi-même, à la fois Passé et Avenir. Je ne sais plus que conjuguer un Présent inconditionnel. Je ne me pose plus la question « que cherchons-nous ? » et je me moque des buts à atteindre — mes limites sont encore derrière moi et la seule question qui presse ma marche, c'est « que pouvons-nous » encore et encore et encore une fois...

D'ailleurs je menaçais de devenir un fonctionnaire de la forêt vierge ! Le Bureau Minier, après m'avoir pris « à l'essai », m'offre un contrat comme « Prospecteur Topographe » mais c'est précisément maintenant que j'ai épuisé leur situation. Je les ai informés que je quittais leur « Bureau » vers la fin novembre. (À vous, je peux tout de même bien avouer que ça m'a fait plaisir d'être reconnu « technicien » !) Je pars pour le Brésil. Ici on obtient facilement un visa de touriste et là-bas j'aviserais. J'ai choisi Bahia, je ne sais trop pourquoi, et je verrai bien là-bas à trouver un job quelconque. Et lorsque j'en aurai assez, je descendrai plus vers le Sud. Ainsi soit-il.

Oui, Amie, vous êtes ma meilleure et unique amie et plus profondément sans doute qu'aux premiers jours, plus sensiblement. Mais à quoi bon écrire de ces choses. Je suis heureux de vous savoir LÀ et tout est bien. J'espère que vous trouverez encore, pour moi, une voix pour dire toutes ces choses que vous ne prenez plus la peine d'exprimer.

Je suis maintenant persuadé que j'écrirai, plus tard. Tout ce que j'ai à dire maintenant tient à ma vie, dans ma vie — et je ne saurais vivre cette vie par la procuration de personnages stylographiques. Mais j'écrirai un jour pour dire en symbole ce que j'aurai touché de ma réalité, pour faire signe à mon tour.

Écrivez-moi. Je serai sans doute parti lorsque vous me répondrez mais envoyez votre courrier au Bureau Minier. J'écrirai du Brésil au Bureau pour que l'on « fasse suivre » là où le bon vent m'aura déposé.

Amitiés à Max. Je vous embrasse.

B.

30 octobre 51

À Monsieur le Directeur du
Monsieur le Directeur du
Bureau Minier Guyanais

*(J. Laballery était un polytechnicien
extrêmement compréhensif et sympathique.
Il y avait comme une complicité sans mots
entre lui et Satprem.)*

Monsieur le Directeur,

Cette lettre pour vous confirmer ma décision première de quitter le Bureau Minier, fin novembre.

J'ai été particulièrement touché de l'accueil compréhensif, humain, que vous m'avez réservé à Cayenne et mon scrupule est d'autant plus grand à vous quitter. Aussi bien je tiens à vous préciser que ce ne sont ni les considérations d'argent ni les conditions de mon travail qui me déterminent à partir. J'avais été engagé à « l'essai ». Ce fut aussi un essai pour moi, des plus satisfaisants et dont le sens serait faussé, *pour moi*, s'il venait à se prolonger par un contrat. Les raisons mêmes qui m'avaient dirigé vers la Guyane me pressent maintenant de la quitter, pour de nouveaux essais, précisément.

Je m'excuse de vous donner ces détails mais il me semble que je vous les devais, en quelque sorte, pour l'accueil si sympathique que vous m'avez réservé.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments sincèrement dévoués.

B. Ange

En-bas-bois, octobre 51

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, ta lettre vient de m'arriver par le dernier canot et me laisse plein d'inquiétudes. Plus grave que toutes ces pénuries d'argent il y a ta patience que je sens s'user, il y a cette foi dans la vie que je devine à bout et je me sens tellement impuissant à t'aider.

Dieu soit loué, Maneck est là ! Je suis tellement heureux qu'elle soit là, qu'elle soit AVEC toi, envers et contre tout — et c'est une sacrée raison de vivre, que diable ! Tu ne vas tout de même pas nous faire le coup de la boulette de cyanure et si tu te croyais assez seul, assez libre de liens pour le faire, cette lettre t'en détrompe et Maneck est là pour t'en défendre.

Bien sûr, je parle d'aise car je n'ai pas résisté aussi longtemps que toi au grignotement fétide des cloportes, des bien-pensants. Je partage tellement ta solitude devant tous ceux-là qui nous récuse, qui nous condamnent — parce que nous avons eu le courage de tenter d'être heureux. Alors il ne faut pas leur laisser le dernier mot !

Parfois, parfois je sens aussi cette solitude jusqu'à l'angoisse et il me vient la tentation de partir te rejoindre et il me semble à ces moments-là qu'il n'y a rien d'autre à faire de plus important, de plus urgent que de vivre auprès des êtres qui vous importent, auprès de ceux qui vous *tiennent en vie*. Mais ce serait absurde et je sais trop bien que je ne saurais pas t'aider.

J'ai réfléchi à ce projet d'aventure commune en Guyane — mais je crains que ce ne soit une épreuve trop dure, trop longue, sans Maneck, sans ces soirées réconfortantes auprès de notre petite lampe. Je ne peux pas souhaiter que tu viennes ici. Hélas.

Alors je ne sais plus que souhaiter pour toi et c'est là que commence mon inquiétude. D'ailleurs je ne cherche plus à souhaiter, j'ai confiance, malgré tout, malgré toi, en une réussite. Je crois, malgré les inquiétudes par lesquelles tu me fais passer, que la chance s'inclinera devant ta ténacité, ta désinvolture. Et comme je t'approuve de ne plus vouloir de cette vie de fausse gaîté que l'on mène à Paris, au milieu de ces tristes petits bourgeois qui s'imaginent pouvoir combler les crevasses de leur âme avec des billets de banque, qui tentent d'oublier qu'à vingt ans ils ont renoncé de sang- froid au bonheur...

Malgré tout, envers et contre tout, malgré les heures les plus démunies d'espoir, je m'obstine à penser que nous avons choisi la meilleure part et tu n'as pas le droit de renoncer, de renier — pour nous.

Tu me demandes s'il faut beaucoup de fric pour tenter l'aventure de l'or, acheter une pompe ; bref monter une petite expédition. Il en faut peu mais ce peu-là me dépasse et c'est pourquoi je renonce, provisoirement, à tenter ma chance en Guyane :

Depuis un peu plus de six mois je suis resté en brousse, sans désespérer et en vivant comme un sauvage avec du manioc et du corned beef, mon compte en banque est aux environs de 125.000 francs. Je me sens un peu fatigué, physiquement — et puis je fais le simple calcul qu'il me faudrait rester un peu plus de deux ans en brousse pour pouvoir tenter ma chance et monter une expédition. Dans deux ans, de cette vie, je serai crevé. Alors je viens d'envoyer ma démission au Bureau Minier en l'informant que je le quitterai dans le courant du mois de novembre.

Je recommence donc tout à zéro et j'ai décidé de partir vers la fin novembre pour le Brésil — sans doute à Belem où je débarquerai ; de là j'avisera. Je suis prêt à tout et je verrai bien là-bas si je trouve quelque chose de plus intéressant qu'en Guyane. Si j'arrive à gagner un peu d'argent j'achèterai pompes et matériel et reviendrai en Guyane tenter la chance de l'or. À moins que je ne consacre l'argent que je pourrais gagner à acheter un petit voilier ; alors je courrai la Prétentaine, là où le vent me poussera, vers le Pacifique peut-être. Je me fais sans doute des illusions en imaginant que le Brésil sera plus favorable à mes finances mais je veux l'espérer. Il est grand temps que je quitte un peu la brousse guyanaise où décidément je me claque inutilement.

Tâche de m'écrire quelques lignes avant ce nouveau départ. J'ai besoin de savoir que tu penses à moi et que ton affection est avec moi. Le saut dans l'inconnu est toujours un peu inquiétant mais je me sens encore solide et j'acquiesce peu à peu cette désinvolture, ce total désintéressement qui permet de mieux dominer les événements et les échecs et même les réussites.

Après tout, je cherche moi aussi, éperdument, désespérément le bonheur — c'est difficile le bonheur. C'est sans doute dans la mesure où l'on se moque de l'avenir et des

difficultés que tout devient facile et que l'on risque d'être heureux. Quand on a renoncé à « l'avenir », c'est tout le présent qui se charge de l'avenir et la vie d'une force — parfois — joyeuse.

Cher cher Bernard comme tu me manques. Je t'embrasse avec Maneck — si ta... jalousie me le permet.

B.

En-bas-bois, 15 novembre (?) 51

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Excuse cette lettre griffonnée, je t'écris de mon hamac et sur mes genoux. Le Bureau Minier profite de moi jusqu'au bout et je suis en pleine « prospection volante » comme un sauvage. Crevé. Heureusement le 29 novembre au soir j'en aurai terminé avec la Guyane et le Bureau Minier. J'avais primitivement l'intention de quitter le B.M.G. début novembre mais j'ai dû « casquer » pour mon jeune frère qui a fait des conneries à Paris et mes fonds se sont trouvés un peu trop bas pour partir si vite. Bien sûr, c'eût été peut-être plus sage d'attendre au B.M.G. « tranquillement » les bonnes nouvelles de Delhi — je l'espère tellement pour toi et je suis certain que ta patience aura raison de tout et de tous. Mais je suis réellement très fatigué par ces huit mois de brousse et ne me sens pas le courage de continuer une saison des pluies dans la forêt. Je préfère risquer ma chance, risquer n'importe quoi sous un ciel nouveau. Bien sûr j'ai reçu ta lettre du 23 oct. Tu es bien chic de me donner ces relais et une introduction auprès de Watson. En principe je n'ai pas l'intention d'aller frapper à la porte de Watson mais j'aime mieux savoir que, si une panne sèche totale se produisait, je pourrais toujours trouver un travail par son intermédiaire. Tu peux compter sur moi pour me débrouiller seul au maximum. Je ne peux pas encore te donner d'adresse, je le ferai dès que possible. J'ai appris par hasard qu'une expédition brésilienne se préparait à quitter S'ao Paulo début décembre, dirigée par un Docteur de l'Institut antivenimeux de « Butantan » ; cette expédition va remonter vers les sources de l'Amazone pour attraper toutes sortes de serpents (étude et fabrication de sérums). Je crois savoir que l'on m'y accepterait si je me présentais. Alors je crois que je vais prendre l'avion pour S'ao Paulo. En tout cas je t'écrirai dès que mon sort sera — provisoirement — réglé. J'ai presque deux cent mille francs devant moi, je pourrai donc « tenir » quelques semaines.

Cher vieux je te parle de toutes sortes de choses — prospection-B Brésil-Guyane... de « faits », alors que j'aimerais mieux essayer de te dire cette sorte de désespoir et d'espoir qui m'étreint. Il me semble que le plus désespéré doit être tenté si l'on veut oser le seul espoir qui permettra de vivre. Je ne sais quel est cet espoir mais il me semble que dans un monde où tout est en berne, les désespérés de notre trempe, les hommes du seul espoir comme nous, sont la seule excuse à cette monstrueuse absurdité — parce que leur vie est un défi, une exigence, une mise en demeure du meilleur ou du pire — parce que nous sommes trop désespérés pour vivre dans le monde des médiocres, parce que nous avons trop d'espoir pour ne pas risquer le paquet de hardes qu'« ils » nous offrent. Cher, cher vieux Bernard, du fond de ma forêt guyanaise, je voudrais te dire cette sorte d'émotion solitaire, farouche, ce désespoir et cet espoir qui m'empoignent. Et tu es le seul être selon mon cœur — mais comme tout est loin...

Tu dois bien te souvenir de notre expédition à Narkanda — souvent j'y pense et je me revois au bout de cette corde, descendant vers le nid d'aigle pendant que l'autre imbécile récitait ses « Mantra » — et il me semble maintenant que ce n'est pas tellement l'or des Maharajahs, les trésors de Golconde que je cherchais, non plus que je ne m'intéresse aux serpents rares, à la bauxite ou aux filons de quartz — mais au bout de cette corde, comme au fond de ma forêt, il me semble porter dans le cœur un immense désespoir, un défi à ce monde de médiocres et de profiteurs — et en même temps il me semble que toi, comme moi, sommes des êtres d'espoir parce que personne ne sait plus rien exiger ni espérer — ils croupissent dans leurs eaux sales. Tu me manques, Bernard. Tout est loin autour de moi. Qui triomphera de notre espoir ou de notre désespoir ?

J'ai eu une grande joie à recevoir cette pensée de Maneck, sa photo dédiée vraiment *ravissante*. Son joli sourire est tel que je l'imaginai. Il faut lui dire que depuis longtemps déjà elle est mon amie à travers toi et que je compte beaucoup sur elle, pour toi, pour nous. J'imagine notre trio sur un splendide yacht croisant à travers le monde... Avec Maneck tu ne peux que réussir, j'en suis convaincu maintenant si je ne l'étais depuis longtemps — mais la route est bien longue qui nous sépare encore.

(...) C'est avec un peu de nostalgie que j'imagine vos soirées autour de la lampe d'Aladin. Que n'ai-je un « tapis volant » ! J'entends d'ici ton grand rire sardonique de boyard.

Du fond de ma solitude je t'embrasse cher vieux Bernard, avec Maneck.

B.

Cinquième étape

Le Brésil (1952)

Belem, 20 décembre 51

(sur l'embouchure de l'Amazone)
à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Cette lettre rapide pour te tenir au courant. Rien de brillant. Je viens de perdre près d'un mois de temps et d'argent, inutilement. Une série de petits « détails » qui ne se sont pas

arrangés. Tu connais peut-être ! Grèves, bateaux rares¹, etc. etc. J'ai couru après quelques gros propriétaires brésiliens dans l'espoir de me faire confier une exploitation quelconque. (Ces gros propriétaires possèdent d'immenses domaines tout au long de l'Amazone, loin vers l'intérieur, mais ils laissent ces domaines à l'abandon, entre les mains d'intendants malhonnêtes. J'espérais me faire nommer intendant d'un domaine quelconque — mais les propriétaires s'en foutent.)

J'abandonne Belem et je pars demain pour Bahia (Salvador). Peut-être aurai-je meilleure chance là- bas...

Le moral est bon. Je me sens un peu isolé mais décidé à aller jusqu'au bout. Si j'ai des difficultés à Bahia je mettrai une annonce dans les journaux locaux pour une place de valet de chambre.

Cher vieux Bernard, la pensée que tu es là me facilite bien des choses. Mais quand nous reverrons- nous...

Je t'embrasse cher vieux frère, avec Maneck — si tu le veux bien.

B.

P.S. Je n'ai toujours pas d'adresse à te donner. Bahia ? Rio ?

...
.

1952

(*Pourquoi ce fragment du journal de Satprem a-t-il échappé à l'autodafé, on ne sait pas.*)

Maraccas (Sert'ao)
1^{er} janvier 1952

Hier toute la journée violente crise de paludisme (?). À peine avais-je mis le pied dans le camion qui me conduisait à Itiroussou que j'ai commencé à claquer des dents et à trembler de tous mes membres. De plus j'étais sur le plateau arrière du camion en plein vent et sous ce soleil brûlant. En même temps que j'attrapais une insolation j'étais complètement gelé et j'ai dû sortir de ma valise cette grosse veste de tweed que je porte en hiver à Paris. J'ai cru que je n'arriverais jamais à Itiroussou. Arrivé là, je me suis mis au lit bien décidé à ne plus ouger, crevé et complètement démoralisé, vidé de sang. Puis deux Français sont arrivés dans ma chambre, dans ce village perdu : ils étaient de passage, avaient entendu dire qu'un « gringo » malade était là et ils sont venus me voir. Le plus curieux hasard voulait qu'ils se rendissent aussi à Maraccas. Après m'avoir bourré de quinine ils m'ont embarqué dans leur

1. En fait, Satprem avait arrangé un passage sur un petit caboteur avec des roues à aubes qui remontait l'Amazone vers Manaus. Il y avait de merveilleuses cartes des fonds et courants de l'Amazone, toutes dessinées à la main par le capitaine.

« On parlait le même langage sans se comprendre. » Et puis Satprem est parti avant le caboteur.

camion et je suis arrivé ici pour me remettre au lit. Je me sens à bout de forces bien que ce matin la crise soit passée. J'ai vu ce Français de Maraccas pour qui j'avais une lettre d'introduction : M. Sago¹. Il m'a bien reçu mais complètement découragé me disant que dans sa *Fazenda* seuls les nègres s'occupaient des plants de café... Cependant j'ai un vague espoir de faire quelque chose avec ces deux autres Français qui m'ont conduit jusqu'ici. Ils ont une grande Fazenda à une centaine de kilomètres d'ici (Salvaterra). L'un d'eux est assez étrange et j'entrevois une possibilité d'aventure... Il a longtemps vécu en Extrême-Orient, en Chine, dans un ashram en Malaisie... Je ne sais pas du tout où tout cela va me conduire et où je vais échouer. Ma situation commence à devenir inquiétante et au moment où j'aurais besoin de toutes mes forces je suis complètement à plat.

Je suis totalement coupé du reste du monde, de France et des Indes car personne ne sait où je suis et je n'ai pas d'adresse à donner.

Rio Novo, 4 janvier 52

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, les souhaits sont toujours un peu ridicules — cependant j'aimerais que nous nous retrouvions cette année, que ces rêves que nous faisons autour de la petite lampe se réalisent. Et puis enfin être un peu heureux dans ce putain de monde. Je ne sais pourquoi mais mon idée du Bonheur a toujours besoin de toi pour croire au miracle. Et j'éprouve le besoin de te dire tout bêtement : tu es mon ami, comme un coin d'oasis dans mon désert, et c'est cher, un ami, quand on se sent tout désespéré. On met des points et des virgules sur une feuille de papier et il semble que tout se dessèche, que l'on reste seul sur la route avec du cœur en trop et nulle part où aller. Je pourrais te dire le nom de toutes les villes et villages où j'ai erré avant d'échouer ici, pour quelques jours — mais je ne saurais plus dire ce que j'étais venu chercher sur toutes ces routes du Brésil ou des Indes ; toutes les routes sont brûlantes et les chambres d'hôtel anonymes et tout revient au même. On continue de marcher pour oublier ce trou béant que l'on a découvert au fond de soi — c'est qu'il ne reste plus rien de soi que cette ombre fiévreuse qui continue de marcher sans rime ni raison. Parce que nous n'étions pas parti pour faire fortune ni pour gagner la gloire mais pour accomplir cette pensée secrète de nous-même, et c'était notre plus beau poème ; notre seul acte d'amour toutes ces certitudes abandonnées, ces confortables réussites renoncées. Mais il n'y a pas de poème ni de secret et notre amour reste comme des cheveux sur la soupe et tout s'abîme dans une espèce de trou absurde. Il ne reste plus rien de soi, que la peau d'un personnage qui a oublié son rôle. Tu comprends, JE ne veux plus rien dire. Je ne sais pas si je continuerai longtemps encore à marcher parce que je ne crois plus à l'aventure et que ma seule aventure était intérieure. J'ai l'impression d'être tout dévasté. Il ne reste pas tellement d'issues.

1. Cette « introduction » avait été donnée à Satprem par le Consul de France à Bahia. Par quelque inspiration, Satprem a décacheté la lettre en route, et vu que ce cher Consul invitait M. Sago à « se méfier de ce citoyen sorti on ne sait d'où »... Satprem a déchiré l'introduction et est allé de lui-même voir ce citoyen... charmant.

C'est un peu pourquoi j'ai besoin de toi pour croire encore au miracle, à ces autres plans de vie que nous évoquions ensemble, à Narkanda, autour de la petite lampe. Mais peut-être ne crois-tu plus à rien, toi aussi... Et je me demande parfois ce que peut bien te faire l'espèce de vagabond romantique que je suis !... Mais qu'est-ce qui pourrait bien combler tout ce vide du cœur ? Dis-moi. Quel amour, quelle foi, quel espoir ?

J'ai traîné à Fortaleza puis à Bahia à la recherche d'abord d'une place de professeur de français mais les collèges sont fermés et les familles en vacances jusqu'à la rentrée de mars. Les places de valet de chambre sont réservées aux nègres. Avec mes quelques mots de portugais j'ai voulu m'embarquer sur des bateaux de pêche mais c'est un job-pour- nègre. Un beau jour j'ai pris un camion et je suis parti vers l'intérieur dans l'espoir de trouver la gérance d'une « Fazenda » (grandes propriétés d'élevage et de plantations). J'ai vu beaucoup de Fazendas... Quant à travailler dans une plantation, un nègre fera mieux le travail que je ne saurais

le faire pour 150 francs par jour. Il y a partout d'immenses domaines très riches en cacao, en café, en bétail, à vendre. Il faudrait trouver les capitaux et c'est la grosse fortune assurée en cinq ou sept ans...

Dans quelques jours je vais reprendre la route mais je ne sais plus très bien où aller, que faire. Je crois qu'avec mes derniers « cruzeiros » je prendrai un camion jusqu'à Rio où je vais jouer ma dernière chance. Si je ne trouve rien, j'irai frapper à la porte de Watson. Je ne suis pas technicien, ni nègre, ni portugais, ni capitaliste. Je ne sais pas si je suis bon à grand-chose. Enfin, je fais « comme si », et je me débattrai jusqu'au bout. Voilà les nouvelles.

Cher vieux, encore une fois je souhaite que nous nous retrouvions cette année. Je souhaite que Maneck et toi soyez heureux. Si je me sens le cœur vide, je m'accrocherai quand même jusqu'au bout comme un beau diable.

Je t'embrasse fraternellement

B.

Je ne sais quelle adresse te donner si je vais à Rio.

Salvaterra (Sauve-terre !)

6 février 1952
à Klari

Amie bien chère, depuis la Guyane j'ai passablement vagabondé à travers le Brésil : Belem où j'ai cherché, vainement, la gérance d'une plantation sur les bords de l'Amazone ; puis un long voyage : Recife, Pernambouc, Natal, Salvador enfin — une ville ravissante, de vieilles maisons du XVI^e siècle toutes couvertes de tuiles roses qui descendent en escalier jusqu'à la *Bahia blanca* avec ses plages immenses, ses voiles... J'ai cherché là à travailler sur un voilier mais c'est un travail « pour nègre » et il n'y a pas eu moyen. Mon rêve reste toujours d'avoir les quelques fonds nécessaires pour m'acheter un voilier. J'ai longtemps traîné à Salvador puis un jour j'ai pris un camion et je suis parti vers l'intérieur de l'État de Bahia. J'ai erré à travers d'immenses zones d'élevages pleines de broussailles, d'épineux et de prairies où les « vaqueiros

» gantés, habillés de cuir, attrapent les bœufs sauvages au lasso comme dans les films américains ; j'ai cherché là aussi du travail dans une de ces grandes « Fazendas » mais on m'a répondu que les nègres font mieux l'affaire. J'ai eu quelques difficultés avec mon portugais très défaillant. Puis j'ai quitté les zones d'élevage pour la région des plantations au paysage vallonné coupé de rios encaissés. Je suis tombé malade dans une petite « hospedaria¹ » du bord de la route avec une bonne crise de paludisme (?) et c'est là que par le plus grand hasard deux Français plus ou moins brésiliens m'ont pêché et entraîné dans une Fazenda amie, à Maraccas² (des planteurs de café), puis chez eux à quelques centaines de kilomètres de là, dans une plantation de cacao. Je vous écris cette lettre d'un lointain petit Ranch où je m'initie aux secrets du café, du manioc, du cacao — je fais de longues randonnées à cheval tous les jours, je suis tanné par le soleil, les mains commencent à devenir calleuses et la solitude est immense. J'aurais la possibilité d'obtenir un prêt pour acheter une petite plantation de cacao (le *riach'ao das pedras*³) mais je ne me sens pas une âme de « propriétaire » ni le courage de rester deux ou trois ans ici. Je crois que cette expérience de la vie de planteur m'a apporté tout ce qu'elle pouvait me donner. J'ai envie de me frotter aux hommes et je pars dans quelques jours pour Rio. Il me reste tout juste assez de fric pour me payer une place de camion jusque-là et tenir quelques courtes semaines, suffisantes pour me retourner. Mon visa de séjour est bientôt arrivé à expiration mais dans ce doux pays la police n'est pas très curieuse et je compte sur la chance. Voilà pour l'extérieur.

Amie, il y a toute cette agitation du cœur, du corps et ces longues journées où l'on sombre dans le travail physique comme dans le sommeil — il me semble que l'on finit toujours par sommeiller dans ses actes — et puis il y a de longues nuits transparentes où je m'ÉVEILLE, là sur cette natte où je m'étends devant ma porte, les yeux dans le ciel, c'est là que tout commence et je saisis mon expérience diurne, l'activité du jour comme un jeu sans conséquence où j'ai si peu pris part, comme si je n'avais fait que me prêter, restant loin en arrière, au-delà. Amie, le vrai jeu est ailleurs, je le sens jusqu'à l'angoisse — ce n'est pas une angoisse métaphysique mais l'évidence douloureuse d'un autre domaine de conscience, d'une autre conscience plus vaste mais qui reste scellée au fond de moi, comme si je me pressentais, j'étais au bord d'un autre moi-même. Mais pour cinq minutes d'éveil combien d'heures de somnambulisme et ces cinquante-huit kilos de viande que l'on fait dormir les trois quarts d'une vie. Amie, j'ai cru longtemps mais je ne sais plus si je dois croire encore à la valeur des « expériences » — comme mon Guarnero d'autrefois j'ai voulu épuiser tous les rôles, jouer tous les jeux, mais Guarnero m'avait deviné avant moi qui savait la véritable pièce, dans la solitude des coulisses. Il me semble que toutes ces expériences entassées reviennent toujours au même ; en aucun moment je ne me sens le propriétaire de mon passé et tout m'arrive toujours comme si j'étais neuf, vierge, une sorte de zéro instantané. Il me semble qu'il y a un grand Trou noir derrière moi à la place du Passé, rien à quoi l'on puisse s'accrocher, rien qui ne m'autorise à croire que j'aie avancé. Tout naît et meurt à chaque instant. Et c'est la conscience de cette nullité, de cette pointe fragile où l'on meurt et naît, c'est cette conscience qui est la porte étroite conduisant à la vraie conscience de soi — mais là, les sentiers sont inconnus, c'est là qu'il faut aller et je perçois toutes mes soi-disant expériences comme des jeux qui me distraient du Travail essentiel — il me semble que tout ce déploiement d'activités, ces voyages sont encore des trucs pour retarder l'essentiel. Ornière des actes, des mots, automatisme où nous culbutons d'un jour à l'autre. Et pourtant

1. Hospedaria : refuge pour les voyageurs.

2. Maraccas, dans le Sert'ao brésilien.

3. La petite rivière des pierres. Une colline avec une vieille mesure entourée d'une forêt de cacaoyers, et la petite rivière qui coule en bas. Aucune communication, sauf à cheval.

quelque chose d'autre doit être conquis sur nous-même, cette supra-conscience reste à obtenir dont l'intuition nous donne quelques vagues aperçus. Amie, l'époque de l'Aventure dans le monde n'a plus de sens ; le sens de notre époque est cette aventure intérieure. Les Indes, les Indes... Demain je peux être au Pérou, après-demain au Mexique, professeur d'anglais, laver des voitures, prospector, planter, et quand j'aurai fait cent métiers, quoi de plus, quoi d'autre ? Il me semble que vouloir, ou prétendre « agir », avant d'avoir acquis cette autre conscience abyssale, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Et pour acquérir ce nouveau domaine de nous-même je crois qu'il faut d'abord suivre les voies de la contemplation (j'entends ce grand lessivage de nos automatismes mentaux, la perte de l'habitude d'un « moi » qui ne fonctionne que par associations de pensées, de mots, de souvenirs. Acquérir par une discipline du corps et de la pensée un nouveau rythme — une sorte de rythme respiratoire nouveau qui donnerait un nouveau souffle à la pensée en libérant les sources profondes de l'être, en purgeant notre subconscient. Amie il me semble que nous vivons tous les jours dans nos caves, ignorant de notre ciel intérieur). Vous comprenez, il ne s'agit pas de l'acquisition de mérites pour un mytique « au-delà » mais d'une force nouvelle de l'être à libérer ici MAINTENANT. Hic et nunc. Je pense à

ce que Gide m'écrivait autrefois, faisant l'apologie

de l'« insoumission » : « Ils sont, m'écrivait-il, ces insoumis, le sel de la Terre et les responsables de Dieu, car je m'efforce de penser que Dieu n'est pas encore mais que nous devons l'OBTENIR . » C'est cette divinité intérieure, cette maîtrise nouvelle de l'être qu'il faut acquérir. Oui, insoumission mais insoumission à nos propres automatismes, à nos pensées toutes faites. Ne croyez-vous pas qu'il n'existe jeu plus digne d'être tenté que cet effort de l'homme pour s'ASSUMER à neuf, des tripes à la tête ? Tout nous indique le chemin de cette nouvelle Transcendance. Ne croyez-vous pas symptomatique que notre époque soit celle de l'« Étranger » — étranger à nous-même, à ce « moi » authentique, certes nous le sommes ; mais au lieu de rester crispés sur notre angoisse, figés dans l'absurde, il me semble qu'il est plus fécond de tenter cet effort vers nous-même, de démanteler ces fausses frontières de l'être ? Si l'évolution a un sens, elle est d'ordre spirituel aussi bien que d'ordre physique — de l'inconscient vers cette humanité supraconsciente de demain... Mais il est long et difficile de se désintoxiquer de soi-même : essayez donc de faire le silence mental ! Écoutez ce qu'écrivit Sri Aurobindo : « The limitations of the body are a mould ; soul and mind have to pour themselves into them, break them and constantly remould them in wider limits till the formula of agreement is found between this finite and THEIR OWN INFINITY ¹. »

Amie, un effort de sincérité avec moi-même me conduit à penser que c'est un laisser-aller à une pente facile de moi-même que de courir ces prétendues aventures. Il me semble que là encore je

ne fais que m'imiter, me laissant aller au plaisir romantique de DRAMATISER — je suis en train de me faire du théâtre. Le vrai jeu est ailleurs. Certes, en démissionnant de l'École Coloniale, mon acte était symbole, signe et approche d'une vérité profonde que je pressens ; mais depuis, toute ma vie semble répéter le même geste stéréotypé et je ne vais plus du signe à la chose signifiée. Le fait de mes « départs », démissions, dépouillements, sont devenus une fin en soi et qui m'obscurcit tout le reste — car, enfin, mes « démissions » cherchaient à préserver une disponibilité intérieure pour autre chose... Comme ces névropathes qui ont fixé leur névrose dans une contraction musculaire toujours la même, dans un rictus toujours semblable, j'ai figé — me semble-t-il — ma vérité intérieure sous le masque du « départ » et des « démissions » dans une crispation itinérante. Je suis devenu un homme libre, certes, et j'ai droit à ce titre,

1. (Traduction :) « Les limitations du corps sont un moule ; il faut que l'âme et le mental s'y déversent, brisent ces limitations et les refaçonnent sans cesse, jusqu'à ce que soit trouvée une formule qui accorde ce fini à LEUR PROPRE INFINI. » À l'époque Satprem se baladait partout avec *La Vie Divine* de Sri Aurobindo.

mais il faut savoir : libre POUR QUOI .

Amie très chère, pardonnez cette longue lettre mais vous êtes pour moi si proche du cœur, mon irremplaçable amie, que je veux vous soumettre ce débat. Je pense souvent à vous, à votre sourire. Aidez-moi de votre amitié.

Je serais heureux de recevoir ce livre d'Abellio dont vous parlez. Je vous embrasse amie avec toute l'affection que vous savez.

B.

...

Satprem est donc parti pour Rio de Janeiro

*(Un autre fragment
du journal de Satprem)*

Rio, 18 février 52

Enfin je crois que « les Dieux sont avec moi » — du moins pour résoudre l'immédiat problème du « manger-dormir ». J'ai commencé ce matin par me rendre à cette adresse de l'employeur qui cherchait un comptable pour travailler dans une fazenda d'élevage. Arrivé à huit heures du matin il y avait déjà six ou sept nègres qui attendaient. J'ai aussi attendu, une heure et demie, et puis — est-ce la fatigue ou raison ? — j'ai pensé que je n'avais guère de chances devant ces solides brésiliens. Comme j'aurais voulu passer inaperçu au milieu d'eux ! mais là encore j'étais l'étranger qu'on regarde avec surprise et méfiance. Décidément je ne devais pas avoir une tête de « cow-boy » et j'ai pris le large après une longue attente. Puis je suis allé au Consulat de France qui m'a envoyé à la Chambre de Commerce : longs interrogatoires sur mes...

(Au verso de cette page, Satprem avait découpé et collé toutes sortes de petites annonces d'offres d'emploi, en portugais : guide de tourisme, maître d'hôtel, travail dans une mine d'or...)

Rio de Janeiro, 27.2.52

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard,

Je ne sais pas si tu as reçu les diverses lettres que je t'ai envoyées de Belem, de Salvador, puis deux lettres de l'intérieur de l'État de Bahia où je suis resté un mois dans une plantation ? Il me tarde vraiment d'avoir de tes nouvelles, depuis plus de deux mois...

Je suis enfin arrivé à Rio il y a une dizaine de jours après un magnifique mais épuisant voyage de huit jours, en changeant une demi-douzaine de fois de camions, à travers l'État de Bahia et des Minas Geraes. Rio est une ville splendide avec ses énormes pitons granitiques qui tombent dans la mer mais c'est tellement théâtral — et l'envers du décor est assez misérable. Le Brésil tient beaucoup plus de l'Orient que de l'Amérique avec cet abîme entre une richesse et un luxe insultants et une effroyable misère.

J'ai passé quelques jours angoissants, avec tout juste de quoi me payer du lait et du pain, à parcourir les petites annonces, et puis j'ai eu la chance de trouver une place vacante à l'A.F.P. où je suis chargé du service extérieur : deux émissions quotidiennes des nouvelles du Brésil vers la France. Cela me donne à peine de quoi bouffer et dormir mais je suis ravi d'avoir trouvé et je vais pouvoir tenir jusqu'au moment où j'empoignerais la chance. J'aime assez ce genre de corde raide quotidienne mais je mène une vie terriblement solitaire entre la vingtaine de quotidiens brésiliens (oh insondable stupidité de la presse !), ma petite chambre et la « leiteria » où je bouffe comme je peux. Parfois on se sent un peu étreint par l'indifférence du monde autour de soi... Et je me redis si souvent ce que tu te disais à toi-même : « Vivre pour moi seul ne m'intéresse pas »... Que faire, Bernard, de ce trop d'Amour que l'on porte dans le cœur, terriblement inutile ? si inutile. Pour être TENABLE, cette vie ne peut être vécue que dans un acte créateur, à condition de la transformer en une œuvre d'art ou d'amour — ou dans une grande action. Mais l'époque des grandes actions est morte sous le signe des fonctionnaires et des dictateurs. Et il ne reste plus qu'un impossible amour qui se consume lui-même. Ah Bernard si j'étais poète ! Il me semble que je serais alors délivré de ce trop de vie contenue, de cette tension intérieure qui m'angoisse. Il me reste ton amitié, heureusement.

J'ai vu Watson¹, juste avant un voyage d'un mois qu'il entreprend pour ses affaires. Je ne m'attendais pas à rencontrer un homme aussi sympathique, absolument charmant avec moi. Et j'ai été très touché de la façon dont il m'a longuement parlé de toi. C'est un homme qui a une véritable amitié pour toi — et de l'admiration ; mais oui ! Enfin j'ai trouvé quelqu'un qui sait t'apprécier à ta vraie valeur. Watson admire la façon dont tu sais t'adapter à n'importe quelle situation, la pire et la meilleure, en restant toujours aussi supérieur aux événements — je cite ses paroles. Comme moi, il souhaite si vivement que ta ténacité et ta patience aboutissent. (...)

Voilà les nouvelles cher vieux Bernard. Écris- moi vite tes nouvelles. Comment marchent — ou volent — tes avions d'essai ? Et Maneck ? Et tes relations avec la lampe d'Aladin ?

Mais quand nous reverrons-nous ?

Je t'embrasse cher vieux avec Maneck.

B.

...

1. E. Watson, ami de Bernard d'Oncieu, un très riche Américain déjà assez âgé (aussi peu américain que possible), propriétaire de grosses mines de mica en Inde, qu'il avait abandonnées en raison des difficultés bureaucratiques — c'est là que Bernard d'Oncieu l'avait connu —, puis acheteur de mines de mica au Brésil dans l'État de Minas Geraes. Satprem aura longuement affaire à lui.

*(Deux autres pages rescapées du
journal de Satprem)*

... des bandes télégraphiques et qui n'avaient rien de commun avec un autre Bernard que je percevais comme étant vraiment moi, faisant partie de moi ; et ce Bernard, je le percevais comme l'extrême pointe d'une balise plantée au milieu du courant et j'éprouvais une sorte de vertige à regarder ce courant violemment divisé en deux au pied de ma balise, comme si j'allais culbuter en avant ; et il fallait que je grimpe toujours plus haut, et je me sentais tout ramassé comme une infime pointe, quelque part entre les deux yeux. Tout cela était horriblement fatigant, comme de regarder trop longtemps une lumière vive. (Tout cela est écrit en parfait charabia.)

Rio, 25 mars 52

Si j'écoutais mon goût, si je me laissais aller à la solution facile — non pas exactement facile mais conforme à mon caractère — je prendrais l'avion pour Cayenne et retournerais dans les bois. Cette vie de Rio me fait horreur... mais précisément ; il faut aussi que j'aïlle jusqu'au bout de ce dégoût, de cette vie où l'on ne vit que pour pouvoir manger et payer ses hôtels. Je n'écris ceci que pour me garantir — en quelque sorte — que je ne céderai pas à un moment de découragement en prenant l'avion pour Cayenne.

Rio, 26 mars

« Keep firm faith in the victory of the Light and face with calm equanimity the resistance of Matter and human personality to their own Transformation.

« It is not a hope but a certitude that the complete transformation of the nature will take place¹. »

Sri Aurobindo

Rio, 28 mars

Parfois cette certitude que l'on ne sera plus jamais seul et cette Présence intérieure comme une autre chair dans sa propre chair, qui nous...

...

à Klari

Amie, quelques lignes rapides pour vous annoncer la nouvelle. Depuis bientôt un mois j'ai commencé ce fameux bouquin qui me trottait dans la tête depuis des années. Je n'y pensais plus du tout et puis « ça » m'a pris tout d'un coup sans que je m'y attende. Mais quel travail...

.1. Il s'agit d'un message donné par Mère le 24 novembre 1951. (Traduction :) « Garde une foi résolue en la victoire de la Lumière et, avec une calme équanimité, fais face aux résistances de la Matière et de la personnalité humaine à leur propre transformation. Qu'une transformation complète de la nature aura lieu n'est pas un simple espoir mais une certitude.

J'écris tous les soirs, une partie de la nuit — ça avance tout doucement mais sûrement. Je ne me pose plus la question de savoir si ce sera bon ou médiocre — c'EST et ça me délivre¹. Ce qui m'avait arrêté longtemps c'était la préoccupation de construire un « personnage » et puis tout à coup je me suis dit que c'était absurde parce que je veux écrire mon histoire et non celle d'un personnage. Et j'ai commencé par n'importe quel bout, comme on se jette à l'eau. Je m'appelle Bernard dans le livre et vous vous appelez Klari et tout est simple. Plus tard je verrai à « grimer » un peu tout ça. Peu à peu les choses se sont ordonnées et maintenant je vois clairement mon plan, la lente évolution — et il me semble du même coup que je me suis clarifié. Je n'ai donc pas grand-chose à vous apprendre sur l'histoire de « mon livre » que vous ne sachiez déjà... c'est l'histoire d'une lutte entre deux éléments, diurne et nocturne, depuis la nuit des camps et l'ange noir de l'opium, et pas mal d'autres choses... jusqu'à cette lumière du cœur que j'ai trouvée en Guyane, sur les routes du Brésil, en mer dans ma Bretagne ou avec Sri Aurobindo...

Je ne sais plus de quand est ma dernière lettre. Saviez-vous que j'avais réussi — après des jours un peu angoissants à Rio — à me faire embaucher par l'A.F.P. ici ? Je fais deux émissions vers la France chaque jour. C'est un travail absorbant de huit heures du matin à six heures du soir. Je dois lire toute la presse portugaise et cela a été un tour de force au début quand je ne savais pas trois mots de la langue. C'est un travail absurde et ma vie ici est un véritable paradoxe. C'est aussi une ascèse et une grande solitude entre l'agence et ma chambre d'hôtel... Je gagne tout juste de quoi ne pas crever de faim. (...) Ce n'est pas encore cette « carrière » que j'« embrasserai » (!) — pas plus que je ne veux être un « écrivain ». Dès que j'aurai un peu de fric je filerai vers d'autres cieux. Je mène une vie tendue, éreintante mais je me sens libre et je pressens beaucoup de choses. Écrivez-moi. Parlez-moi de Paris.

Je vous embrasse

B.

Rio, 12 avril 1952

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, ce mot hâtif entre deux bulletins de presse. Je t'ai laissé longtemps sans nouvelles mais j'ai un travail fou, fatigant. Je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper de la petite enquête que tu me demandes². Je suis pris ici tous les jours de la semaine de huit heures du matin à six heures le soir quand ce n'est pas plus tard... et il vaudrait mieux que j'aile personnellement dans les Ministères intéressés pour obtenir les renseignements nécessaires. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a ici un « contrôle » très sévère. Enfin dès que je pourrai, je vais voir.

Ma vie ici est pleine comme un œuf et d'autant plus que ce fameux « livre » dont je rêve depuis des années est en train de sortir. Sans que je m'y attende vraiment, ça m'a pris et depuis un mois j'écris une partie de mes nuits, je travaille comme un nègre et ça avance tout doucement mais sûrement. Je ne me pose même pas la question de savoir si ce sera bon ou médiocre — j'avais besoin d'écrire cela et ça me fait du bien de me délivrer de ce poids.

1. Satprem brûlera ce manuscrit en même temps que son « Journal », en 1973, après le départ de Mère.

2. Sur la culture du pavot au Brésil !

La vie que je mène ici est un véritable paradoxe entre ces journaux absurdes¹ et mon bouquin. Je n'ai jamais été aussi seul ni mené une pareille ascèse. Je crois vraiment que je mérite le nom d'homme libre et il y en a bien peu dans ce monde insensé.

À part cela ma situation financière est toujours aussi « ténue »... bien que j'aie eu la satisfaction (toute morale) de voir le Directeur adjoint de cette boîte me proposer sa place quand il partira dans quatre ou cinq mois. Me voilà donc affublé d'une « carrière » de plus. Ils peuvent toujours courir. Dès que j'aurai un peu de fric je tenterai une autre aventure.

Oui cher vieux frère je suis sûr pour toi que ces cinq années de patience aux Indes n'auront pas été vaines. Je crois en ta victoire. Et ce serait pour moi une si grande joie de te retrouver... Il me semble, aussi, vivre dans un étrange tunnel depuis que je t'ai quitté et dans une solitude sans bornes. Si mon livre doit être le prix, je serai quand même content mais quel travail..

Tu veux que Maneck soit ta femme. Bien sûr, c'était évident et je suis ravi pour toi qu'elle soit ton ange gardien... Sacré vieux Bernard, tu es aussi l'homme de tous les paradoxes et comme j'aime ta libre façon d'être.

Je t'embrasse avec Maneck

B.

P.S. Revu une ou deux fois Watson toujours aussi charmant, en voyage actuellement.

...
.

Rio, 10 juin 1952

à Bernard d'Oncieu

Bien cher Bernard, je suis inquiet de ton long silence qui date de presque trois mois.

Avec toi

je m'attends toujours à tout et ton silence me laisse anxieux. Où en es-tu ? Est-ce que tes affaires prennent enfin meilleure allure ? La vente de tes appareils ? Envoie-moi un petit mot.

Quant à moi, je vais quitter Rio fin juillet. Watson m'offre un job dans son affaire et j'en ai tellement par-dessus la tête de cette stupide affaire de journalisme. Je vais partir dans un bled de l'intérieur du Brésil, dans les « Minas Geraes » où je serai chargé, une fois mon « initiation » faite, de récolter du mica dans les diverses mines existantes. Pour débiter « Watson senior² » m'offre la même chose que je gagne à l'A.F.P., c'est-à-dire pas grand-chose mais la vie est moins chère à l'intérieur et il paraît que mes appointements seront rapidement augmentés. L'idée de Watson est que je « grandisse » dans son affaire de façon à diriger ses affaires de mica au Brésil lorsqu'il quittera le Brésil (Watson senior est âgé). Bien entendu je ne lui ai laissé aucune illusion sur ma stabilité — bref, il m'accepte toujours et on verra. Je suis content de changer d'air, d'avoir une vie active. La solitude absolue dans laquelle je vis à Rio

1. Le seul bon « scoop » que Satprem ait fait est celui sur l'évasion des prisonniers de l'île-bagne d'Anchiéta !

2. Il y avait deux frères Watson, l'un plus âgé (W. senior) qui possédait des mines de mica au Brésil, et l'autre un peu moins âgé, ami de Bernard d'Oncieu, qui avait acheté des mines de mica en Inde.

commençait à me déprimer. Quand j'en aurai assez du mica — et un peu d'argent, je quitterai le Brésil et j'irai ailleurs... Pourquoi pas retourner aux Indes, d'ailleurs ? Je suis sûr que j'y trouverai un job et c'est le seul pays qui m'attache, enfin tu y es. Qu'en penses-tu ? (Pas question de te tomber sur le dos, je ferai aux Indes comme j'ai fait en Guyane et au Brésil et je me débrouillerai sans causer d'ennuis à qui que ce soit.)

À part cela, je continue lentement d'écrire ce livre qui occupe toutes mes soirées — c'est mieux ainsi, car la solitude d'une chambre d'hôtel, ce n'est pas drôle.

Il me tarde de recevoir de tes nouvelles, Bernard. Il y a des moments où je me demande ce que je peux bien f... sur cette terre et si ça vaut la peine de continuer.

Je t'embrasse Bernard avec Maneck.

B.

P.S. Watson est décidément un homme absolument charmant et je suis très touché de l'amitié qu'il me témoigne et que je te dois.

(À la suite d'une lettre peinante de Bernard d'Oncieu qui trouve que Satprem ne s'occupe pas assez vite de cette enquête sur le pavot.)

Rio, 6 juillet 1952

à Bernard d'Oncieu

Mon cher Bernard,

Bien reçu tes deux dernières lettres — qui m'ont peiné, moins par leur contenu que par l'esprit...

1/. J'attendais une réponse de C. qui me paraissait le seul susceptible de s'occuper ici de cette affaire de culture de pavot. Il n'a pas répondu et ne répondra pas. Je n'ai malheureusement pas ici un seul ami, pas même une « relation » à qui je pourrais confier cette affaire assez particulière.

En ce qui me concerne, j'attendais fin juillet pour voir les divers Ministères et tenter de m'y expliquer. Je suis pris tous les jours à l'agence aux heures où les Ministères sont ouverts. Je n'ai que le dimanche libre. Pas question de m'absenter : la presse tombe toute la journée et je dois faire mes deux émissions. J'attends les quelques jours de battement espérés entre *France Presse* et le départ pour le bled pour frapper aux portes des Ministères et rien n'est moins sûr que je sache me faire comprendre : je lis et je comprends le portugais mais ne sais pas parler. En dehors des garçons de restaurant mes relations sont restreintes. La question que j'aurai à expliquer fin juillet voudrait un langage clair et précis... Tu pourras donc très probablement fin juillet me classer « parmi tes nombreux amis dont les protestations de dévouement ne sont jamais suivies d'aucun geste » — encore que je n'aie jamais fait de « protestations de dévouement », ce n'est pas mon genre, je me contente d'aimer ou de ne pas aimer les gens.

2/. En ce qui concerne Watson, si j'ai accepté son offre, c'est que j'ai l'intention de faire l'expérience sans réserve. Je n'ai pas l'habitude de faire les choses à moitié ni d'exploiter les gens. Je suis entré au Bureau Minier en Guyane sans rien connaître à la bauxite et lorsque j'ai donné ma démission, on me proposait de prendre la tête d'une prospection avec un contrat

de prospecteur. En quittant l'A.F. P., le sous-directeur — qui s'en va — me propose sa place. Je fais donc les choses comme elles doivent être faites et ce que j'entreprends s'est jusqu'à présent terminé à mon honneur. Je ne t'ai donc pas attendu pour me mettre « sérieusement au travail » — comme tu me l'écris.

Par ailleurs, si j'ai accepté l'offre de Watson, c'est que j'ai mis les choses au point : je n'allais pas me lancer dans son affaire sans l'avoir averti, en termes polis, que si ce travail ne m'intéressait pas je partirais et que je ne voulais à aucun prix prendre un engagement que je n'étais pas sûr de tenir. Je n'ai pas l'habitude de tromper les gens, même dans mon intérêt. Cette franchise vis-à-vis des deux Watson m'a laissé les coudées franches (et leur sympathie du reste). Il est resté entendu entre nous que j'allais « voir », apprendre, me rendre compte. On verra plus tard si ça me plaît ou non. Quant à « gagner » la confiance des Watson, comme tu me l'écris, c'était inutile, je crois avoir leur confiance.

J'ai été peiné et surpris de lire dans ta lettre « ... Car il me semble que tu as trouvé le temps pour exploiter le filon Watson. » Au risque de te paraître présomptueux, c'est Watson qui m'a relancé, à plusieurs reprises. Je ne lui ai jamais demandé un job. Il est contre mon tempérament d'« exploiter » qui que ce soit. Il est également contre mon tempérament d'avoir des amitiés « intéressées ». (...)

Mais il y a encore d'autres points sur lesquels je ne suis pas d'accord avec toi et c'est d'ailleurs plus grave que le reste.

Si l'« Aventure » est d'attendre « la fortune sous une dizaine d'années », comme tu me l'écris à propos de l'affaire Watson ; si c'est d'« épouser une grosse fortune du Brésil »... je ne marche pas. Si le travail me plaît et si la fille me plaît, très bien. Sinon je suis parfaitement décidé à ne pas m'emm... pendant dix ans ; même pour une fortune.

Pour conclure, tu m'écris que je cherche à faire « le poète ou le fanfaron »... je suis peut-être un « âne bâté », un imbécile, malheureusement pas poète, et j'ai assez d'actes de vrai courage derrière moi pour n'avoir pas besoin de faire le « fanfaron ».

L'Aventure, la liberté, ce n'est pas une question de « grosse fortune ». La liberté est ailleurs — j'ai été un homme libre dans les camps. En Guyane, bien que fauché, j'ai connu l'Aventure.

Quand tu m'écris de « mettre les pieds sur le sol » — je te réponds que je suis parfaitement décidé à ne pas mettre les pieds sur n'importe quel sol.

Bien entendu, pour le temps X que je serai chez Watson, tu peux compter sur moi, et si je peux te faire venir au Brésil, ce sera avec joie (sans protestation de dévouement) — mais je ne pense pas que tu aies besoin de moi pour ça. Fin juillet, je tenterai de me faire comprendre dans les Ministères pour cette affaire de pavot. Une autre fois je te parlerai du Brésil et te dirai comment tu peux avoir des chances de réussir tel que je te connais (mais je ne crois pas que ce sera avec cette affaire de culture). J'espère avoir l'occasion de te montrer que mes amitiés sont désintéressées.

Bien sûr j'ai eu aussi de la peine — c'est bien platonique, la peine ! — d'apprendre que tes affaires ont craqué... Je dîne avec Watson après-demain et lui ferai ta commission.

Ton ami

B.

(Probablement la dernière lettre de Bernard d'Oncieu avait-elle désespéré Satprem car il mettait une sorte d'absolu dans ses amitiés comme dans ses actes. La lettre ci-dessous s'adressait à un autre désespéré qui avait voulu tuer Satprem d'un coup

*de revolver un soir de 1950, avant son départ pour la Guyane, parce que Satprem
voulait affirmer la vie et l'aventure contre le désespoir.)*

Rio, juillet 1952

à Jacques

Jacques,

... Je me souviens seulement que vous êtes comme un frère dans la peine. Je suis à cet instant où l'on est à bout de peine, à bout de tout, où l'on se débat seulement pour retarder l'instant — par je ne sais quelle lâcheté ou je ne sais quel espoir.

Oh n'ayez crainte Jacques, je durerai encore. J'aurai encore beaucoup de jours à vivre. J'ai appris dans les camps qu'on durait longtemps.

Un jour vous m'écriviez « le seul amour est un acte désespéré de l'esprit » — mais quand il ne reste plus aucun acte de l'esprit pour affirmer cette chose brûlante qui continue de cogner au fond de soi, rien. Quand tout est désert autour de soi, en soi, que reste-t-il pour affirmer cette irréductible flamme, cette sorte d'amour inutile, de vie inutile, de violence en trop ? Dans le même instant où l'on est comme un OUI désespéré, il semble qu'il n'y ait plus qu'un Non à opposer et tout serait réconcilié — quelque chose serait enfin affirmé.

Quand je suis sorti des camps, tout était saccagé. Vous comprenez, je naissais à vingt ans dans un monde vide. Dans cette débâcle, il ne restait plus que le souvenir d'une extraordinaire JOIE éprouvée un jour alors que j'étais dépourvu de tout, à moitié crevé. Que vous dire de cette Joie ? C'était comme la naissance d'un autre monde, c'était le néant et tout à coup cette incompréhensible joie comme si j'étais au centre des choses, en leur cœur, c'était une maîtrise infinie, une clarté, une force débordante... Il m'a semblé que je n'étais sorti des camps que pour accomplir cette joie, la retrouver et l'établir en moi. Il me semblait que j'avais découvert le cœur vivant, irradiant, de l'existence à travers toutes ses cruautés, ses absurdités — comme si l'homme ne vivait et n'expérimentait que pour arriver un jour à CELA .

Depuis les camps, depuis cette joie, il n'y a pas eu de repos pour moi. Et quand je remontais plus loin en arrière dans mon passé il me semblait encore que c'était cette même joie que poursuivait l'enfant violent que j'étais lorsqu'il courait comme un fou à travers les champs de ronces en se déchirant — cette même joie que poursuivait l'adolescent imprudent sur son petit voilier. Était-ce autre chose que je cherchais dans les fortifications allemandes de Bordeaux ? — Et toujours, que j'en aie été conscient ou non, cette Joie se trouvait pour moi quelque part, à bout de souffle — comme si elle devait être provoquée, mise en demeure. Je crois comprendre ce que veut dire « rendre l'âme ».

Depuis les camps je n'ai cessé de provoquer cette source vive que j'avais devinée, ressentie. Il me semblait que TOUT devait être quitté, sacrifié pour cela. Et d'ailleurs il ne s'agissait plus de « sacrifier », c'est que plus rien ne m'importe en dehors de cela. Depuis, je n'ai cessé de chercher cet instant où, à bout de ressource, cette seule source DOIT jaillir — c'était, c'est comme une fièvre de l'extrême dénuement. Je n'ai cessé de me vouloir dépouillé de toutes relations pour trouver cette seule Relation avec l'essentiel, avec cette joie essentielle, cette fraternité profonde avec le monde. Que m'importait « tout le reste ». Je n'étais sorti des camps que pour ça. « Tout le reste »... d'ailleurs il ne restait rien.

Depuis vous savez plus ou moins ce qu'a été ma vie. J'ai démissionné des Colonies, quitté une retraite paisible dans l'Himalaya, quitté la Guyane et je quitte maintenant Rio. Chaque fois que j'ai cru être « distrait » de cet essentiel, chaque fois que j'ai rencontré comme un havre de grâce, un compromis, je suis parti.

En même temps que cet extraordinaire « espoir » était en moi, je me trouvais aux prises avec un désespoir aussi grand — tout se passe comme si cette force suscitait une autre force contraire, cette chose à naître une puissance de destruction à sa mesure. Il n'y a que dans l'opium que j'ai trouvé quelque paix et j'ai rejeté l'opium comme le reste après quatre années d'intoxication complète. J'ai pu trouver quelque autre forme d'intoxication dans l'effort qu'exigeait la forêt de Guyane et j'ai rejeté cette forêt.

Jacques, il me semble que je ne serai jamais à bout de souffle, jamais à bout, que je serai condamné à être une espèce de vagabond. Cette Joie est une sorte de fantôme qui se dérobe toujours, qui m'entraîne toujours plus loin, plus seul... J'appelle cela une « Joie » — c'était sans doute la Joie — ce n'est plus qu'une force intérieure contre laquelle je ne peux rien ; quelque chose comme une densité, ma densité. Il n'y a pas d'issue, il faut peser de tout son poids — jusqu'à ce que ça craque.

Physiquement je ne suis pas encore las d'être sur les routes. « Ça » peut durer encore. Mais je suis usé ailleurs, jusqu'à l'âme.

Ce livre que j'écris ? — mais il ne m'importe que par la fin. Pour le reste, je sais bien ce que je suis. Tout ce que j'écris ou écrirai n'a de valeur que si cette chose au fond de moi « réussit ». Si cela avorte, à quoi bon faire un révolté et un suicidé littéraire en plus ?

Pardonnez-moi cette lettre. Je ne sais vraiment qu'une chose, c'est que j'ai mal et que tout est vide.

B.

Rio, 2 août 1952

à Bernard d'Oncieu

Cher Bernard, ci-joint le papier demandé [sur la culture du pavot]. J'ai pas mal erré dans les Ministères avant de trouver le bon, et l'homme qu'il nous fallait. Devant ses réticences, je me suis fabriqué un papier « France Presse » et j'ai tiré de lui tout ce que je pouvais sous prétexte de « reportage » (j'avais auparavant fait traduire en portugais un questionnaire écrit — ce qui a facilité les choses).

À tout hasard, je te préviens que l'administration brésilienne est « plus lente, plus vénale et plus incohérente que l'administration indienne » !! (C'est l'avis de Watson.) Te voilà averti !

Je crois que ma dernière lettre se résumait à un « échange de mauvais procédés » avec toi. Je regrette de n'avoir pas assez pensé à toi, à la tuile qui t'est tombée sur le dos et d'avoir mal pris tes considérations. J'espère que tu ne m'en veux pas ? (Mais ne compte pas sur moi, quand même, pour épouser une conasse de riche héritière !) Je quitte Rio demain matin pour le bled... On est sacrément seul dans ce pays.

Ton idée de venir au Brésil ?... « Le Brésil pays d'avenir » suivant le slogan... Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. On devrait dire, le « Brésil pays de spéculation ». Spéculer, c'est ici la seule chance de réussir — spéculer sur les immeubles, les cafés, les terrains, le cacao, n'importe quoi (bakchicher les hommes politiques qui ne sont là que pour ça — c'est la première condition pour réussir). C'est à Rio qu'il faut être, ou à São Paulo, pour faire des

affaires. La culture du pavot te coûtera beaucoup de démarches, de bakchich et d'attentes ; en définitive, beaucoup d'argent... C'est une chose que tu pourras voir comme un « à-côté » en t'occupant d'autres affaires.

J'ai longuement parlé avec Watson « junior » de ton projet Brésil. Il pense que tu auras certainement les « idées géniales » mais qu'on ne peut pas faire grand-chose ici sans un *minimum de capital*.

Voilà le « côté noir » de la situation. Malgré tout cela, le Brésil est un pays où tu devrais réussir parce que les combinaisons les plus invraisemblables s'y échafaudent — et tu es assez fort à ce petit jeu. De plus, ta noblesse te servira énormément : c'est un pays de snobs. La seule chose qui leur importe, c'est la façade, le complet bien coupé et la Cadillac à la porte. En affaires, ils sont méfiants et plus malhonnêtes que n'importe quel babou de Calcutta ou de Delhi (avis de Watson). Enfin, pour compléter le tableau, leur sensibilité est perpétuellement à vif parce qu'ils n'arrivent pas à se débarrasser de leur complexe d'infériorité vis-à-vis des « étrangers ». Aucune intimité ou relation amicale possible avec les Brésiliens riches et de couleur « branco » (très important, la couleur !), ils vous fuient parce qu'ils ont peur de se révéler tels qu'ils sont : des singes prétentieux. J'aime mieux les nègres.

Si tu veux venir ici, et à moins que tu ne veuilles jouer le « grand jeu », je te conseillerais de trouver tout de suite n'importe quel job pour vivre et voirvenir, surtout pour prendre le temps de connaître la langue (contrairement à la légende, très peu de Brésiliens parlent français).

Mon avis sur le Brésil, en dehors de la question « business », c'est que c'est un pays sans âme. Tout y est en toc et, de plus, pourri par quelques siècles d'hypocrisie jésuite.

Avec mon tempérament, ce ne sont pas des « affaires » que je tenterais de faire au Brésil — parce que je ne suis pas à la hauteur des requins ; j'irais plutôt vers l'Amazonie où l'on vient de découvrir des placers d'or extrêmement riches. C'est une aventure qui est davantage « dans mes cordes ». Peut-être mettrai-je un jour ce projet à exécution, si mes affaires avec Watson ne sont pas aussi intéressantes que je l'espère — bien sûr, encore une fois, tant que je serai chez Watson tu peux compter sur moi, cela va de soi.

J'ai beaucoup pensé à toi, Bernard, à ton échec aux Indes et je sens combien tu peux être démoralisé actuellement bien que tu réagisses extraordinairement (ces leçons de français !). Tu m'étonnes... que te dire ? Te dire que je suis avec toi ? Mais je ne suis utile à rien et je ne sais pas comment je pourrais t'être utile. En restant chez Watson ? Compte sur moi pour « durer » le plus possible.

Encore une fois, ce monde n'est pas le mien. Je ne me sens heureux que lorsque je suis en contact avec les éléments, que ce soit la forêt ou la mer ou l'or... Alors ?

Même si tu me désapprouves — et j'ai souffert de ta dernière lettre —, je veux rester comme un frère pour toi. Sommes-nous vraiment si différents l'un de l'autre ?

B.

Et Maneck ?

*c/o Watson
Rua Barbara Heliodora, 559
Governador Valadares
Minas Geraes (Brazil)*

Belo Horizonte, 25 août 1952

À Klari

Amie, j'ai reçu votre dernière lettre de Paris peu avant de quitter Rio. Je vous écris ces lignes dans un petit Ranch de boue séchée et de tuiles, perdu dans les montagnes de l'intérieur où je me trouve coincé par les pluies. En quelques heures de pluies les chemins creux à flanc de montagne se transforment en fondrières et l'on glisse à plaisir dans l'épaisse boue ocre-rouge des granits décomposés : je préfère ne pas risquer la culbute dans les ravins et j'attends le soleil en pensant à vous.

Me voilà affublé d'une nouvelle « profession » provisoire : je suis chargé, pour le compte d'une firme américaine, de rafler le mica, béryl, cristaux de roche qui se trouvent en quantité dans l'État de Minas Geraes, un peu partout dans les mines disséminées au hasard des Serras montagneuses. Peu

à peu, j'apprends à reconnaître les nombreuses qualités de mica, à distinguer les cristaux et leur valeur — il y a un plaisir esthétique dans le contact physique de ces minéraux. Ceci est ma première « mission » : cinq cents kilos de mica sont chargés sur « ma » jeep qui attend paisiblement un peu de soleil dans la cour du Ranch.

Le centre des opérations se trouve dans une petite bourgade appelée « Governador Valadares » où j'ai installé mes pénates, au centre de ce que l'on appelle le « Mica-belt ». Je suis heureux d'avoir quitté le journalisme dont je commençais à avoir par-dessus la tête — je me sens mieux sur les routes. Cependant je ne résiste pas à la vanité de vous dire que j'ai quitté le journalisme en beauté : la direction A.F. P. m'a envoyé des félicitations pour une série de reportages que j'ai faits (sur l'évasion d'Anchiéta) et l'on m'a proposé un « poste » auprès du Directeur de France-Presse pour le Brésil. Mais quel mérite à avoir quitté cela ? Je ne fais que suivre ma plus grande densité. La question reste toujours la même : au bout de la liberté, il y a pour *quoi* la liberté — et il se pourrait bien que vivre cette question avec sa pleine conscience, dans cet équilibre incertain des extrêmes, soit le sens même de la vie et la condition de notre plus haute stature. Que vaut la vie si elle n'est pas d'abord tension ? Il me semble que l'on devrait vivre chacune des minutes de notre vie comme si c'était une question de vie ou de mort ; il ne devrait pas y avoir de relâche, de détente, et chacun de ces instants devrait être une affirmation absolue que « cela » vaut la peine d'être continué, survécu. Sinon *quoi* ? À chaque instant nous devrions être capable d'affirmer notre vie comme le suicidé affirme la sienne par la mort — cet instant extrême où l'on décide de vivre plutôt que de mourir (ou inversement) est le seul instant de vraie conscience.

Mais comme il est difficile, Amie, de rester éveillé, de ne pas succomber au somnambulisme quotidien. Il faut chaque jour lutter contre une force obscure, viscérale — la force de nos habitudes, de nos automatismes mentaux qui nous tirent en arrière. Comme il est difficile de rester éveillé et de ne pas se remettre au lendemain !

La seule utilité de ce « nomadisme » dans lequel je vis, c'est qu'il est une hygiène. Les incertitudes quotidiennes me contraignent à me rassembler autour de l'essentiel. Cette rupture de rythme dans la vie extérieure aide à briser d'autres rythmes, d'autres automatismes intérieurs. Au demeurant, j'ai dépassé le stade des enthousiasmes pour l'« expérience nouvelle » : il n'y a pas de situation nouvelle, il n'y a que des fluctuations intérieures et mon seul propos est de maîtriser ces fluctuations.

Je ne sais pas très bien où tout cela va m'entraîner. Il me semble parfois vivre un dangereux pari, et j'ai parié sur l'Inconnu, cet Inconnu que j'espère éveiller du fond de moi-même. Parfois, il me semble que je vis une sorte de monstrueuse folie et tout se raréfie autour de moi : solitude, chasteté voulue, silence... et si le dernier mot de cette folie n'était que désert, vide ? ?

Peu de temps avant de quitter Rio, j'ai trouvé et feuilleté dans une librairie le *Journal* de Gide dans lequel il avait publié cette lettre que j'avais envoyée au « Maître » en Égypte.

Cela m'a fait une curieuse impression de relire le texte de cette lettre que j'avais écrite à cœur ouvert il y a plus de cinq ans. La question qui me préoccupait alors, c'était de trouver un « maître » ; l'angoisse que j'exprimais, c'était de me trouver livré à moi-même, sans direction, sans maître. Que de chemin parcouru depuis cette époque : les Indes, France, Guyane... et cependant j'ai si peu avancé. Je sais maintenant qu'il y a un seul maître, c'est le Maître intérieur auquel il faut dire OUI encore et encore OUI, envers et contre tout, pour le meilleur et le pire. Ce Oui, je l'ai prononcé et je le vis — je tente de le vivre. Mais à part cette nouvelle prise de conscience, brûlante, qu'ai-je fait ? En quoi ai-je progressé ? Vous qui me connaissez, vous devez savoir mes piétinements... Parfois je désespère d'être autre chose qu'une sorte de question absolue, sans réponse, une absurde flamme qui se consume elle-même.

Governador Valadares, 31 août

Enfin de retour à Valadares après un voyage plein de péripéties, éreintant. Il y a une délivrance à se fatiguer physiquement. Plus le corps est fatigué et plus le cœur trouve un peu de paix — c'est pourquoi j'ai aimé la Guyane et aimerai, pour quelque temps, la nouvelle vie que je mène ici. Oh Amie, combien de temps faudra-t-il pour épuiser cette chair ? pour délivrer cette plénitude et cet homme nouveau qui sommeille, au fond de nous ?... Dans l'une de vos lettres, il y a plusieurs mois, vous m'écriviez ceci qui m'a beaucoup frappé : « Il y a en nous toute une part qui ne *doit pas* être délivrée » ; et vous ajoutiez : « Tous les plafonds sont bourgeois, peu importe leur hauteur. » Je ne peux pas être d'accord avec vous ; il ne s'agit pas de chercher un plafond mais de crever nos plafonds, ces « normes » auxquelles on prétend fixer le développement humain. Il me semble, au contraire, que l'homme doit être délivré ou plutôt qu'il doit délivrer, comme on accouche, cet être nouveau qui voit, qui sait mieux qu'avec ses yeux et son intelligence limitée. Seul le sur-humain m'intéresse. C'est cet être de claire vision qu'il nous faut obtenir. N'est-ce pas là tout le sens de l'évolution ? De même que la vie s'est efforcée hors de la matière, au cours des âges, et la conscience hors de l'inconscience à partir de la vie ; il me semble que nous devons nous efforcer d'obtenir une sur-conscience à partir de notre conscience imparfaite... Ce n'est pas un plafond, c'est un étroit passage, une transfiguration. Sinon, à quoi bon répéter, de génération en génération, les questions du passé ? Nous avons mieux à faire qu'à discuter le problème de la vie, fût-ce avec intelligence ; mieux à faire qu'à écrire des romans psychologiques de plus en plus subtils : c'est sur *l'homme* directement qu'il faut agir, expérimenter. Comme l'écrivait Cocteau (je crois), notre civilisation super-intellectuelle fait de nous des « stylographes-pensants » (témoin cette lettre !). Quand nous aurons usé tous nos stylos, écrit tous nos romans, qu'aurons-nous fait pour le progrès de l'homme ? La question restera toujours sans réponse et l'homme déchiré. Il faut bien se résoudre à dépasser le stade de l'intelligence, crever le plafond intellectuel, délivrer notre conscience de ses limitations... Amie, nous sommes faits pour voir clair. Notre époque doit être celle des visionnaires ou des clairvoyants.

Je sens cette vérité avec une douloureuse intensité mais nous nous heurtons, en nous-même, à tant de résistances, mauvaise volonté. C'est tellement plus simple de moudre la même mouture, comme l'âne attaché à sa meule ; tellement plus simple de tourner en rond. Le plus difficile à surmonter ce n'est pas notre penchant pour les plaisirs humains mais bien cette inclination perverse qui nous fait préférer l'angoisse, la souffrance, le déchirement, à la plénitude et la joie... Oui, il faut être insoumis, comme Gide me l'écrivait. Insoumis d'abord à l'ordre social ou familial, mais la dernière de nos insoumissions, et la plus haute, c'est l'insoumission à nous-même.

Amie, il me tarde de reprendre la route des Indes, de prendre le bâton du pèlerin-mendiant et d'aller définitivement à l'aventure de moi-même, en quête de cette reconnaissance. Il n'y aura pas de paix pour moi tant que je ne me serai pas poussé à bout.

Je vous écris cette lettre depuis « Governador- Valadares » où je vais habiter désormais. C'est une petite bourgade qui ressemble à celles du Far-West américain, un far-west mécanisé. Valadares baigne dans une épaisse poussière ocre-rouge aux bords de la grand-route Rio-Bahia et les camions diesel se mêlent aux cow-boys, aux troupeaux et aux chevaux. Le soir, ça ressemble aux caravansérails d'Afghanistan et le soleil découpe en noir sur le ciel les dômes granitiques qui surplombent la ville. Quelques palmiers couverts de poussière, que l'on dirait peints au pistolet, des pylônes, des baraques et des maisons de ciment : c'est le centre du commerce du café, bétail, minéraux. Une demi-douzaine de scieries sont en train de peler les montagnes avoisinantes. Je préfère vivre ici au milieu de ces gens rudes qui, à l'occasion, jouent encore du revolver, que parmi les singes prétentieux de Rio de Janeiro. Voilà pour le cadre. Le reste est toujours silencieux et solitaire. Écrivez-moi Amie.

Il y a peu d'affection autour de moi et j'ai besoin de sentir la vôtre. Amitiés à Max. Et Baron que vous avez vu à Paris ?

Je vous embrasse.

B.

*(Une lettre au jeune géologue qui a initié
Satprem à la forêt de Guyane.)*

Valadares, 10 septembre 1952

Cher E.,

Je ne sais pas si je dois souhaiter que cette lettre vous arrive avant votre départ de Guyane, que vous aviez fixé pour septembre selon votre dernière lettre. En effet, je suis en train de me demander sérieusement si je ne vais pas retourner dans les bois. Ce brusque changement de destination vous surprendra peut-être mais je me sens une nostalgie assez cuisante de la vie dans les bois.

Cette lettre est donc très « intéressée » et je m'en excuse. Pensez-vous qu'il y ait quelque travail intéressant pour moi, actuellement, dans le genre prospection-bauxite et Carte (dans un coin définitivement loin de toute civilisation, Latil et routes). Pensez-vous que, éventuellement, le B.M.G. et Laballery accepteraient de reprendre un oiseau de mon genre ? — Je suis prêt à passer deux années sans sortir des bois et vous me connaissez assez pour savoir que je peux « tenir ».

Au cas où votre réponse serait encourageante, j'écrirais à Laballery et suis prêt à prendre l'avion dans les quelques jours qui suivront sa réponse.

Vous devez penser que je suis bien « inconséquent », de fait je le suis — je ne vois pas pourquoi on devrait être conséquent dans ses erreurs. En l'occurrence, l'erreur est morale et non matérielle car je jouis ici d'une situation que l'on appelle d'« avenir » — que m'importe cet avenir si je n'y trouve point de joie !

(...) Pour l'instant, ma nouvelle situation me distrait et je passe mon temps en jeep ou à cheval à la recherche des Mines de mica à travers les Serras granitiques de Minas Geraes. Hélas cette situation ne durera pas car l'idée de Watson, une fois que je serai bien initié à tous les secrets du mica et des cristaux de roche, c'est de me faire revenir à Rio et de me coller la Direction de son affaire pour le Brésil. (Watson, qui est un homme âgé, veut se retirer en

France aussitôt que je serai mûr pour veiller à ses affaires.) Bien des gens peuvent penser que je suis fou de vouloir laisser cette occasion mais je suis persuadé que vous me comprendrez. Ne m'écriviez-vous pas dans votre dernière lettre, que j'ai souvent relue : « J'ai la nostalgie des journées épuisantes sur les layons, des cascades tout à coup découvertes, du retour dans l'ombre naissante et les appels renouvelés des perdrix... » Cette nostalgie me tient aussi et contre toute raison je ne pense plus qu'à une chose : me retrouver sous un carbet, faire des layons, marcher... marcher. C'est si difficile de fatiguer sa fièvre... Il me tarde de retrouver cette usure du corps après de longues marches sous la pluie. Vous comprenez cela, j'en suis sûr. Ne m'écriviez-vous pas, dans votre dernière lettre : « Plus je vais et plus je suis amoureux de la Guyane » ?

Il est vrai que je suis amoureux à retardement mais j'espérais trouver au Brésil de larges horizons et des hommes simples. Au lieu de cela, je trouve partout d'affreuses petites villes et des faux hommes. J'ai envie de la saine solitude des bois et de l'effort qui y est exigé. Je ne me sens pas du tout mûr pour faire fortune ni pour être Directeur de quoi que ce soit. Je ne sais pas si je pourrai faire comprendre cela à Laballery. Mais, l'occasion aidant, peut-être pourrez-vous être mon interprète — si cela ne vous ennuie pas.

Je me suis souvent répété qu'il était absurde de parcourir deux fois la même route alors qu'il y a tant de chemins à parcourir dans le monde — et je me suis demandé si, au lieu de retourner en Guyane, je ne devrais pas partir pour l'Afrique (Laballery m'avait parlé de prospections minières en Mauritanie ou je ne sais où ?). Mais je crains de retrouver en Afrique d'innombrables petites sous- préfectures françaises, tandis que je suis sûr de trouver une vraie forêt vierge en Guyane. Qu'en pensez-vous ?

Je m'excuse de cette lettre très intéressée — qui du reste arrivera peut-être trop tard. C'est avec impatience que je vais attendre votre signe de vie. Si vous êtes en France, donnez-moi de vos nouvelles — je serais si heureux que le contact ne soit pas rompu...

Avec ma fidèle amitié,

B. Ange

Valadares, 30 septembre [1952]

(à mes amis de l'A.F. P. à Rio)

Chers amis,

J'ai eu grand plaisir à lire votre lettre, le mot d'Iracema. Bien que vous en disiez, les *morenas cariocas* m'ont laissé peu de souvenirs, moins encore de *saudade* [nostalgie] — je ne me promène guère avec des regrets, une valise est bien assez encombrante ! Mais le souvenir de certaines soirées ou après-midi Avenue Sampaïlo me reste bien vivant et l'on découvre, après, que derrière la trame des mots de convenance, le train-train des rapports quotidiens, une relation plus subtile s'était formée, comme si d'autres ombres de nous-même s'étaient rencontrées sur un autre plan, sans que nous en sachions — appelez cela sympathie, amitié, comme il vous plaira. Ce sont les seuls souvenirs : tout le reste n'est que décor, prétexte à ces vraies rencontres. Est-ce manquer de pudeur que de l'écrire ?

Je suis très touché de la proposition que vous me faites de revenir travailler à France-Press et il m'est difficile de vous répondre sans entrer dans certains détails : ce retour en arrière, la commodité et l'agrément d'une telle solution n'aurait guère de sens pour moi, pas

plus d'ailleurs que de rester ici, à Valadares, pour finir directeur de Compagnie exportatrice de mica. Ce n'est pas une question de jugement mais de tempérament ou de densité. Un jour ou l'autre il faut reconnaître que certaines choses nous importent plus que d'autres et suivre cette densité — être fidèle à soi-même, pour le meilleur et pour le pire (!) c'est encore le dernier luxe que nous puissions nous offrir dans un monde où il n'y a plus de cause qui vaille la peine d'une fidélité.

Comment vous dire ces choses avec la simplicité qu'il faudrait ? et cependant j'éprouve le besoin de vous les dire parce que votre proposition me touche par l'amitié dont elle témoigne. Ce ne sont pas des « idées » qui m'incitent à vous répondre négativement — une sorte de faim plutôt, un besoin d'être PRÉSENT à ma propre vie alors que tant d'hommes autour de nous semblent s'être désertés eux-mêmes. Toujours j'ai été sensible au vrai visage des êtres, lorsqu'il veut bien transparaître ; à la recherche moi-même de cet unique visage qui semble sommeiller au plus profond de nous-même — cette recherche vous explique peut-être les expériences décousues, le nomadisme apparemment sans but de ma vie et ma crainte de m'installer dans une « situation », quelle qu'elle soit... Je ne sais plus quel est cet auteur anglais qui écrivait : « When I am at ease, then I begin to feel unsafe¹ » et j'éprouve le besoin, précisément, d'une certaine insécurité pour garder le contact avec ce qui reste essentiel, le *bedrock* [la roche de fond] de notre être au milieu même du flux des choses à l'entour... Si on doit l'obtenir, il m'a toujours semblé que ce vrai visage intérieur devait être provoqué — rien de tel pour le tirer au clair que les expériences qui dépouillent : la solitude dans une forêt guyanaise, une capitale ou une ville-frontière de Minas Geraes sans autre ressource qu'en soi-même, ou encore la nudité des Camps ; c'est là que j'ai vu pour la première fois cet autre visage et ce visage ressemblait à la Joie. Depuis, je suis resté un peu nomade, ou cinglé — comme il vous plaira. (...)

Quoi qu'il en soit — et c'est peut-être un aveu de faiblesse — je craindrais de m'« installer » dans le journalisme (ou le mica) ; il me semble qu'il faut une infatigable vigilance pour ne pas perdre le contact avec l'essentiel, s'endormir et finir comme les somnambules que nous côtoyons chaque jour — la tentation est grande de se remettre soi-même chaque jour pour le lendemain, comme une affaire passablement embrouillée, mais il y a si peu de temps à perdre... Peut-être ces préoccupations restent-elles celles d'un enfant ou d'un adolescent (un peu romantique) mais je parie pour l'enfance avec ses prétentions, ses grands mots et aussi sa clairvoyance.

Un jour ou l'autre, m'écriviez-vous, on est repris par le besoin d'« informer » — et c'est ce qui fait la beauté du journalisme. Si vagabond que je sois ou veuille être, je connais ce besoin d'« informer » — et cette lettre est une façon d'informer, à sa manière. Peut-être reviendrai-je au journalisme, à moins que je ne trouve, un jour, une autre façon de satisfaire à ce besoin de communiquer avec les autres. Pour l'instant, je continue de prospecter le mica et je passe les trois quarts de mon temps sur les routes, ce qui n'est pas pour me déplaire. Je ne peux pas dire que je sois « déçu » par cette nouvelle vie : ce n'est pas du mica que j'attends quelque chose et, dans tous les cas, je ne saurais m'installer pour longtemps ici.

Je m'excuse de ce long bavardage mais l'amitié que vous me témoignez tous deux, Iracema et vous, et la proposition de votre dernière lettre m'y incitent, tant pis si je vous parais romantique ou, tout simplement, un peu ridicule avec mes « idées » saugrenues.

Avec ma fidèle amitié

B.

1. « Lorsque je suis à l'aise, je commence à me sentir en danger. »

Valadares, 1^{er} octobre 1952

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

Tu vas sauter au plafond, m'insulter mais écoute au moins mes raisons. Je songe à quitter Watson.

La première raison — et il y en a pas mal — c'est que ce travail ne m'intéresse pas. J'ai vu la vie que mène le vieux Watson, celle que mène E. Watson et je peux présumer, au mieux, que l'avenir qui m'est offert est de remplacer l'un et l'autre à la tête des affaires de mica au Brésil. Si j'en juge par mon expérience de deux mois (je n'ai pas les yeux dans ma poche. Pas besoin de dix ans pour comprendre) et par la vie que mène E.W., ce qui m'attend c'est de passer ma vie à discuter avec des vendeurs brésiliens plus ou moins escrocs, à surveiller chaque expédition de mica caisse par caisse, à faire surtout des bilans, des prix de revient, des budgets et des calculs d'impôts, à manier le code brésilien pour faire des procès continuels avec les uns ou les autres, à écrire des rapports pour New York et Londres, à entretenir de bonnes relations avec les courtiers de la place pour les changes parallèles cruzeiros-dollars-sterling, à entretenir d'étroits rapports avec tous les concurrents brésiliens, escrocs et voleurs, pour savoir ce qui se mijote, à prévoir des stocks et des coups de dumping... etc. Éventuellement on prend une jeep et on fait de grandes tournées pour acheter des Mines ou des lots de mica à bon prix. C'est exactement la vie que mène E.W. dix heures par jour, dimanche matin y compris. C'est donc ce qui m'attend, si je réussis. (Pour l'instant j'en suis au stade de la machine à calculer, des tables d'escompte et j'établis des pourcentages. Je passe également une bonne partie de mon temps sur les bancs de l'usine à couper du mica et à le classer selon les huit degrés qualitatifs de transparence et les onze tailles différentes.) Mon travail actuel est assez rebutant mais ce n'est pas lui qui me rebute. Ce qui me rebute, ce sont précisément les « perspectives d'avenir ».

Quelles sont les compensations que je peux espérer ? La « fortune » comme tu me l'écris ? — Non. À moins que tu n'appelles fortune une situation très large avec voiture, appartement à Rio, éventuellement un petit yacht et de quoi entretenir une maîtresse coûteuse. En admettant même quema future situation soit TRÈS lucrative, ce n'est pas elle qui me donnera la « liberté » comme tu me l'écris. Parce que je devrais payer cette situation par un travail incessant qui m'absorbera tout entier (je vois comment vivent les Watson).

Enfin cette situation suppose que je m'installe définitivement au Brésil. (...) Le Brésil ne m'intéresse pas. C'est un pays sans âme, sans culture, peuplé d'affairistes prétentieux et snobs. Seules les femmes sont belles — mais il n'y a pas de salut hors du mariage.

Non, mon cher vieux Bernard. Je ne me sens pas le courage d'une patience de dix ans pour mener tout juste une vie de bourgeois. (...) Je suis tout prêt à être raisonnable, Bernard. Mais tu ne peux tout de même pas me demander de finir dans cette peau-là, de perdre dix années de ma vie, attendre mes quarante ans en m'emm... pour « jouir », après, d'un bon confort bourgeois ! Je préfère l'incertitude, je préfère la vie sans lendemain assuré mais où l'on est libre de prendre un bateau pour l'Afrique ou le Pacifique quand ça vous chante et vivre des expériences variées. La vie que j'avais dans les bois en Guyane était *incomparablement* plus intéressante que celle que je mène ici, ou que je mènerai dans dix ans avec mes gros appointements présumés. Est-ce à dire que je veux passer ma vie dans la forêt vierge guyanaise ? Certainement pas. Mais je préfère être un vagabond, un nomade *libre* et aller où je veux quand je veux. Je préfère être un aventurier au vrai sens de ce terme. Enfin mets- toi à ma place et reporte-toi quelques années en arrière... (...) J'essaye de voir les choses sans passion mais le Brésil est trop vide, je

ne pourrais pas vivre ici. Tu comprends, il n'y a RIEN dans ce pays en dehors de ces petits bonshommes à moustache dont l'idéal suprême est de rouler en Cadillac — rien...

Je voudrais que tu me répondes sincèrement. Je ne peux pas croire un instant, du fond du cœur, que tu accepterais cette vie-là — ou alors je ne te connais pas. Tu préférerais sûrement ta mouise à la vie qui m'est offerte ici.

Fin octobre, j'aviserai Watson de mes intentions si tu n'arrives pas à m'ébranler avec des « raisons » valables. Sinon j'ai le projet de m'embarquer pour l'Afrique — fin novembre j'aurai juste de quoi me payer un billet de troisième pour Dakar, de là j'irai vers le désert que j'ai envie de connaître.

En attendant tes insultes, je t'embrasse mon vieux Bernard avec Maneck — si tu permets.

B.

P.S. Écris-moi. J'attends impatiemment tes « raisons » avant de décider définitivement quoi que ce soit.

(À J.N., l'ami d'enfance de Satprem)

Governador Valadares, 10 octobre 52

Mon cher J.N.,

Je crois qu'il ne s'est guère passé d'instant de quelque importance pour moi auxquels je ne t'aie associé pendant ces deux dernières années. Cette lettre devrait s'arrêter là, peut-être, car je voudrais t'apporter plus que des mots, fût-ce des mots d'amitié... J'éprouve cependant le besoin de réaffirmer que ma vie ne s'éclaire que par celle des hommes qui, comme nous, sur leur plan particulier, osent, expérimentent, et se veulent toujours plus éveillés. Il n'est aucune de vos joies, aucune de vos impuissances qui ne m'atteigne.

Je t'avais écrit une lettre, l'année dernière en Guyane, mais elle est restée dans mes papiers. Ce ne sont pas les mots hâtifs que nous avons échangés entre deux voyages, dans un bistrot bourdonnant, qui me pressent de t'écrire ; mais certain visage de toi — qui me reste infiniment présent — le soir où nous nous sommes quittés près des Invalides. Je me demande si nous pouvons faire autre chose que de nous jeter certains regards, de loin en loin, où s'expriment de façon poignante et la distance qui nous sépare dans le temps et le lien inexprimable qui nous réunit en notre cœur le plus intérieur. Je sens toute la difficulté qu'il y a à t'écrire de ces choses qui nous réunissent. Sommes-nous limités à ces vagues signes de vie que nous échangeons de loin, comme deux navires en haute mer ? Que pouvons-nous ? Que pouvons-nous...

Je voudrais te parler de tous ces visages que j'ai rencontrés depuis deux ans, où j'ai lu cette même interrogation. Il y a quelque temps, j'ai reçu une lettre de Guyane, d'un garçon (Ginesty) que j'avais rencontré un soir dans un quartier pouilleux de la « crique », à Cayenne. Je voudrais savoir te parler du regard clair de ce garçon, immobile, silencieux dans un coin de ce bouge où il allait manger son riz tous les soirs — un regard totalement isolé. Il ne buvait pas, il semblait que cette solitude était son meilleur alcool. Nous avons parlé. Après une vie mouvementée de guérilla en Indochine, Ginesty était venu au hasard en Guyane pour y choisir, de façon assez inattendue, un emploi au Bureau de Poste — depuis un an il était resté derrière son guichet (« ça ou autre chose »...). Ginesty, comme j'ai pu l'apprendre, a expérimenté pas

mal de choses et il est « prêt à tout » : au suicide ou à vivre, aussi bien qu'à tuer ou à se faire moine ; mais, réflexion faite, comme tout cela est trop « voyant », il préférerait vendre des timbres. J'ai reçu une lettre de lui, un an après notre rencontre, alors que rien ne me laissait supposer que mes paroles d'alors l'avaient touché. Maintenant il fait semblant de chercher de l'or dans les bois (« faire comme si » est devenu le garde-fou d'un certain nombre d'entre nous).

En relisant sa lettre, j'ai pensé à tous les Ginesty qui errent à travers le monde, à ceux que j'ai connus aux Indes ou en Guyane, au Brésil, en France... Ces hommes seuls qui pourraient être saints aussi bien que terroristes, ces ascètes pour qui rien ne compte plus : ni situation, ni avenir, ni argent, ni amour et qui continuent d'errer avec cette flamme inutile dans le cœur — ou qui restent immobiles et muets dans la contemplation d'un désert intérieur glacé. Depuis une dizaine d'années, au cours de mes pérégrinations, j'ai rencontré pas mal de Ginesty, appartenant à différents niveaux psychiques et intellectuels. C'est leur visage et leur question que je voudrais te soumettre... Que pouvons-nous faire ?

Il semble qu'une nouvelle race d'hommes est en train de se lever parmi les somnambules de notre époque concentrationnaire — et ce sont les plus purs aventuriers que la terre ait jamais portés, chevaliers de l'Apocalypse qui appellent l'enfer et la destruction sans l'aimer ; prisonniers sans cellule ni gestapo qui vivent dans l'état de grâce de leur condamnation quotidienne ; ascètes d'un nouveau genre en état de prière, sans église, sans crucifix ; mystiques qui se refusent aux béatitudes ; nomades et vagabonds qui ne croient plus en leur mouvement ni, contemplatifs, en leur immobilité. Et ce sont des hommes extrêmes, au cœur polaire et brûlant, mariés à eux-mêmes pour le meilleur et pour le pire ; hommes concentrationnaires nés du néant ; hommes sans racines mais qui sont établis en eux-mêmes plus durement que la pierre au cœur de pierre du monde. Ils sont leur propre cause et leur propre croix et leur enfer et leur béatitude. Déjà ils ont brûlé toutes les révoltes, toutes les négations et ils restent seuls, comme une affirmation nue, éblouissante dans le désert du monde. Ce sont des hommes justes et des cœurs purs mais ils ne craignent pas la plus grande injustice et la plus grande impureté : ils sont complices du monde, absolument, et cependant immobiles comme des pierres au milieu de la grande dérive. Que faire de ces hommes ?

Assurément, tous ces Ginesty, prêts à tout, représentent une terrible force, pour qui saurait l'employer. En pensant à une dizaine d'entre eux — et du meilleur métal — que je connais, j'ai laissé courir mon imagination : les réunir ? les organiser ? J'ai l'impression que je pourrais le faire. Je ne sais pourquoi mais un certain nombre de ces hommes semblent attendre quelque chose de moi ; peut-être m'écouteront-ils. Mais qu'en faire ? ? Résoudre cette question serait résoudre celle de notre époque.

Et puis, il y a tous ceux — d'un niveau beaucoup moins avancé — qui seraient prêts, s'ils y pensaient, à mettre une petite annonce de ce genre dans leur canard local : « Jeune homme, 28 ans, sans besoin d'argent, cherche suicide éventuellement utile. Âmes sœurs s'abstenir »... Il est probable que la seule offre qui leur serait faite, s'ils étaient pris au sérieux, serait celle d'un « mauvais coup » à faire. Notre société — qui se prépare dare-dare à la prochaine dernière — a-t-elle mieux à offrir ? On comprend la popularité des Hitler et des Staline.

Les Hitler ou les Staline, toutes les formes de suicide « utile » ou absurde, sont sans prise sur cette race d'hommes concentrationnaires, et ce sont ceux-là vraiment le « sel de la terre », les purs insoumis. C'est à ceux-là d'abord que je voudrais m'adresser, parce qu'il me semble qu'ils doivent dépasser ce stade où la pensée et la vie se FIGENT entre deux pôles contradictoires ; et il ne reste plus qu'à vendre des timbres-poste (ça ou autre chose), en toute lucidité. Cette « lucidité » a collé sur le visage de ces hommes un masque vide et ils ressemblent aux statues de cire du musée Grévin : on pourrait croire qu'ils sont vivants mais ils singent la vie, la mort dans l'âme et le stylo à la main. À ceux-là, je voudrais savoir dire avec

assez de force : « Quitte tout et prends la route. Parce qu'il y a une vertu de la marche — même si c'est une absurde marche, même si ta lucidité répugne au théâtral d'une Guyane ou d'un Sahara. Fais du roman, fais du théâtre, ne crains rien, mets en scène ta vie ; bientôt tout cela séchera au soleil. L'idée romantique de ta vie et ta lucidité craqueront au soleil et se déferont comme de vieilles croûtes — il ne restera plus que ce mouvement de ton corps qui peine sur la route et, dans la fièvre nue de ce corps, ta raison réduite au silence, dans le seul bourdonnement de ce sang qui bat contre les tempes, de ces muscles qui pèsent en avant pour tirer encore un pas, dans cette nudité de carcasse, *quelque chose naîtra* que ne t'avait pas appris l'immobilité ; tu éprouveras une nouvelle Joie, un nouvel accord avec toi-même ; tu auras grandi en conscience. Car il y a une vertu de la marche et il fallait que tu aies tout quitté pour t'apercevoir combien tu étais tiré en arrière, malgré ta lucidité appliquée, par la routine des métros, celle de ton bureau de poste ou de ton cabinet de consultation, par la commodité de tes appointments mensuels, tes repas à heure fixe. Tu restais figé en tes sables intérieurs devant l'infinité des possibles, pris au piège du néant. Maintenant “ lève-toi et marche ”. »

Frère, nous sommes de faux paralytiques. Nous ne savons pas tous nos pouvoirs. On a beau se dépouiller par la pensée, cela ne vaudra jamais certain dénuement physique. Je voudrais pouvoir dire avec assez de force, pour l'avoir expérimenté sur moi de multiples façons, combien féconde est cette marche, ce dénuement. S'il n'y avait pas une vérité de cette marche, il suffirait de s'installer derrière sa table de travail et d'écrire des romans — c'est ce que font les plus intelligents. Un à un, ils dessinent tous les visages de l'action et les épuisent à coup de stylographe ; finalement ils se retrouvent devant une galerie de marionnettes brisées, comme au jeu de massacre à la foire. Mais il n'ont pas touché la source profonde de la vie, sinon le fond de leur encrier... Ginesty, qui a troqué les PTT pour la forêt vierge, m'écrit de cet élargissement intérieur qu'il a expérimenté depuis.

Il est un autre visage que je voudrais te dépeindre, c'est celui d'un garçon — Sylvain — que j'ai connu au cours du dernier hiver passé à Paris. Fils de pasteur, Sylvain a fait un séjour à Dachau. En sortant de là, il a choisi un emploi de vendeur, d'abord, puis de commis aux écritures chez le grainetier Truffaut, aux environs de Paris. Ce fut d'abord par *dérision*, et il m'a raconté ses pitreries lorsqu'il vendait ses graines (Sylvain a un grand talent de comique. C'est aussi un remarquable organiste ; presque tous les soirs il s'enferme dans l'Oratoire paternel pour jouer du Bach). Me parlant de ses sketchs comiques avec les clients, il disait : « C'est comme si je me tuais un peu chaque fois. » Puis il a glissé plus profondément dans le silence, au-delà de toute dérision, et il est devenu commis aux écritures : deux fois par jour le train de banlieue à Saint-Lazare, les bordereaux et les petits avancements. Je veux essayer de te transcrire aussi fidèlement que possible ses paroles : « Au commencement, me disait-il, il y a un plaisir à mesurer cet abîme entre une certaine force intérieure et la platitude des circonstances. Et le petit “je”, au fond de moi, se trémoussait d'aise. Puis il arrive un jour qu'on prenne le train de banlieue *sans y penser*, puis un autre, comme si de rien n'était. Puis on ne pense plus du tout et des jours se passent comme du vent. Ça vit tout seul, comme ça peut. On glisse dans l'absence. »

Un soir de plein hiver à Paris, avant de partir pour la Guyane, alors que j'allais le voir chez lui, je l'ai découvert complètement à poil sur son balcon — où il devait être depuis pas mal de temps. Après sa confusion d'avoir été découvert, il m'a simplement dit : « Tu comprends, sur ce balcon, *je me rappelle de moi-même*. » Après un silence, il a ajouté : « Au camp, j'étais toujours présent »...

Je connais assez Sylvain pour assurer que c'était autre chose que du masochisme, il est plus avancé que cela.

« Je me rappelle de moi-même »... Cette réflexion me semble lourde de sens et les circonstances dans lesquelles elle me fut communiquée. Il semble que nous nous rappelions si rarement de nous-même, et quand nous essayons de nous rappeler de nous-même, tout se passe comme si nous étions sur le point de nous rappeler quelque chose de très important. Il

semble qu'il y ait un trou de mémoire et cependant la sensation vacillante que quelque chose est là, attendant notre souvenir, comme un de ces mots que nous avons « sur le bout de la langue » mais qui reste oublié. C'est ce souvenir primordial de nous-même qui doit être rappelé, le « troisième œil » dont parle la légende, que nous devons ouvrir. Nous avons assez de signes de ces pouvoirs qui sommeillent au fond de nous et doivent être obtenus, assez de preuves de cet autre visage lumineux et clairvoyant, notre vrai visage, qui doit être tiré au jour. Quelque part, Christ dit à l'un de ses disciples « Quitte tout et suis-moi. » Il me semble que tout doit être quitté, littéralement, mais c'est notre Christ intérieur qui doit être suivi, la divinité enfouie au plus profond de nous-même qui doit être obtenue. (...) Ginesty à Cayenne, ou Sylvain à Paris, ont pressenti la nécessité de cette recherche et réalisé que l'effort, je dirais presque physique, est un complément indispensable du dépouillement intellectuel. J'aimerais pouvoir communiquer cette certitude que quelque chose *reste* à obtenir sur nous-même : nous ne savons pas tous nos pouvoirs ni l'ampleur de notre domaine. Le procédé barbare du balcon a son sens. Je préfère cette marche, cette tension physique dont je te parlais tout à l'heure. Quelque chose naît sur cette route, que les dépouillements intellectuels restent impuissants à créer. Il semble que l'occasion de notre plus grande liberté, de notre plus grande force, nous soit donnée par la plus dure épreuve (personnellement, j'ai eu la chance des camps).

Je pourrais te parler de dizaines de visages semblables à ceux de Ginesty, de Sylvain. Mais il en est d'autres que l'on rencontre dans les situations les plus inattendues — polytechniciens, directeurs de Compagnie — et qui se livrent tout à coup en un éclair, comme si un masque leur tombait. J'ai parfois obtenu des aveux assez surprenants. Peut-être ma façon de vivre a-t-elle quelque chose de provocant pour ces adultes, elle les trouble en tout cas. La mince pellicule de tranquillité sous laquelle vivent ces hommes sérieux a vite fait d'être grattée. Il faudrait faire craquer toutes ces pellicules, être le scandale, éveiller ces gens à eux-mêmes.

Et je reviens à la question que je te posais au début de cette lettre : Que faire de ces hommes ? Comment agir sur eux, communiquer avec eux ?... Écrire des romans ne me suffit pas (j'ai essayé

à Rio, écrit les trois quarts d'un « roman » qu'il faudrait reprendre depuis la première page, et me suis arrêté là). C'est directement sur les hommes, de force à force, que je voudrais agir. L'idée d'un groupement de ces hommes me semble vaine...

elle aurait son sens peut-être maintenant si l'on voulait se préparer pour la prochaine apocalypse, certainement plus tard, au cours du bouleversement russo-américain ; j'imagine alors que ces hommes seraient du côté du plus grand péril, avec les Russes aussi longtemps que durera leur incertaine victoire, contre eux lorsqu'ils seront victorieux : car ils ont quelque raison de croire que c'est au sein de la plus grande insécurité que s'éveille la conscience ; ce n'est pas la « Chevrolet pour toutes les bourses », ni le « minimum vital assuré » qui précipiteront les hommes vers leur plus grande vérité. En un sens, les camps de concentration ont plus fait pour le destin de l'homme que la pénicilline. Il est difficile de songer à réunir ces aventuriers d'un nouveau genre et, sans doute, réunis, perdraient-ils tout leur sens ? Mais alors que faire ? ?

Tout est là pour nous convaincre qu'il n'y a plus d'aventure, sinon intérieure — la plus belle de toutes, peut-être la plus dangereuse. Il semble alors qu'une seule tâche soit donnée à ces nouveaux aventuriers — tâche individuelle : pousser à bout ce monde et les hommes qui ne sont pas encore complètement endormis, à bout de contradiction et d'espoir, à bout d'absurdité, vers cette ultime frange glacée, brûlante, où l'homme se saisit tout entier dans sa nudité, son silence, comme son dernier recours et sa dernière chance, comme son dernier champ d'action. C'est à partir de cette nudité-là que l'homme se transfigure. Il n'y aura jamais

trop d'insoumis, jamais trop de provocateurs. En un sens, je me suis efforcé de porter le scandale et le trouble partout où je suis passé.

Mais comme cette action est limitée... Que pouvons-nous faire ? De quel droit pouvons-nous prétendre agir sur les autres alors que nous sommes si peu maître de nos forces intérieures, encore dans la pénombre, vacillant d'une dépression plus ou moins névrotique à une joie trop nerveuse. Il y a un tel hiatus, un tel retard ou décalage entre cet être de lumière et de clairvoyance qui s'efforce à naître au fond de nous et la masse de nos automatismes physiques, mentaux. Ce n'est pas en errant d'un tropique à l'autre, en faisant quelques étincelles au hasard, que notre rôle sera rempli. Alors... Et je reste obsédé par les Indes, par quelques-uns de ces hommes que j'ai connus et qui *savent*, qui ont les pouvoirs. Il faudrait que j'aie le courage

de faire le plongeon dans ces grandes Indes — et revenir lorsque j'aurai acquis quelque maîtrise... (Plus je vais et plus je suis persuadé que les destins du monde se jouent ou vont se jouer en Asie — je n'entends pas l'Asie sur le plan stratégique, mais sur le plan occulte.)

Ce n'est plus une lettre mais un roman... Comme il est difficile de faire entendre sa vraie voix au milieu du fracas des mots — j'espère que tu l'entendras, au besoin malgré mes propres mots. En te quittant, je laisse cette question : « Que pouvons-nous faire ? » et j'aimerais t'entendre, si tu veux bien m'écrire avant que je ne reprenne la route, ce qui ne saurait trop tarder.

Avec ma fidèle amitié,

B.

Valadares, 12 novembre 52

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

Bien sûr, comme tu me l'écris, je « crèverai de faim jusqu'à mon dernier jour » — mais je préfère crever de faim et sentir un cœur plein et libre battre sous ma peau. C'est plus fort que moi, mais je ne me sens pas le courage de vendre ma liberté réelle d'aujourd'hui pour la problématique liberté de mes cinquante ans lorsque j'aurai un compte en banque bien garni. Et que m'importe l'« avenir » puisque tout mon présent se *charge* de l'avenir... Je n'ai pas les mêmes raisons que toi pour vouloir une stabilité : il n'y a qu'une infinie révolte, une inapaisable soif de Liberté que j'ai puisées dans les petites aubes dégueulasses de Buchenwald et de Mauthausen. Il y a quelque chose en moi qui ne s'endormira plus jamais.

Donc j'écris aujourd'hui pour retenir ma place sur le *Provence* et j'annoncerai également mon départ à E.W. le 20.

Bon courage vieux frère. Ta mouise touche à sa fin et je souhaiterais tellement que tu aies un peu le bonheur que tu mérites.

B.

à Klari

(Dernière lettre du Brésil.)

Amie bien chère, votre dernière lettre me laisse pensif et je m'interroge — tout ce qui vous touche m'atteint profondément ; il n'est aucune de vos défaites, aucune de vos révoltes ou de vos angoisses qui ne sont miennes. Je pense à ce « désert » qui vous entoure et je ne peux pas croire, je ne veux pas admettre avec vous, que ce qu'il y a de valable en vous ne puisse pas « survivre » à Karachi, ainsi que vous me l'écrivez. J'ai une telle certitude que tout doit être tenté, à n'importe quel prix, à n'importe quel risque, pour retrouver ou sauvegarder cette unique valeur qui fait de nous des êtres vibrants et conscients parmi les somnambules qui nous entourent. Après tout, Amie, nous n'avons pas d'autre raison de vivre, n'est-ce pas ?

Je voudrais tellement vous faire partager ma certitude que quelque chose d'incomparable reste à OBTENIR sur nous-même, de nous-même. Nous balbutions et chancelons comme des enfants dans la nuit mais une autre force, un autre visage qui est celui de la Clairvoyance et de la Joie, attendent au plus profond de nous-même que nous ayons le courage de les assumer. Il n'est que de vouloir, il n'est que d'y *penser* — mais nous ne savons pas penser comme il faut et nous tournons en rond suivant le pli de nos automatismes physiques et mentaux, nous ne savons pas nous concentrer...

Amie, je voudrais vous dire avec assez de conviction cette étrange joie, cette Force lumineuse qui jaillit en nous comme une source vive, aussitôt que nous nous rassemblons en nous-même autour de notre Être le plus intérieur. Amie, nous vivons à fleur de peau et ne connaissons qu'une partie de notre domaine, mais d'autres Pouvoirs, une conscience plus grande doivent être obtenus ; ils sont là, à notre portée, je le sais, il n'est que d'ouvrir les yeux. N'est-il pas écrit : « Ils ont des yeux mais ils ne voient point, ils existent mais ils ne sont point »... Vous n'avez pas le droit, Amie je vous assure, de vous abandonner au sommeil, de vous résigner à la routine de Karachi ou de votre propre cœur.

Peut-être m'écrirez-vous demain de ne pas faire attention à votre dernière lettre, qu'il s'agissait seulement d'un instant d'abandon... Amie, ne vous dupez pas vous-même et restez attentive à vos propres minutes d'alarme. Réagissez, violemment s'il le faut. Vous n'avez pas le droit de vous laisser lentement éteindre entre un bridge, une après-midi étouffante sous le ronronnement des ventilateurs et une soirée morne où il n'y a rien d'autre que les dernières productions du « Century Fox » ou les bavardages de la Colonie anglaise. Vous n'aviez pas quitté Gilles pour cela ?

Je me trompe peut-être. Seulement, aujourd'hui, vous savez qu'il ne s'agit plus de trouver un autre Max, vous savez que ce n'est plus — ou pas seulement — une « question physique », comme vous le croyiez alors... Peut-être avez-vous déjà deviné que ce n'était pas seulement Max que vous cherchiez en quittant Gilles, mais je ne sais quel accomplissement de vous-même — quelque chose qui n'appartenait ni à Gilles ni à Max et qui était votre plus grande solitude, une *irréductible valeur*, la vôtre.

Il serait plus facile de résoudre le problème et d'échapper à sa propre angoisse en imaginant qu'un autre Max pourrait vous délivrer de cette charge — mais nous sommes seuls en cette voie, mariés à nous-même pour le meilleur et pour le pire. Un jour ou l'autre il faut faire FACE à cet irréductible nous-même et aller jusqu'au bout. Un jour ou l'autre il faut dire OUI et nous rassembler en nous-même autour de notre cœur le plus intérieur, autour de notre plus grande solitude et c'est comme une source fraîche après une longue marche dans le désert. Il n'y a pas d'autre issue, Amie, pas de faux-fuyant. Il n'y a pas d'autres Max — ou

alors il faut glisser dans le « désert » dont vous parliez, ce qui est une autre façon de mourir ; le monde est plein de ces morts-vivants.

Je me refuse à admettre, comme vous le faites, que vous êtes une « somme de stérilité » — vous pensez peut-être au livre que vous n'aurez pas écrit, à l'enfant que vous n'aurez pas eu, au seul grand Amour que vous n'aurez pas réussi... Amie, la vraie stérilité n'est pas là. La vraie stérilité est celle de la conscience qui refuse de voir clair et d'accepter ses propres possibilités de développement. C'est à la vraie stérilité que vous faites face en ce moment, c'est peut-être elle que vous êtes en train de choisir : ne m'écriviez-vous pas, en effet, que cette somme de stérilité ne vous « dérange pas » ? ? Peut-être vos incessants maux de tête n'ont-ils pas seulement une cause physique : tout ce que l'on mutile en soi, tout ce que l'on cherche à renier de soi-même, se venge et réapparaît de quelque manière — fût-ce sous la forme de maux de tête, d'angoisse ou de mauvaise conscience diffuse. Je ne veux pas croire que vous choisissiez délibérément de vous désertez vous-même. Car c'est une désertion, n'est-ce pas ?

Je sais qu'il est difficile de ne pas s'endormir comme tous ces somnambules au milieu desquels nous vivons, ces hommes satisfaits de leur petit mariage, de leur compte en banque ou de leur avancement. Je sais qu'il est difficile de survivre à un même environnement, quand on tourne dans le même cercle de relations ou de pensées (je pense à Karachi). Nous sommes en butte à une infinité d'automatismes, psychiques ou physiques, qui nous roulent dans leur ornière très quotidienne... Si je mène une vie de nomade depuis quelque dix ans, c'est précisément pour briser ces automatismes et me retrouver toujours à neuf devant moi-même, intensément PRÉSENT à ma propre vie, disponible pour cette seule Force et cette seule voix intérieure. Mon nomadisme ne vous conviendrait sans doute pas — encore que vous et moi soyons de la même race. Et je cherche intensément quelle pourrait être la voie pour vous. Je voudrais tellement pouvoir vous aider... Il me semble que vous devriez quitter Karachi, fût-ce pour quelques mois. L'Europe est trop bruyante et j'ai l'impression que vous avez besoin d'une véritable solitude pour vous ressaisir vous-même, pas l'affreuse demi-solitude de Karachi. Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'aller voir mon ami Earl BREWSTER, dont je vous ai certainement parlé. Il vit retiré dans l'Himalaya, seul, depuis quelque vingt ans. Il passe sa vie à peindre, méditer, lire et écouter de la musique (il a une considérable bibliothèque et de bons disques). C'est l'homme le plus fin, le plus sensible que j'aie jamais rencontré et, de plus, c'est un homme qui VOIT, qui SAIT. Earl Brewster est comme un frère pour moi, bien qu'il ait quelque quarante-cinq ans de plus que moi — nous sommes en correspondance très suivie depuis mon départ des Indes. Si cette idée vous intéresse, faites-le moi savoir et je lui écrirai aussitôt. Non loin de la maison de Brewster, dans la forêt, il y a une sorte de bungalow plus ou moins abandonné que vous pourriez louer à peu de frais et habiter, il vous sera facile d'arranger un cook-sweeper pour le côté matériel. Je suis sûr que vous seriez séduite par cette grande forêt de pins et de mimosas, cette magnifique chaîne himalayenne de sept mille mètres d'altitude qui s'étendra sous vos fenêtres... une vraie solitude enfin et Brewster auprès de vous.

Avec toute mon amitié et ma tendresse pour vous, je suis persuadé que ce séjour vous ferait beaucoup de bien, à tous points de vue. Max comprendra certainement que ce changement d'air vous est utile, notamment pour guérir vos maux de tête. Qu'en pensez-vous ? Égoïstement aussi, je serais très heureux de savoir que Brewster n'est pas seul, à son âge.

J'ai hâte de vous lire Amie, mais il faudra adresser votre lettre « Poste Restante - DAKAR - Afrique », car je vais quitter le Brésil d'ici un mois, fin décembre. Bien sûr, il n'est pas question pour moi de rester à Dakar mais c'est là que je débarquerai. Je ne sais pas du tout ce que je vais faire là-bas mais je pars avec l'intention très déterminée d'aller dans le Désert, sous n'importe quel prétexte. (Moi aussi j'ai besoin de vraie solitude.) Comme d'habitude j'ai tout juste de quoi me payer un billet de troisième et tenir le coup quinze jours en Afrique mais maintenant tout cela est facile pour moi ; je sens au fond de moi une

extraordinaire PRÉSENCE et une grande clarté. Tout est simplifié et je grandis lentement en joie depuis que j'ai dit OUI à cet Ami et ce guide intérieurs. J'ai besoin d'un peu de désert avant d'affronter un nouveau séjour en France. Après ce séjour en France je retournerai aux Indes pour une longue période de travail intérieur. Avant d'agir sur les autres et d'avoir prise sur le monde, il faut se rendre maître de ses propres forces intérieures et c'est pourquoi je veux retourner aux Indes. Il me semble qu'une autre action dans le monde, une efficacité plus large me sera donnée lorsque j'aurai acquis cette indispensable maîtrise intérieure. En définitive nous vivons pour les autres, pour éveiller les autres à eux-mêmes, mais il faut d'abord être prêt soi-même... Je ne sais pas si ce vaste programme se réalisera mais il me semble que depuis les camps toute ma vie tend vers cela — je n'avais pas d'autre raison de survivre à ce néant.

Avec encore quelque vanité j'observe que plus on est détaché des succès matériels et plus il est facile de les obtenir — les Watson qui sont en quelque sorte les « Rois du Mica » m'offrent une « situation d'avenir » inespérée — mais notre Avenir n'est-il pas là tout entier, maintenant, au plus profond

de nous-même et notre plus vaste richesse ? Amie, il faut être terriblement VIGILANTS — nous ne pouvons pas ignorer ce seul espoir, cette seule chance dans un monde qui s'en va en loques ; nous ne pouvons pas refuser cette croissance à une nouvelle stature humaine ; nous ne pouvons pas nous endormir dans nos petites routines alors que tout nous indique le chemin de cette nouvelle Joie, de cette Force, de cette Clairvoyance. Il est temps, grand temps de croire en nous-mêmes. Je vous embrasse.

B.

Sixième étape

L'Afrique - Retour en France (1953)

1953

Fragment de Journal

(Voyage dans l'entrepont à bord du Provence entre Rio et l'Afrique. Dans la nuit, je me faufile à l'étrave en enjambant les cordons (zone interdite) avec La Vie Divine sous le bras...

pour conjurer le sort.)

Dakar (Sénégal), 8 janvier 53 au soir.

Erré dans la ville pour me heurter partout à des « hôtels complets ». Finalement, j'ai abandonné mon taxi — dont le compteur commençait à avoir le vertige — et mes bagages dans un bistrot. J'ai eu la bonne fortune de tomber, dans un autre bistrot, sur un Français rubicond, installé devant son « apéro », qui m'a pris sous son aile de « copain » et, grâce à lui, j'ai obtenu une chambre à l'*Hôtel Globe*.

Dans la nuit, un coup de sirène, peut-être le « Provence » qui repart vers Marseille ?

Je partage ma chambre avec un inconnu qui arrivera plus tard dans la nuit¹. J'écris ces lignes à plat ventre sur mon lit. Les couleurs au néon de l'hôtel, bleu de Prusse et rose aniline, coulent de tous les côtés sur les murs de l'hôtel, sur les murs d'en face — comme une pâtisserie de la veille qui perd son jus. Enfin je suis revenu en « pays français » et j'avais oublié jusqu'à quel point les Français ressemblent à leur caricature : nez renifleurs, regards qui déshabillent les femmes, traits épais du bon vivant et coups d'œil de côté du Monsieur qui s'inquiète du « qu'en dira-t-on ? » — c'est du moins ce qui m'a frappé dans le restaurant du « Globe » où j'ai dîné.

Sur un autre plan, dans ce même restaurant, j'ai eu la pénible impression d'un monde faux, « criard » comme les couleurs au néon de l'hôtel. De braves gens dans l'ensemble mais qui ne vivent que soutenus par un décor, sans lequel ils s'évanouiraient, comme des polichinelles...

(Cette lettre à la mère de Satprem a été mystérieusement préservée par son frère François.)

*Poste Restante
Conakry (Guinée)*

Conakry, 18 janvier 53

Bien chère petite Mère, cette lettre pour te rassurer tout de suite sur mon sort. Je suis en train de faire l'expérience humaine la plus complète et la plus étonnante que j'aie jamais faite. Avec mes Larousse sous le bras (plus exactement des maquettes de Larousse), je pénètre partout, dans tous les milieux — et quels milieux ! Je peux voir la tragi-comédie humaine sous tous les angles et je t'assure que le spectacle en vaut la peine. Il serait trop long de te raconter toutes ces expériences... Je veux seulement te dire que le Larousse nourrit son homme mieux que je l'imaginai. D'ici une dizaine de jours j'aurai les moyens de quitter Conakry et de remonter vers l'intérieur de la Guinée en direction de Kankan. J'ai déjà parcouru environ huit cents kilomètres et il m'en reste un peu moins de trois mille pour atteindre Agadès. Je suis certain maintenant d'arriver à mon but, par petites étapes. D'ailleurs il m'importe peu d'être accepté ou non par la « Société Minière du Dahomey-Niger » car je

1. Cet inconnu, un jeune Algérien à peu près du même âge que Satprem, entraînera celui-ci dans l'aventure la plus saugrenue qui soit : la vente de dictionnaires Larousse à travers l'Afrique. Quand il est entré dans la chambre, tard dans la nuit, il a aussitôt demandé à Satprem : « Ça ne vous dérange pas de partager la chambre d'un Juif ? » Satprem est resté interloqué.

trouve que le Larousse est un instrument de prospection inattendu. Une fois à Agadès je trouverai toujours le moyen de remonter plus haut. À part cela la santé est parfaite et je me sens en pleine forme pour aborder n'importe quoi.

Si tu m'écris, dans l'incertitude de ma route, le mieux serait d'adresser tes lettres Poste Restante, Conakry, à laquelle j'écrirai pour faire savoir mon adresse.

As-tu reçu ma dernière lettre de Rio ?

Ne te fais pas de bile pour moi petite Mère, tout va bien, matériellement et « moralement ». Plus je vais et plus je suis assuré de ce que je cherche, plus je suis certain de mes forces et du but que j'entrevois.

Je t'embrasse petite Mère

B.

Poste Restante
KANKAN (Guinée Française)

Conakry (Guinée) 1.2.53

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard, j'avais espéré de tes nouvelles en arrivant à Dakar. C'est peut-être absurde, mais tu es comme un point fixe au milieu de mon errance et la chaleur de ton amitié m'est précieuse — je reste étrangement seul.

Avant de quitter Rio, j'ai appris par Watson que tes affaires s'arrangeaient et que tu allais enfin être payé de tes peines ; j'en suis très heureux et d'autant plus que ce revirement de situation t'évitera une nouvelle transplantation qui eût été difficile : c'est avec inquiétude que j'imaginai ton débarquement au Brésil sans Maneck et sans la petite lampe.
(As-tu reçu mes deux ou trois dernières lettres du Brésil ?)

En ce qui me concerne, j'ai retrouvé une liberté, une rude liberté, une liberté difficile et très seule mais je me sens le cœur plein de forces ; parfois je suis payé de grandes joies sur ces routes d'Afrique. Je veux croire que l'état de tension et de dépouillement dans lequel je vis portera un jour des fruits.

J'ai passé des jours assez difficiles à Dakar où toutes les Compagnies minières sahariennes à qui je m'adressais me fermaient la porte au nez, l'une après l'autre. Finalement je me suis retrouvé à peu près sans le sou. J'ai rencontré, à bout de ressources, un Juif oranais qui m'a proposé de partir vers l'intérieur de l'Afrique pour vendre des Dictionnaires Larousse. Je suis parti. Sur chaque livre vendu je gagne un peu d'argent. Contrairement à ce que je craignais, le Larousse nourrit à peu près son homme. Pour l'instant je suis à Conakry. Dans quelques jours j'aurai les moyens de poursuivre ma route en direction de Kankan.

De village en village et de ville en ville, à coup de dictionnaire, j'espère atteindre la bordure saharienne, Agadès, à quelque 3.500 kilomètres de Dakar. Je me suis fixé Agadès pour but parce que je sais qu'il existe là une Compagnie minière qui fait de la prospection dans le Sahara et notamment l'Air. J'espère me faire engager sur place comme prospecteur. Je compte à peu près trois mois pour arriver à Agadès, si mes dictionnaires se vendent bien. Voilà le topo.

Parfois je me demande si ton amitié peut me comprendre. Peut-être me juges-tu sévèrement, comme tous les autres ? Peut-être penseras-tu que je suis un raté de plus. J'aimerais pourtant te dire cette force intérieure que je sens en moi, cette flamme qui me brûle. Dans un monde plein de petites et de grandes trahisons je m'efforce de rester fidèle à moi-même, à ce centre intérieur pur de toute compromission. J'essaye de vivre à la pointe de moi-même. Je n'ai jamais été aussi TENDU.

Au milieu de mon errance je pense souvent à toi, je suis parfois un peu triste d'être sans nouvelles.

Je t'embrasse mon vieux Bernard.

B.

Poste Restante
ABIDJAN
Côte d'Ivoire

Abidjan (Côte d'Ivoire), 16 mars 53

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, cela m'a fait un vrai plaisir de lire ta lettre qui m'a suivi de Kankan à Abidjan ; j'avais besoin de lire une lettre amie... J'ai bien passé l'âge où l'on joue les « incompris » — mais il y a bien peu de gens qui me comprennent et ma solitude s'approfondit. Plus je vais et plus je sens le besoin d'écrire, de communiquer enfin cette chose qui s'obstine à battre au fond de moi ; il me manque un répit pour reprendre et travailler ce livre que j'ai commencé à Rio... Oh ce n'est pas le « succès » que je cherche, mais je souhaiterais tellement témoigner de cette valeur que je sens en moi — et ma vie n'est pas une « littérature » appliquée, comme tu me l'écris, mais l'affirmation désespérée des seules valeurs dans un monde qui est en train de se renier. Ce livre, si je l'écris, ne prendra précisément toute sa valeur que par sa qualité de témoignage. Depuis les Camps j'ai parcouru une longue route qui s'efforce de la mort vers une résurrection — c'est cela que je voudrais dire, ouvrir un ciel sur leurs termitières.

En attendant j'achève un long circuit qui m'a conduit de Conakry à Abidjan en traversant toute la Haute-Guinée et la Côte d'Ivoire. J'ai voyagé suivant la bonne fortune, sur des camions d'arachides ou de café, avec des médecins en tournée ou des planteurs ; je suis allé en des villages perdus dans la forêt sur la frontière du Libéria, dormant dans les caravansérails nègres et bouffant des bananes — j'ai aussi vendu des Larousse ! On m'a souvent pris pour un cinglé mais j'ai entendu des tams- tams poignants et j'ai vu des tribus noires encore à l'état pur. Et puis je suis tombé malade dans un bled de la Côte d'Ivoire. Je ne sais pas ce que j'ai eu, mais le tout s'est couronné d'une bonne crise de paludisme¹ qui m'a vidé (le physique, le moral et le portefeuille). Alors je suis descendu sur Abidjan pour me « refaire » à tous points de vue. Maintenant tout va bien et d'ici une dizaine de jours je vais filer sur le Dahomey : Cotonou et Porto-Novo. Je remonterai tout le Dahomey jusqu'à Niamey-Gao pour

1. Satprem n'a jamais été sûr que ce fût du paludisme, mais c'était son « explication » commode.

trouver enfin le désert, « si Dieu veut ». L'ennui, c'est que j'arriverai là-bas en pleine mauvaise saison et je me demande si je ne devrais pas attendre de tenir une meilleure forme pour aller plus loin. Malgré tout, je commence à sentir l'usure, depuis la Guyane, et j'aurais envie d'aller passer deux ou trois mois dans un coin de Bretagne bien tranquille. Enfin on verra... Dans tous les cas, je suis tout à fait décidé, si mes finances me le permettent, à filer vers les Indes en novembre-décembre prochain. Il y a trop longtemps que je remets cette étape décisive pour moi et si j'ai quitté Watson c'est bien parce que je ne pense « avenir » qu'aux Indes. Si je peux t'être utile là-bas, tant mieux, et ce sera pour moi une grande joie de te revoir et de faire la connaissance de Maneck — mais je crois que je poursuivrai ma route plus loin, d'abord chez Brewster et puis dans l'Himalaya où je recevrai peut-être cette « initiation » indispensable.

Dans ta lettre tu me dis que je pourrais t'être utile pour mettre au point tes notes sur les questions traditionnelles. Tu penses que je souhaiterais « tirer » de toi ces connaissances que tu laisses à l'abandon ! Peut-être le monde est-il en train de se renier mais il y a quelques hommes, comme moi, qui peuvent te comprendre et à qui tu ne dois pas refuser, par paresse ou dégoût, ce que tu SAIS. Ce serait une grande joie pour moi de passer quelque temps avec toi et de mettre au point tant de questions qui m'intriguent. — Mais parfois, certains soirs, j'ai un peu le vertige quand je vois toute cette route qui me sépare encore des Indes ; c'est tellement loin et il faudra vendre encore quelques centaines de kilos de Larousse avant de franchir Suez !...

À part cela, j'ai reçu une lettre très touchante de Watson. Cette lettre m'a été droit au cœur non pas tant par les propositions que me fait Watson mais par l'amitié paternelle qu'il me témoigne. Bien sûr, je suis en train de perdre une « magnifique » chance mais il me semble qu'il n'y aura pas de Paix pour moi tant que je ne serai pas retourné aux Indes... Au nom de son frère et de lui-même, Watson me dit que je suis toujours attendu au Brésil au cas où je voudrais saisir l'opportunité qui m'est offerte, et il me souligne : « This business will continue long after my brother and I have passed off the scene¹. » Watson me propose de tripler les appointements que j'avais, « to begin with, and satisfactory upward adjustment within each year² ». Enfin, au lieu d'avoir mon quartier général dans le bled, comme autrefois, on m'offre de m'établir à Rio... Tout cela est séduisant et je suis touché de l'amitié de E.W. Mais que faire ? ? ? Comment répondre ? Crois-tu que je puisse renoncer à tout ce qui m'est cher, aux seules valeurs qui me retiennent à la vie, pour des satisfactions d'ordre matériel ? ? ? — Il y a des soirs de fatigue et de lassitude où je me sens prêt à abdiquer ; il y a des jours où je me sens usé et las jusqu'aux os — mais est-ce une solution que de se renier soi-même ?... En attendant j'aimerais bien aller faire le lézard sur une plage de Bretagne, quelques semaines. Peut-être après verrais-je plus clair et serais-je plus sûr de mes forces.

Écris-moi vieux frère. La P.R. d'Abidjan fera suivre, je l'espère.

Je t'embrasse avec Maneck

B.

Lomé (Togo) avril [1953]

à Bernard d'Oncieu

1. « Cette affaire continuera longtemps après que mon frère et moi aurons disparu de la scène. »
2. « ... pour commencer, avec chaque année un réajustement satisfaisant. »

Mon cher Bernard, ta dernière lettre m'a profondément peiné — mais tu verras, probablement, encore de la « littérature » dans cette peine, je n'insiste pas. Ce sont moins tes critiques, ton jugement un peu sommaire qui m'a foutu le cafard, que le ton de ta lettre. Dans toute cette lettre, je sentais ton envie de me ficher des gifles, une irritation, assez souvent des insultes inutiles. Pourquoi ? Et puis ça fait toujours mal au cœur de perdre un ami, tu en sais peut-être quelque chose.

J'ai attendu pour te répondre parce que je voulais être clair, essayer d'être clair — bien que tu t'en moques. Surtout je ne voulais pas que notre amitié finisse sur un pareil malentendu. Rassure-toi, c'est la dernière fois que je « t'emm... ».

Tu n'as pas digéré que j'aie quitté Watson. Pour toi, le seul motif plausible de cette décision, c'était de « t'épater » : je ne vois pas ce qu'il y a d'épatant dans cette décision qui n'a pas de sens en elle-même sinon dans ce qu'elle engage pour l'avenir. (C'était dans le même esprit que j'avais démissionné de l'École Coloniale et quitté le Bureau Minier à Cayenne. Ce ne sont pas les dollars de Watson qui font une différence à l'affaire.) Enfin, avoue que mon « public » serait un peu restreint si je n'avais délaissé cette chance de faire fortune que pour t'épater... Je n'ai pas tant d'amis, à part Brewster et l'Ashram. Si Watson n'avait pas été ton ami, et si je n'avais pas été le tien, je ne t'aurais sans doute pas entretenu de toute cette affaire. Je ne t'aurais probablement rien dit, non plus, si je n'avais pas été aussi seul.

Il y a encore une chose que tu ne sais pas et tu comprendras peut-être mieux maintenant que chacune de mes lettres ne s'adressait pas à un « miroir » de moi-même mais à un ami dont la chaleur me fait défaut. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai eu besoin de cet ami. En effet, c'était bien plus que Watson que je quittais en partant du Brésil, c'était la première femme que j'aime vraiment dans ma vie, Isa. Je ne veux pas faire de littérature en te parlant d'elle — tout ce que je peux te dire c'est que ça fait mal. Pensant que tu avais compris le but que je poursuis, c'est un encouragement et un peu d'amitié que je cherchais auprès de toi dans mes dernières lettres et non un bluff. C'est un « bluff » qui me coûterait salement cher.

Combien de fois, depuis que je suis en Afrique, j'ai failli renoncer à tout, écrire à Isa que je revenais, à Watson que j'acceptais ses propositions. Tout cela était tellement plus simple (et je n'ai jamais pensé que c'était une « honte » de faire fortune !) Bernard, comment as-tu pu croire que je suis à vendre ces maudits Larousse pour le plaisir de t'épater ! Bon dieu, ce n'est pas un public dont j'avais besoin, seulement un peu de compréhension et d'amitié dans une passe difficile.

Cette lettre n'est pas faite pour se perdre en regrets inutiles ni en amertume — mais pour mettre les choses au point et te définir le but que je poursuis, puisque depuis six ans notre amitié n'a vécu que d'un malentendu.

C'est aux Indes, auprès de l'Ashram de Pondy d'abord, puis de Brewster, que j'ai découvert cette Présence intérieure, divine — excuse la littérature — qui a empli ma vie alors qu'il ne restait plus rien depuis Buchenwald. Il est difficile de décrire cette *expérience* assez bouleversante car c'est comme si un voile se déchirait, comme si l'on retrouvait toute son enfance. Tu comprends, tout était mort en moi et puis il y a eu cette Lumière — depuis j'ai traversé pas mal de tunnels mais le souvenir de cette Lumière reste, c'est une *marque*, une ouverture qu'on ne peut pas oublier. Il me semble que plus RIEN n'a de sens dans la vie, sauf de retrouver Cela. C'est pour « cela » (je m'excuse de ce vague vocabulaire mais dans ce domaine il n'y a guère de littérature) que j'ai quitté Isa et Watson.

Lorsque j'ai quitté Baron aux Indes, j'ai voulu rentrer à l'Ashram mais j'ai reçu le conseil d'aller à Almora voir Brewster, que je ne connaissais pas alors. Chez Brewster, puis dans un Ashram voisin de chez lui, j'ai fait d'autres expériences et je me suis trouvé hésitant entre l'Ashram de Pondy et celui de Mirtola. Finalement, j'ai reçu une lettre de Pondy qui me conseillait, avant de prendre toute décision définitive, de m'« épurer », d'« épurer un certain

nombre de tendances contradictoires » en moi-même, et de retourner en France. Depuis cinq ans j'ai « épuisé » pas mal de choses... Sur ces routes de Guyane et du Brésil j'ai appris à connaître mes propres forces, je me suis mis à l'épreuve de diverses façons et je me suis prouvé que j'étais capable de réussir matériellement (si je retourne dans un ashram, ce ne sera pas par complexe d'infériorité). L'expérience la plus pénible a été celle d'Isa et de Watson, comme si tout se présentait au même moment pour me retenir — j'ai eu peur de céder et j'ai voulu me mettre à l'épreuve, prendre du recul, seul en Afrique, avant de revenir définitivement aux Indes (ou de renoncer à tout et de rejoindre Isa et Watson). Je voulais aller dans le désert — un reste de romantisme ; au lieu de cela je vends des Larousse, c'est le pire des déserts. Voilà.

S'il n'y avait jamais eu d'hésitation en moi-même, je ne t'aurais jamais parlé de ce que je quittais — mais je ne suis pas un « surhomme », et j'aime Isa, j'aimerais aussi une vie agréable telle que Watson me la propose. Il y a des soirs où tout cela n'est pas marrant... Si je continue sur ce ton, tu vas croire que je veux jouer les héros cornéliens (ou à défaut les « prophètes pour pucelles boutonneuses qui » etc...) — il n'y a rien de cornélien là-dedans. Si nous étions tout d'une pièce, ce serait plus simple — mais il y a plusieurs plans d'existence en nous-mêmes, pas toujours d'accord. Il me semble que si je renonçais aux Indes, je perdrais une chance unique d'accéder à ce plan supérieur que j'ai entrevu. D'ailleurs je ne sais même plus si c'est une question de « choix » — il semble plutôt que quelqu'un ou quelque chose, au fond de soi-même, choisisse pour vous. J'ai quitté le Brésil comme on se jette à l'eau — c'est difficile d'avoir toujours le courage de ses décisions...

Je suis un « révolté contre tout ordre », m'écris-tu. Je fus révolté, autrefois, et cette révolte m'a aidé. Si je ne me plie, maintenant, à aucun des ordres sociaux — pas plus celui de l'École Coloniale que celui de Watson — c'est parce que je veux retrouver le seul ordre auquel j'appartiens, cet ordre que j'ai pressenti dans mon enfance et dans la nudité des camps, cet ordre que j'ai découvert aux Indes. Ce n'est pas une licence que je vais chercher aux Indes, mais une discipline, ce Yoga et ce maître qui m'aidera à me reconnaître.

Je regrette de t'avoir dit que j'avais été malade. « Tu t'épuises, m'écris-tu, tu ne m'épates plus, ni toi-même, non plus. Du coup tu tombes malade et tu songes à prendre des vacances dans ta chère Bretagne. » Pourquoi tant de sarcasmes ? Cette crise de palu m'a mis à plat et j'ai commencé à sentir dans mes bottes tout le chemin parcouru depuis Cayenne. C'est très simple. Si je t'ai écrit cela, c'est parce que je me sentais vraiment désemparé — c'est parfois difficile de vouloir ce que l'on veut et de s'y tenir, quoi qu'il en coûte. L'humilité me manque, certes — avec mes Larousse j'apprends, parfois, l'humilité. Tu vois bien, je ne suis pas un saint ! (non mais, vraiment ! ?)

Maintenant j'en ai assez de m'être excusé de t'avoir écrit ceci ou cela et de te donner des explications alors que je cherchais à dire ce que je sentais, vivais, pensais, comme à un frère.

Tu vas imaginer sans doute que je ne t'ai écrit cette lettre que pour obtenir quelques fleurs après mon numéro de cirque, à la rigueur une lettre de toi me disant « comme je me suis trompé, je ne savais pas que tu étais un si grand saint, un si noble caractère » ! Rassure-toi, je ne te prends pas pour un imbécile, pas plus que pour un miroir — mais si j'avais la gueule que tu me fais dans ta dernière lettre, il n'y aurait plus qu'à tirer l'échelle.

Je ne tirerai pas l'échelle, je m'accroche de toutes mes forces et je tâcherai de débrouiller tout seul mon petit problème. Par une voie ou une autre, si ça t'intéresse, tu apprendras bien si je suis retourné aux Indes, ou au Brésil. Peut-être saurons-nous mieux nous comprendre, plus tard ?

B.

P.S. Je vais écrire à Watson et répondre à ses dernières offres en lui demandant s'il ne serait pas trop tard, cet été en France, pour prendre un engagement définitif à son égard.

Fragment de Journal

(Conversation avec T., le copain israélite qui m'a entraîné dans son aventure Larousse.)

Lomé (Togo), 10 avril 53

Il dit : « ... Tu vois, je veux m'empêcher de trop penser. Dès que je m'arrête de travailler, ça me fout le cafard ; je sens que c'est vide... Ma Mère, elle a peur quand elle me voit trop penser... Pourtant, je peux pas dire que j'ai des raisons d'avoir le cafard : aujourd'hui, on a bien travaillé, depuis quelques jours on travaille bien... mais quand on y pense, cent mille francs CFA de chiffre d'affaire, aujourd'hui ; demain cinquante mille ; après-demain rien et puis encore cent mille ; quelle différence ? Ça change rien...

« Tu vois, quand j'y pense... En admettant que tu atteignes tous tes buts ; je peux payer le frigidaire à ma Mère et l'appartement et ma bagnole... Qu'est-ce que ça change ? On est content d'avoir fait plaisir. Et après ?... Qu'est-ce que ça change ?... Je suis pas cafardeux ce soir, non, c'est des choses que je sens comme ça... Y'a des jours où je me dis que les types qui se suicident, ce sont pas des lâches. Mais qu'est-ce que ça change, ça aussi ?...

« Tu vois, il doit y avoir quelque chose derrière... Les croyants, ils ont de la chance... La vie, c'est quelque chose qui nous est imposé ; on a pas choisi..

« Ce qui me sauve, c'est que je peux vivre bestialement, pour ainsi dire. Je lis n'importe quoi — et j'oublie. Je baise, je vais au cinéma, je fais des affaires, alors je ne pense pas...

« Quand je pense, ça fait peur à ma Mère... C'est pour ça, des fois, que je veux retourner en Palestine. Tu vois, je formerais une équipe sportive, des jeunes ; ça m'occuperait de m'occuper des autres — mais tout ça, au fond, ça change rien, c'est trop vide, c'est pas consistant... Quand on a atteint tous ses buts, ça change rien, ça recommence.

« Les croyants, ils ont de la chance. Il doit y avoir des choses derrière... »

Cotonou (Dahomey)

26 avril 1953

à Klari

Amie, ce n'est pas de mots dont j'aurais eu besoin au cours de ces longs mois passés depuis mon arrivée en Afrique — c'est pourquoi j'ai déchiré quelques-unes des lettres que j'avais commencé de vous écrire. J'aurais eu besoin de votre affection, de votre Présence. Tout naturellement c'est vers vous que je me tournais car vous êtes sans doute la seule à savoir me comprendre. Vous me manquez, amie.

Il faut vous raconter rapidement ces quatre derniers mois : En arrivant à Dakar j'ai cherché de tous côtés à entrer dans une Compagnie Minière qui fait de la prospection au Sahara ; partout je me suis heurté à des « effectifs complets ». Finalement, alors que je me trouvais sans argent, j'ai rencontré un Juif algérien qui m'a proposé de partir vers l'intérieur de l'Afrique comme représentant des « Éditions Larousse »... pour vendre des dictionnaires (!)

Depuis quatre mois je vis comme un vagabond et j'ai parcouru quelques milliers de kilomètres, à travers la Haute-Guinée, la Côte d'Ivoire, le Togo, et maintenant le Dahomey, en allant de village en village et de ville en ville vendre mes dictionnaires. J'ai rencontré des Africains et des Blancs de toute espèce et j'ai connu toutes sortes d'accueil... J'ai voyagé sur des camions d'arachides et de cacao avec des planteurs ou des fonctionnaires en tournée ; couché dans les plus invraisemblables caravansérails et vendu, quand même, mes dictionnaires. Quelle humanité ! Au début, je croyais que j'allais tout juste gagner de quoi vivre et pousser ma route chaque jour plus loin — en fait, j'arrive même à gagner de l'argent ! Ces jours-ci je vais remonter tout le Dahomey jusqu'au Niger, jusqu'à Niamey et j'espère connaître un peu le Sahara. Mais le vrai Sahara c'est cette humanité médiocre, satisfaite. Je n'ai jamais été aussi seul ni aussi libre — c'est dur, la vraie liberté.

Voilà le dessin extérieur de ma vie depuis quatre mois. J'espère rentrer en France début juillet pour me reposer quelques mois car je commence à sentir la fatigue depuis plus de deux ans que j'erre, de la Guyane à l'Afrique, sans grands ménagements.

Amie, j'ai rencontré tant de ces petits administrateurs dont je pourrais être — j'en ai rencontré quelques-uns que j'avais connus autrefois, X par exemple, qui était magistrat à Pondichéry ; ils m'ont pris pour un fou et un raté. Depuis quatre mois j'ai connu le « reniement » (excusez le grand mot) de tous ceux qui m'étaient chers : avec les reproches et la désapprobation de ma Mère, il y a eu le silence de mon frère François, de l'Ashram ; une lettre assez révoltante de Bernard d'Oncieu qui fait mon procès et ne me pardonne pas d'avoir quitté la « magnifique situation » que m'offrait Watson au Brésil. C'est un travers de ma nature de me faire, en quelque sorte, le complice contre moi-même de tous ceux qui me jugent. Avec ceux qui me jugent je me demande depuis quelques mois si je ne suis pas à la « Recherche de l'Introuvable », si je ne vis pas « de la littérature », si mon errance n'est pas plus une « fuite » qu'une marche en avant, si tout cela n'est pas « égoïsme forcené », si toutes mes démissions ne sont pas « cabotinage » ou, pire, « comédie pour m'épater moi-même ». Aussitôt que l'on tente de sortir d'une « vie normale », il semble que l'on heurte de front les autres, qu'on les provoque, et ils n'ont de cesse qu'ils ne vous aient classé, étiqueté sous leurs sales petites rubriques et leurs basses « explications ».

Amie, je ne vous écris pas tout cela pour me plaindre car j'accepte les conséquences de mes actes — je ne vous écris cela que pour en appeler à votre témoignage. Depuis des mois je marche dans la nuit, j'ai perdu cet « état de grâce » où je me sentais autrefois et je me demande avec tous les autres, contre moi-même, s'il n'y a pas quelque chose de « faux » dans ma vie, dans ma recherche. Peut-être est-ce fatigue physique mais je ne suis plus sûr de moi, je doute de ma recherche, je m'accuse avec les autres. Amie, je n'ai jamais été aussi seul. Quelle nuit... Amie, comment me jugez- vous ? Vous...

J'arrive à un tournant décisif de ma vie car il va falloir, dans les mois qui viennent, décider si je reprends définitivement la route des Indes. Normalement, je devrais retourner aux Indes à la fin de cette année. Il y a toute une partie de moi-même, sans doute la meilleure, qui exige ce retour et qui sait qu'il n'y aura pas de Paix pour moi tant que je n'irai pas jusqu'au bout de cette expérience intérieure, commencée il y a plus de cinq ans aux Indes. Mais toute une autre partie de moi-même reste dans la nuit... Oui, j'arrive à un tournant décisif et il semble que tout se ligue pour me retenir en arrière : je ne vous avais pas dit que, peu avant mon départ du Brésil, j'ai rencontré une femme que je crois aimer, Isa. Il faut vous dire quelques mots d'Isa : c'est une communiste militante, elle a déjà passé plusieurs fois dans les prisons brésiliennes car le communisme est « crime d'État » au Brésil. C'est un petit bout de femme silencieuse et passionnée, petite fille d'un émigrant italien, qui organise des fonds de grève, des syndicats, des réunions clandestines et passe une partie de son temps de l'autre côté du grand décor théâtral de Rio à aider des familles pauvres et à éduquer socialement les ouvriers. Isa a 27 ans et sa famille s'est débarrassée d'elle à 16 ans pour la jeter dans les bras d'un avocat brésilien qui lui a fait deux enfants. Cet avocat passe son temps à faire la noce à Paris ou à

Rio et Isa s'est séparée de lui. (Le divorce est interdit au Brésil.) Au moment de la séparation de corps, les tribunaux ont interdit à Isa de garder ses enfants sous prétexte qu'elle était fichée communiste et que l'éducation qu'elle donnerait à ses enfants serait nuisible. Elle a deux fils dont l'aîné doit avoir six ans et elle peut les voir deux dimanches par mois. À part cela, Isa appartient au Conservatoire de Théâtre de Rio et elle a beaucoup de talent... J'ai connu Isa peu de temps avant mon départ du Brésil et avec elle j'ai passé des jours merveilleux. Cependant je l'ai quittée et je suis parti pour l'Afrique parce que je me voulais libre pour retourner aux Indes. Si je suis capable d'aimer, j'aime Isa, ou je me figure que je l'aime.

Isa veut venir me rejoindre en France, cet été, pour que nous vivions une dernière fois des mois heureux ensemble avant mon départ pour les Indes. Je ne sais plus, amie, je ne sais plus si j'aurai le courage de tout quitter encore une fois et je me demande, avec ceux qui me jugent, si je ne vis pas de la « littérature », si je ne suis pas à la poursuite de l'« Introuvable »... Oui, tout semble se liguer pour me tirer en arrière et récemment encore j'ai reçu une lettre de cet Américain Watson pour qui je travaillais au Brésil. Watson est vieux et sans enfants, il dirige l'une des plus grosses affaires de mica au Brésil avec des ramifications à New York et Londres. Dans sa dernière lettre, Watson m'offre de revenir à Rio en me promettant de tripler immédiatement les appointements que j'avais autrefois et en me disant nettement que j'hériterai de ses affaires quand il aura passé « l'arme à gauche »...

Amie, je me sens abandonné de tous ceux qui m'aidaient et je suis comme un vagabond qui marche dans la nuit sur ces routes d'Afrique. Il y a une voix qui souffle en moi : « Renonce, abandonne, retourne au Brésil où tu trouveras Isa, une vie normale, fortunée — *une vie admise.* »

Amie, pourquoi ai-je perdu cet « état de grâce » dans lequel j'étais autrefois, précisément au moment où j'aurais besoin de toutes mes forces ? Si j'ai perdu cet « état de grâce », est-ce que les autres ont raison ? Ne devrais-je pas me faire confiance, faire confiance au Bernard des meilleurs instants d'autrefois en dépit de ma nuit actuelle et du jugement des autres ? Ou bien, ou bien faut-il laisser mourir tout ce passé, tout ce qui a été ma raison d'être depuis les camps de concentration ?

Amie, je voudrais vous transcrire deux passages des dernières lettres de ma Mère : « Quand auras-tu fini de marcher ? On se fuit plus qu'on ne se trouve, il me semble. Cette vie de nomade sans attache est un merveilleux dérivatif, un apprentissage qui met au-dehors des valeurs qu'on ignorait peut-être. Il faut un jour se servir de tout cet enrichissement pour le donner aux autres ; ce n'est pas rentrer dans les cadres ni les formules, c'est accepter la vie et les hommes et les aimer... Il suffit d'aimer ; c'est ce qu'il y a, peut-être, de plus difficile — et de plus consolant. L'Amour, c'est bien là la Paix. » Plus loin encore ma Mère écrit : « ... Je pense qu'on se réalise mieux en appartenant beaucoup aux autres ; c'est la meilleure manière de réviser ses formules, d'épurer les idées. Ce n'est pas un abandon ou un renoncement : on ne renonce qu'à l'orgueil et à l'égoïsme. »

Amie, est-ce l'orgueil et l'égoïsme qui me poussent vers les Indes ? ? ?

Mais quand nous aurons atteint tous nos buts humains et retrouvé la femme que nous aimons, une vie comblée, qu'est-ce que ça changera ? Tout recommence encore et encore car il me semble qu'il restera toujours une parcelle de soif et de faim. Amie, il me semble qu'aucun but ne sera vraiment atteint tant que nous ne nous serons pas attaché au seul but intérieur, à cette seule divinité intérieure qu'il nous faut arracher sur nous-même, obtenir sur nous-même... Christ ne dit-il pas « Quitte tout et suis-moi » ? Il me semble que tout doit être quitté pour retrouver notre Être véritable, non pas cet être déchiré, divisé, contradictoire, que nous sommes en ce moment. Car comment pourrions-nous prétendre « donner » quelque chose aux autres quand nous sommes cet être superficiel, incertain, changeant. Amie, ne faut-il pas D'ABORD atteindre au cœur de soi-même, dans le silence ? Il me semble qu'il faut dépasser cette conscience stérilisante qui nous fait tourner en rond. Il faudrait avoir le courage de plonger dans notre grand silence intérieur et laisser s'éveiller cet Être des profondeurs que j'ai

entrevu aux Indes... Amie, il me semble que je ne suis sorti de Buchenwald et de Mauthausen que pour tenter cette suprême découverte. Est-ce orgueil ? Est-ce littérature ? Est-ce égoïsme ? Amie, j'ai besoin d'entendre votre voix. Dans mon désarroi actuel vous pouvez me redonner confiance car tout est ébranlé en moi.

Je m'excuse de cette lettre interminable où je ne parle que de moi. Je préférerais rester silencieux près de vous et je suis sûr que votre Présence silencieuse m'aiderait... Où en êtes-vous, Amie ?

Écrivez-moi à Paris car je vis ici de façon trop vagabonde pour oser vous donner une adresse. Je serai vers la fin juin à Paris. Il faudra bien alors décider si je pars pour les Indes ou retourne vers le Brésil...

Je vous embrasse avec toute l'affection que vous savez.

B.

Zinder (Niger) 23 mai 1953

à Bernard d'Oncieu

Bernard, malgré notre querelle j'ose venir te demander un service que tu peux seul me rendre ; voici ce dont il s'agit :

Pour le cas où je retournerais aux Indes, d'ici quelques mois, accepterais-tu de « répondre » pour moi devant les autorités indiennes, comme tu l'as fait il y a deux ans, avant mon départ pour la Guyane ? Je sais que les démarches sont longues pour obtenir un visa, c'est pourquoi tu peux m'aider si tu le veux — c'est pourquoi aussi je m'y prends dès maintenant, avant même d'avoir définitivement décidé si je retourne aux Indes ou au Brésil.

Tu as ma parole d'honneur que je ne te « tomberai pas sur le dos », au cas où je retournerais aux Indes. Il s'agit là d'une simple formalité pour obtenir un visa. D'ailleurs, jusqu'à présent, je t'ai donné de nombreuses preuves que je savais me débrouiller seul, que ce soit en Guyane, en Afrique ou au Brésil (rappelle-toi que je n'ai vu Watson qu'après m'être trouvé une situation à l'A.F. P. de Rio).

Je suis physiquement assez fatigué par ces deux années et demie passées, sans ménagement, de la Guyane au Brésil, à l'Afrique. Une fois reposé en France, je verrai plus clair et ferai mon choix définitif. (...) Ce besoin que j'ai des Indes est trop profond : mais il est difficile, parfois, d'aller jusqu'au bout de son aspiration intérieure. Je n'ai jamais regretté d'avoir quitté l'administration des Colonies et je me demande si je ne devrais pas faire preuve de la même décision vis-à-vis de Watson.

Il semble que les mêmes situations se répètent, toujours les mêmes dans la vie, sous des masques divers, et chacune de ces situations pointe toujours dans le même sens, essaye chaque fois de nous faire lire un même message. La décision que nous devons prendre chaque fois, devant chacune de ces situations, devrait nous aider à prendre davantage conscience de notre SENS . Le vrai courage, c'est peut-être cela : accepter ce « sens », s'accepter soi-même, même si notre intérêt apparent est en contradiction avec le choix que nous faisons. Je voudrais tellement te faire comprendre tout cela que je sens profondément. (...)

Bernard, pourquoi nous faisons-nous du mal avec des « mots » — alors que je suis persuadé que nous DEVONS nous comprendre, sur un autre plan ? ? — Si tu le veux, écris-moi à Paris.

B.

Fragment de Journal

*(C'était le « bout » de la route africaine
de Satprem.)*

Zinder (Niger)

Dimanche 24 mai 53

L'impression fugitive du désert que j'avais eue à Douchi s'est effacée et pendant deux jours nous avons roulé en ligne droite à travers une interminable brousse plate et brûlante avec ses buissons d'épineux calcinés, sa terre lézardée où affleurent les blocs noirs de latérite et de fer. Birni - N'Konni

- Madaoua - Maradi - Tessaoua. Enfin les tornades ont commencé et je suis arrivé mort de fatigue à Zinder, épuisé par ces heures de route sous un ciel plombé, étouffant, électrique. Un vent de sable opaque comme un mur couleur ocre a balayé la ville en quelques secondes et la pluie s'est mise à tomber en trombe. Détente — mais la piste du hoggar est fermée.

J'ai passé toute la matinée à prospector Zinder : transporteurs européens, libanais ou arabes, mais j'arrive huit jours trop tard. L'hivernage est en avance de trois...

RETOUR EN FRANCE

(De retour en France, Satprem s'est trouvé dans une situation très désespérée et désespérante. Il avait tout « misé » sur ce retour en Inde, et puis... l'Ambassade de l'Inde refuse son visa... et puis, Bernard d'Oncieu refuse de donner sa garantie financière... enfin, très tristement, Satprem avait confié les trois quarts de l'argent péniblement gagné en Afrique à B. d'O. afin de tenir le coup en arrivant en Inde. Il est donc sans argent, sans visa, sans Inde, un zéro si désespérant — et où aller ? et si seul. On est mis solidement à l'épreuve quand on va vers ÇA.)

Saint-Pierre, 2 septembre 53

à Bernard d'Oncieu

Cher vieux Bernard,

(...) Je connais et comprends parfaitement ta propre situation mais tu devais bien savoir l'importance vitale qu'avait pour moi cette somme d'argent qui représentait ma seule chance d'aller librement aux Indes comme je le désirais depuis quelques années. Tu me demandes de retarder mon arrivée aux Indes, comme s'il s'agissait de la chose la plus simple ! Mais je n'ai plus d'argent pour vivre en France ! Jusqu'au 15 septembre je peux vivre dans ma famille en Bretagne, mais ma famille rentre le 15 à Paris. Et après ? ?... Je ne peux donc pas rester en France mais je ne peux pas davantage partir pour les Indes car il m'est impossible d'arriver chez Brewster sans argent. Je suis peut-être un « spiritualiste-rêveur » mais je ne veux vivre aux crochets de personne — pas plus aux tiens qu'à ceux des autres et c'est pourquoi tout ce projet indien que je faisais depuis de nombreuses années était suspendu à une certaine liberté financière au départ.

Alors, ou bien je dois renoncer aux Indes provisoirement et recommencer à courir le monde jusqu'à ce que j'aie économisé trois ou quatre cent mille francs. Ou bien tu vois une possibilité *certaine* de me trouver cinq à six cent roupies fin octobre, autant fin novembre et ainsi de suite, sans interruption, pendant six mois. (Je ne te cache pas que, même cette solution m'ennuie passablement parce que je n'ai plus, du même coup, les coudées franches.) Vrai, je ne me sens pas beaucoup le courage de retourner en Guyane — où d'ailleurs on ne m'accepterait plus qu'avec un contrat de deux ans. Tu comprends donc mon ennui. (...)

B.

P.S. 3 septembre. Je lis et relis cette lettre avant de te l'envoyer parce que je crains qu'elle ne te blesse ou qu'elle n'ajoute à tes nombreux soucis qui sont déjà très suffisants. Alors je veux te dire, par avance, de ne pas te mettre dans une situation plus impossible en faisant des emprunts dont tu ne te sortiras pas. Je ne veux pas davantage que tu te mettes martel en tête à cause de moi (comme disent les Anglais : « There is no need to cry over spilt milk »). Enfin, à tout prendre, je suis seul, alors que tu as Maneck. Dis-moi donc tout simplement ce qui te semble possible ou non, *le plus vite possible*. Et je me débrouillerai *tout seul*.

t'embrasse avec Maneck

B.

Paris, 7 octobre 53

à Bernard d'Oncieu

Mon vieux Bernard, je sors de l'Ambassade des Indes, catastrophé : mon visa est refusé. Ils m'ont montré le télégramme officiel du « Home Affairs » de Delhi dans lequel il est dit que la personne devant me servir de garant — c'est-à-dire toi — « is not, repeat not prepared to give usual (financial) guarantees¹ ». J'ai dû annuler ma place avion pour samedi, trois jours avant le départ, et je me retrouve désorienté, désargenté et, inutile de te le dire, assez démoralisé.

1. « ... n'est pas — nous répétons — pas disposé à fournir les garanties financières habituelles. »

(...) J'ai déjà craché 10.000 francs à l'Ambassade pour les frais des derniers télégrammes (c'est un véritable « racket ») mais je suis prêt à payer encore pour ne pas attendre à Paris où JE NE PEUX PAS vivre sans argent comme je le suis. Ma situation est assez insensée !

Je t'en prie, mon vieux Bernard, fais l'impossible auprès des autorités, le plus vite possible. Je sais que les engagements qu'ils te demandent sont invraisemblables mais tu dois bien savoir que je crèverais plutôt que de te tomber sur le dos. D'ailleurs, en cas de difficultés, l'Ashram de Pondichéry m'ouvrira ses portes le jour où je le voudrai. (Ce matin même j'ai encore reçu une lettre de PONDY me disant que j'étais attendu quand je voudrai.) (...)

Je vais compter les heures et les jours en attendant ta réponse car je suis à Paris dans une situation impossible. Heureusement, un ami m'a prêté une chambre de bonne, d'où je ne bouge pas... Tout cela n'est pas très drôle.

Écris-moi dans ma famille où je vais prendre l'unique déjeuner du jour.

De grâce, fais vite, dans un sens ou un autre.

Tibi

P.S. Sache bien que mon affection pour toi ne changera pas d'un iota, même si tu penses ne pas pouvoir fournir les garanties demandées.

Paris, 7 octobre 1953

à Klari

Amie, deux lignes pour vous dire que mon visa pour les Indes vient de m'être refusé sous prétexte que je ne fournissais pas de garanties financières suffisantes... J'essaye de nouvelles démarches, sans grand espoir, auprès de Delhi et de d'Oncieu qui devait me servir de « répondant »... je me trouve brusquement assez désorienté et un peu démoralisé. Je veux espérer malgré tout — malgré les circonstances et les obstacles. J'espère qu'une solution interviendra rapidement parce que je n'ai plus d'argent pour vivre à Paris, tout juste de quoi prendre un billet.

Je vous tiendrai au courant et j'espère, malgré tout, que nous nous reverrons car il me tarde de vous embrasser et de vous voir.

B.

P.S. J'irai voir T. lorsque je serai assuré de mon départ... Que tout est difficile mais j'ai plus de calme qu'autrefois.

Paris, 19 octobre 1953

(*Fragment de Journal*)

Octobre 53

... Les gens vivent comme des sonnambules ; ils sont retranchés solidement derrière leurs garde-fous familiaux, sociaux, moraux ; béquillés comme des navires à l'échouage. Mais nous qui ne pouvons pas nous empêcher de vivre en haute-mer, là où il n'est plus ni phare, ni balise, nous vivons au péril de nous-même... Les gens se défendent de la conscience, comme les malades se défendent de la douleur et des chocs, par l'évanouissement. Je ne sais pas si j'aurai longtemps la force de supporter cette vie sans anesthésique.

Paris, 19 octobre 53

Nouvelle humiliation à l'Ambassade de l'Inde où je suis allé ce matin. Je demandais si, à défaut d'un visa d'entrée aux Indes, les délais seraient longs pour obtenir un simple visa de transit pour les Indes françaises. Le chargé d'affaires m'a déclaré un peu vivement que je cherchais évidemment à m'introduire frauduleusement aux Indes et que le visa d'entrée m'ayant été refusé, il est probable que l'on me refuserait un visa de transit. Sur quoi je n'ai pu m'empêcher de lui dire que cela n'existait pas de refuser un visa de transit, sauf en cas de guerre. Ennuyé de sa gaffe, le chargé d'affaires m'a fait comprendre que l'on ne me « refuserait » pas le visa de transit, mais qu'« étant donné » etc. ils seraient obligés d'en « référer » à Delhi. D'où nouveaux délais, peut-être longs, etc. etc... Ils essaieront de m'avoir à l'usure. Je suis écœuré. Quelle Inde est-ce là ? Il ne me reste plus qu'à espérer un miracle de Delhi où j'ai fait intervenir, sans grand espoir, B. d'O. Ce monde est absurde et je balance entre la révolte, l'écœurement et la lassitude.

Paris, 24 octobre [1953]

à Bernard d'Oncieu

Bernard,

Je traîne à Paris depuis un mois, sans argent, dans une chambre de bonne où je compte les heures en attendant un départ que tu ne souhaites probablement pas et que tu n'auras pas facilité — c'est le moins que l'on puisse dire. Quand tu m'écris que « tout cela ne serait pas arrivé » si j'avais demandé un visa de tourisme, c'est encore une façon spéciale d'arranger la vérité : le télégramme officiel de Delhi refusant de m'accorder un visa d'entrée mentionnait textuellement que mon « répondant » avait refusé de donner les garanties financières habituelles. Sans doute, le prétexte choisi pour entrer aux Indes est un mauvais prétexte, inconsidérément choisi par moi — parce que j'ai toujours du mal à ne pas dire la vérité¹ — mais cela importe peu à l'affaire et les autorités indiennes ne se préoccupent QUE de savoir si j'ai des garanties financières.

1. Satprem avait eu le malheur de donner comme « motif du voyage » : étude du yoga et de la philosophie indienne. « Pour moi, écrit Satprem, l'Inde était un pays à part, où l'on pouvait être VRAI. C'était comme une joie pour moi de dire que j'allais étudier le yoga. Ô innocence ! »

Un autre passage de ta lettre me laisse dans l'équivoque et j'aimerais que tu me donnes quelques précisions : me parlant de cette société aéronautique qui diffère le paiement de tes commissions, tu m'écris : « Si au dernier moment ils décidaient de ne pas payer, nous serions TOUS foutus... » Dois-je comprendre que tu envisages de ne pas me remettre ces 350 mille francs que je t'avais confiés ? Il me semble, d'ailleurs, que toutes tes dernières lettres me « préparent » à cette éventualité. Pourtant lorsque je t'ai remis cet argent (liquide...) tu m'avais déclaré que tu allais aussitôt le remettre à ta banque à Delhi en attendant mon arrivée. Tu insistais même pour que je te remette le plus d'argent possible « afin de m'éviter de le dépenser ». Tout cela ne manque pas d'humour. (...) Tu sais très bien que cet argent n'est pas du luxe pour moi mais qu'il est VITAL , aussi vital pour moi que pour toi. De plus j'en ai assez bavé, salement bavé pour l'acquérir et pour réaliser un projet que je caresse depuis cinq ou six ans... J'espère donc que tu pourras au moins mensuellement me rembourser par tranches ce qui m'est indispensable pour VIVRE .

Quoi qu'il arrive, je DOIS aller aux Indes et si d'ici quelques jours je n'ai pas de nouvelles de Delhi, j'entreprendrai de nouvelles démarches par Paris et le quai d'Orsay où je vais être présenté à celui qui s'occupe des affaires indiennes et à qui j'expliquerai la « situation » — je me demande d'ailleurs comment je vais lui expliquer tout cela.

(...) Je m'excuse de « t'emmerder » mais je crois que la franchise est encore la forme d'amitié la plus valable.

Tibi

B.

Paris, 4 novembre 1953

à Bernard d'Oncieu

Cher Bernard, ta lettre du 31 est trop injuste. D'ailleurs, au fond de toi, tu dois bien savoir qu'elle est injuste — de même que cette lettre que tu m'as envoyée un jour en Afrique. (...) C'est parce que j'attache une grande valeur à l'amitié, notre dernière protection contre la solitude qui nous entoure partout, que je veux tenter de te faire comprendre combien ta lettre est injuste. Oh Bernard, nous avons si peu de frères dans le monde, n'exécute pas aussi sommairement notre amitié ! Je veux bien courir le risque du ridicule en t'écrivant ainsi.

Ma dernière lettre a été dictée par le besoin de voir clair. Toutes tes lettres, depuis trois mois, étaient pleines d'incertitudes et de réticences au sujet de la garantie que tu devais donner pour mon visa et au sujet de l'argent qui devait me permettre de vivre les premiers mois aux Indes. Cela, tu le reconnaîtras. J'avais besoin de savoir à quoi m'en tenir pour aviser : je ne pouvais plus rester des journées entières dans ma chambre de bonne, qui commence à être froide, à me demander si je pourrais partir pour les Indes, dix-huit heures par jour. C'est bien plus la question de visa que la question de « fric » qui me tourmentait et je me demandais ce que tout cela voulait dire, pourquoi tu avais refusé de donner les garanties nécessaires ? ? Ma dernière lettre, qui cherchait à voir clair, t'aura au moins obligé à m'avouer que si tu as refusé de donner les garanties c'est parce que tu ne me crois plus ni « sain d'esprit » ni « équilibré ». Bien sûr, j'en ai de la peine. Que toi aussi, avec tous les autres, tu me classes parmi les « toqués ». Mais cette peine ne regarde que moi. Ce que je ne comprends pas, ce sont les réticences de toutes tes lettres depuis trois mois : pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus

tôt ? Pourquoi avoir accepté de te porter garant lorsque nous nous sommes rencontrés à Paris ? Si tu avais refusé, je ne t'en aurais pas plus voulu que si tu m'avais écrit que tu étais dans l'impossibilité de me rembourser le « fric ». J'aurais avisé et cherché un autre moyen. Ce qui m'était intolérable c'était mon inaction et la confusion dans laquelle tu me plongeais.

J'ai assez d'affection pour toi pour passer sur bien des choses, même sur le jugement sommaire que tu portes sur moi. Que tu me prennes pour cinglé et déséquilibré me fait de la peine et c'est plus grave dans mon esprit que cette histoire de visa elle-même. Mais, après tout, je crois qu'une amitié est faite d'une longue lutte contre un perpétuel malentendu. La différence avec ceux qui ne sont pas nos amis, c'est que nous ne prenons pas la peine de dissiper le malentendu — c'est ce qui fait notre solitude, toi parmi les gens qui te prennent pour un « aventurier sans scrupules et sans valeur », moi parmi les gens qui me prennent pour un « cinglé faiseur de littérature ». Il est vraiment inutile que nous nous fassions le complice de tous ces gens qui nous jugent et nous condamnent — l'amitié est notre seule façon de résister.

Si tu ne veux pas me revoir, je ne sais quelle adresse d'hôtel à Delhi te donner afin que tu me remettes le fric, ce sale fric, car je n'ai pas l'intention, ou je n'avais pas l'intention de m'arrêter à Delhi, sauf pour te voir. Je filerai directement sur Almora. (...) Mais je crois que, même si ma lettre ne te convainc pas, *le temps te convaincra* et *nous nous retrouverons* un jour, j'en suis sûr.

Je n'ai toujours pas reçu le visa mais je suis touché par toutes les démarches que tu fais. J'attends maintenant avec espoir et patience¹.

Et je persiste à me croire ton ami.

B.

Paris, 18 novembre 1953

à Klari

Amie, quelques lignes pour vous annoncer que je prends l'avion du vendredi 27 novembre (Compagnie T. A.I.) qui doit arriver à Karachi dimanche 29 aux aurores. Étant donné l'heure matinale de l'arrivée, ne venez surtout pas à l'aérodrome. Je passerai chez vous dans la matinée dès qu'il sera raisonnable de vous accoster ! J'espère que vous serez à Karachi à cette époque, sinon avertissez- moi aussitôt et je filerai directement sur Delhi- Almora...

Désirez-vous que je vous apporte quelque chose de Paris ? ?

Pour que vous ne soyez pas « déçue », je vous avertis tout de suite que, depuis quatre ans, je suis devenu un vrai sauvage et un solitaire endurci — mais je ne résiste pas à la joie de vous embrasser au passage et de me disputer un peu avec vous.

Donc, à dimanche 29. Je vous embrasse.

B.

1. Finalement Satprem sera obligé de partir en Inde avec un visa de tourisme...

Septième étape

Le dernier bord en Inde

*Satprem a trente ans.
C'était en décembre 1945, il y a
huit ans, qu'il débarquait en Égypte
pour sa première étape.*

Almora, 16 décembre 53

à Bernard et Maneck d'Oncieu

Chers amis, j'aime à penser que ce mot vous trouvera auprès de la petite lampe où je vous vois « comme si j'y étais » — hélas ce ne sont pas encore mes exercices de lévitation qui me font voler vers vous mais plutôt la subtile odeur qui s'est glissée dans mes bagages et la chaleur de votre amitié que j'apprécie d'autant plus qu'il fait bien froid en ces hauteurs spirituelles. Vous voyez que je ne suis pas encore un *Sâdhou*¹ très au point, mais ça viendra (pourquoi pas).

J'ai apprécié vos pieds plats (je veux dire, bien sur la terre) Monsieur d'Oncieu, « providence des Sannyasins » — et surtout tes sandwiches car je suis arrivé à Almora après vingt-quatre heures de voyage ! Je suis arrivé en pleine nuit et j'ai longtemps marché tout au long du petit sentier de montagne, précédé d'un coolie népalais, dans l'obscurité presque complète des grands pins. J'avais le cœur un peu serré...

Ma vie ici est très simple : je me lève avant le soleil et me couche après lui. Je fais de la gymnastique (eh oui !), de longues promenades parmi les pins et les mimosas qui donnent leurs premières fleurs. La chaîne du Nanda Devi est éclatante de neige mais la température est assez douce. Je lis, j'écris auprès d'une immense cheminée où siffle un bon feu de bois. Je travaille et bavarde avec Brewster qui n'a pas perdu le sens de l'humour malgré son immense culture et sa sagesse. La nourriture végétarienne est d'accord avec moi et suffisamment abondante. Bref, ma vie est plutôt agréable pour le temps qu'elle durera — car il faudra bien un jour aller « plus loin ».

Chers vous deux, je voudrais vous dire comme votre amitié m'a fait du bien, vous dire que je vous aime bien tels que vous êtes et que votre simple existence m'importe, si séparé d'elle que je sois. Que vous dire de plus ? (...) Fumez bien, soyez heureux et continuez de scandaliser le bourgeois. Avec ou sans Rolls, j'aurai grande joie à vous revoir.

Je vous embrasse tous deux affectueusement.

B.

1. *Sâdhou* : moine errant.

1954

Almora, 12 janvier 54

à Bernard d'Oncieu

À part cela, il y a, mon vieux, que je suis enfin heureux dans ma vie... Il serait un peu ridicule de t'expliquer cela, mais je découvre un monde intérieur très bouleversant. Je n'insiste pas.

Je me suis remis à écrire et travaille de façon acharnée sur tous les plans, du physique au spirituel et à l'intellectuel. Le livre que j'écris pourrait s'appeler : « À la recherche d'une quatrième dimension humaine ». J'y analyse les courants désolés de notre littérature contemporaine et l'inquiétude de la jeunesse d'après-guerre, ce qui me conduit à une autre analyse des catégories branlantes et périmées de notre soi-disant « conscience » mentale. Tout cela me conduit à la notion de supramental développée par Sri Aurobindo. Enfin, je viens d'achever une étude prolongée et systématique des conclusions scientifiques d'Einstein et de la « relativité », ce qui me permet d'établir un parallèle frappant entre les données relativistes et les possibilités supramentales. Pour conclure, je fais un large rapprochement entre l'intuition des sages de l'Inde, de l'Égypte et de la Grèce ancienne et les conclusions scientifiques de notre époque. Ainsi mon travail s'accompagne d'infinies lectures qui me portent des Védas à Hermès, d'Héraclite à Platon et à Plotin.

J'ai déjà écrit une cinquantaine de pages et travaille assidûment dans la joie. Une machine à écrire m'aiderait bien et je pense faire cette « folie » dès que nos situations respectives seront « améliorées ».

Voilà. À part cela il fait froid et nous avons eu de la neige.

Je vous embrasse

B.

P.S. Je fais aussi un peu de peinture et viens d'achever un portrait de ma mère qui est assez miraculeusement réussi. Les journées pleines à craquer sont trop courtes bien que je me lève avant le soleil.

Almora, 6 février 1954

à Klari

Amie bien chère, deux lignes pour vous avertir que je quitte Almora pour l'Ashram de Pondichéry — et pour vous dire aussi qu'une pensée affectueuse est souvent près de vous à Hawkslay ou à Malir Road. Cela va me faire un curieux « effet » de retrouver Pondy... Je crois que j'entreprends là le plus difficile et le plus aventureux de mes « départs » — mais tout

est bien ainsi et les choses sont claires en moi. (J'espère que vous avez reçu ma longue lettre de décembre dernier¹ ?)

J'allais oublier de vous dire que depuis plus d'un mois je travaille d'arrache-pied à un « Essai » qui s'intitulera : « À la recherche du Supramental » où je retrace diverses étapes « intellectuelles » de ma propre vie et où je dépeins la nécessité supramentale telle que Sri Aurobindo l'a définie. Je ne sais pas si ce sera publié mais je tâcherai de vous envoyer une copie dactylographiée quand ce sera terminé.

Je vous embrasse amie bien chère, plus chère que jamais. De vous avoir revue, me rend votre absence plus sensible encore. Alors, envoyez-moi un petit sourire, même ironique.

Vôtre

B.

1. Cette lettre s'est malheureusement égarée.

FIN DU TOME I